



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

448.73 .R121anb
cine, Jean,
fromaque, Britannicus and Athalie /

Stanford University Libraries



3 6105 04926 2640



SCHOOL OF EDUCATION
LIBRARY

TEXTBOOK
COLLECTION



STANFORD UNIVERSITY
LIBRARIES

2

3

4

ANDROMAQUE
BRITANNICUS
AND
ATHALIE

BY
JEAN RACINE

EDITED WITH
INTRODUCTION, REMARKS AND NOTES

BY
F. M. WARREN
STREET PROFESSOR OF MODERN LANGUAGES IN YALE UNIVERSITY



NEW YORK
HENRY HOLT AND COMPANY
1903

Copyright, 1903,
BY
HENRY HOLT & CO.
167323
C

VS. 981: 08078AT2

PREFACE

Two plays are necessarily found in any selection from Racine's works, *Andromaque* and *Athalie*, his first characteristic production and his last. Third in order, as midway in its author's career, would be *Phèdre*. In this edition, however, an earlier tragedy, *Britannicus*, has been substituted for *Phèdre*, partly because of the nature of the subject of *Phèdre*, partly because *Britannicus* is based on the history of Rome, and is probably an attempt to compete with Corneille on his own ground. Besides, as a matter of composition, there is quite as much difference between *Andromaque* and *Britannicus* as there is between *Andromaque* and *Phèdre*, while on the other hand *Britannicus* approaches nearer to *Athalie* than any of Racine's secular dramas.

The attention of students of Racine is called to a supplemental bibliography published by Professor A. R. Hohlfeld in the *Modern Language Notes* for 1896 (vol. XI, pp. 147-151), to Lectures 5 and 7 in F. Brunetière's *Époques du théâtre français* (Paris, 1892), to G. Lanson's *Histoire de la littérature française* and his article on Racine in *la Grande Encyclopédie*, and to current contributions in the *Revue d'Histoire littéraire de la France*.

This edition follows the text established by Mesnard in his *Œuvres de J. Racine* (les Grands Écrivains series, Paris, 1865-1873), and is indebted to Mesnard's notes

for the larger part of its comments. Acknowledgments are also due to the editions of *Andromaque* by Dr. B. W. Wells and *Athalie* by Dr. C. A. Eggert (D. C. Heath & Co.). The latter's study of Racine's versification is especially satisfactory. There is no American edition of *Britannicus*.

F. M. W.

YALE UNIVERSITY, August, 1902.

CONTENTS

	PAGE
PREFACE	iii
INTRODUCTION	v
ANDROMAQUE: PREFACES OF AUTHOR AND TEXT .	i
BRITANNICUS: PREFACES OF AUTHOR AND TEXT .	83
ATHALIE: PREFACE OF AUTHOR AND TEXT . .	179
REMARKS ON ANDROMAQUE	273
NOTES TO ANDROMAQUE	279
REMARKS ON BRITANNICUS	301
NOTES TO BRITANNICUS	307
REMARKS ON ATHALIE	329
NOTES TO ATHALIE	333

INTRODUCTION

I. LIFE OF RACINE.

JEAN RACINE was born at La Ferté-Milon (department of Aisne, northeast of Paris) on December 21, 1639. His parents died before he was four years old and he was cared for by his grandparents. In 1649 he was sent to the college at Beauvais, and in 1655 to the Jansenist school at Port-Royal, to which some of his relatives had already retired. Port-Royal exercised a decisive influence, both intellectual and moral, on Racine's character. Its maxims of right living and its pure devotion sank into his soul, while under its instructors he seems to have gained that love for Greek literature which shaped his later work. He also began to write at Port-Royal, composing in Latin as well as French. In 1658 he went to Harcourt college at Paris to finish his studies, and soon fell in with acquaintances of like aims with himself, among them La Fontaine. This environment stimulated his poetic fancy. In 1660 he welcomed Louis XIV's marriage with an ode (*la Nymphé de la Seine*), which won favorable comment from Chapelain, the literary arbiter of the day. He also began a tragedy, *Amasie* (lost), and planned a comedy. But literature was not the profession to which his pious family had looked forward for him. To separate him from his gay companions and to turn him away from profane letters, his uncle Sconin, vicar general at Uzès in the south of

▼

France, invited him to his charge with the intention of having him admitted to orders and endowing him with a church living. Racine, however, had no desire for the vocation. He corresponded from Uzès with his friends, and continued the composition of light verse. There were also many claimants for the livings the bishop of Uzès controlled, so that after some two years' residence in Languedoc he returned to Paris and his former associations.

It was in 1663 that Racine began his serious work as an author. An *Ode sur la convalescence du Roi* in that year was rewarded by a grant of money, which the poet acknowledged in a second ode, *la Renommée aux Muses*. But a more important task was the preparation of his tragedy, *la Thébàide*, which Molière's company performed on June 20, 1664. Here Racine combined his knowledge of the Greek and Latin drama, Euripides and Seneca, with a half conscious imitation of French writers, Corneille who affected his style, Rotrou who had brought out a tragedy on the same subject. While working on *la Thébàide*, Racine had met Molière and Boileau, and had formed with the latter a lifelong friendship which was to be of great benefit to himself. The play was a success and encouraged Racine to further efforts. On December 4, 1665, he gave *Alexandre* to the public by means of the same troupe. The material for *Alexandre* had been suggested by the historian, Quintus Curtius. Its model was Corneille still. Though generally considered too gallant and romanesque for tragedy, *Alexandre* was a greater success than *la Thébàide*, and as Racine was dissatisfied with Molière's production and had it also staged by the actors of the Hôtel de Bourgogne, who made a specialty of tragedy, it occupied for a time both the theaters of Paris. The

result, on the one hand, was an estrangement with Molière and, on the other, a separation from his old friends of Port-Royal, who were utterly opposed, through their religious convictions, to the theater and those who wrote for it. His former instructors, who had toiled so faithfully to develop his genius, could not hide their grief at his apostasy. Personal remonstrances, which wounded the young dramatist's sensitive spirit, were not lacking. Finally, some writings of Nicole were taken by him as a public attack on himself, and in answer to these he directed a sarcastic and unjust letter against the Port-Royalists, which made the alienation complete.

In the midst of this quarrel *Andromaque* was being written. It is the first in date of French psychological tragedies, in which love is the absorbing theme, and its production in 1667 aroused unusual enthusiasm. Its success established its author's position, in the face of the criticisms of the older school, which held to Corneille. It was followed by Racine's only comedy, *les Plaideurs* (1668), suggested by a lawsuit over a church living, modelled on a plot of Aristophanes and fashioned with La Fontaine and Boileau's help. He continued the series of tragedies in 1669 with *Britannicus*, and in 1670 with *Bérénice*, the subject of which was also taken from the annals of Rome, the story of the separation of Titus from the Jewish princess. But *Bajazet* (1672), the account of a queen's vengeance on a rival and a faithless lover, is a Turkish subject and modern in time. In *Mithridate* (1673), we find the Oriental despot, Rome's arch enemy, disputing a woman's heart with his own son. *Iphigénie* (1674), where a mother's love, forgetful of all but the object of its own passion, is contrasted with a daughter's affection and

obedience — the love-plot between persons of opposite sex is of minor importance here — shows again the influence of the Greeks in inspiring a masterpiece of French poetry. But the most dramatic of Racine's plays is *Phèdre* (1677), a delineation of the passage of love, shame, jealousy, revenge, and remorse through a woman's heart. The material was drawn from Euripides and Seneca, as it had been for *la Thébaine*, and a comparison of these two tragedies best illustrates the progress made by their author.

Phèdre closes the list of Racine's profane dramas. A cabal led by the Duchess of Bouillon succeeded in setting Pradon's rival *Phèdre et Hippolyte* ahead for the moment. The results of this temporary disappointment on Racine coincided with a reconciliation which had gradually come about with Port-Royal. The teachings received in his early years were reviving with vigor as he was passing the meridian of life. His manner of living changed. He renounced the theater and desired to turn monk. But his confessor dissuaded him from this step, and substituted a marriage for it. This same year, 1677, Racine was also appointed historiographer to the king. He had been a member of the French Academy since 1673. His official duties now occupied his time, and under the protection of Louis and Madame de Maintenon the life of a courtier was made an agreeable one to him. Of his wife it is told (by their son, Louis Racine) that she did not know a line of poetry and had never seen a play. There was no encouragement at home or abroad for the dramatist to finish his *Alceste* or work up his *Iphigénie en Tauride*. But he did not disdain an occasional epigram, composed a prologue for an opera and translated Plato's *Symposium*.

His historical work, which he took seriously, was still in manuscript at his death, and perished later in a fire.

Nearly twelve years after Racine's abdication as a dramatist Madame de Maintenon asked him to write a play for her school of young women at St. Cyr. It was an occasion to harmonize our author's piety with his poetic genius. The sacred tragedy of *Esther* (1689) was the result, an idyll based on the Scriptures, having a deeply religious tone, but composed according to the laws of the French stage, with the addition of lyric choruses after the manner of the Greeks and Seneca. Two years later it was followed by *Athalie* (1691), which was lost to its contemporaries by scruples regarding the public acting of the young pupils of St. Cyr, though for the first time in Racine's dramas the love-plot was lacking. Convinced that this work was a failure, without even a school stage for the exercise of his dramatic talent, Racine made no further efforts. The last years of his life saw one or two epigrams directed against playwrights, verses on minor subjects, but especially four *Cantiques spirituels*, which rival in lyric beauty the choruses of *Esther* and *Athalie*. He died April 21, 1699, and was buried at Port-Royal, as he had desired.

Racine's personality was unusually attractive. He was handsome, well bred, a good conversationalist. He did not carry his profession into his daily intercourse. It is clear that all who met him were won to him, from the ascetics of Port-Royal to the epicurean La Fontaine, from the actresses of the Marais and Hôtel de Bourgogne to the Prince of Condé and Louis XIV. While he had many enemies their numbers seem to have been due to his success in supplanting Corneille and seizing the dramatic

heritage for himself alone. His friendships, if we may except the indefinite one with Molière, were lasting. One may judge of his disposition by his prefaces and letters. Sensitive to criticism, quick-tempered, high strung, satirical on occasion, he was always open to repentance, as the quarrel and reconciliation with Port-Royal and the eulogy of Corneille before the Academy, in 1685, show. His imagination was the imagination of a poet, pure, delicate, turning often to lyricism, in an age when lyric poetry was little cultivated. His taste was elegant and sure. How much Boileau influenced him in the direction of simplicity and naturalness can not be known. These qualities were predominant among the Greeks, whose kinship to his own ideals had early been felt by Racine. Once freed from subservience to the fashion of the day he was bound to approach the standard set by antiquity.

II. RACINE AND HIS DRAMA.

Racine's literary attributes are those of a realist. His work is realistic. He represents the objective method of looking at life, rather than the subjective. Corneille was a man of general ideas, given up to the discussion of principles, a romanticist. Racine specializes, studies definite characteristics, analyzes. It was the attitude of his generation. The observers of his day would class him with Molière as "natural." For this reason his plays are more simple and logical, more compact than those of Corneille. In his analysis of character he is searching for the influence of some passion, — generally love or its offspring, jealousy, hatred, occasionally ambition, — first on the human heart and through it on the overt acts of the in-

dividual. The clash of two or more persons under the stress of such a passion produces Racine's dramatic situations. From personal preference, or perhaps from the very nature of the subject, the larger part in his dramas is played by woman. Women's names furnish the greater number of titles for them. With Corneille it was quite the contrary.

In the construction of his tragedies Racine's practice went hand in hand with his theory. He accepted without objection the rules established by the previous generation, the unities of time, place and action, the use of confidants in order to avoid monologues or a crowded stage, the recital of events rather than their presentation — *Esther* and *Athalie* are to some extent exceptions to these canons. As his purpose was to portray the phases of a passion he was not at all hindered by such limitations. He indeed looked upon them rather as an aid than an obstacle. Already in his First Preface to *Britannicus* he affirms his view of what tragedy should be. After answering various statements of his critics he continues: "Que faudrait-il faire pour contenter des juges si difficiles? la chose serait aisée, pour peu qu'on voulût trahir le bon sens. Il ne faudrait que s'écarter du naturel pour se jeter dans l'extraordinaire. Au lieu d'une action simple, chargée de peu de matière, telle que doit être une action qui se passe en un seul jour, et qui s'avancant par degrés vers sa fin n'est soutenue que par les intérêts, les sentiments et les passions des personnages, il faudrait remplir cette même action de quantité d'incidents qui ne se pourraient passer qu'en un mois, d'un grand nombre de jeux de théâtre, d'autant plus surprenants qu'ils seraient moins vraisemblables, d'une infinité de déclamations où l'on ferait dire aux acteurs tout le contraire de ce qu'ils devraient dire." While in this

instance his irritation against Corneille's partisans leads him to exaggerate the defects of a more complicated action, it is evident that he has already firmly decided to be "naturel," "simple," and rely on his characters for the development of the plot. This position is reasserted a year later in the Preface to *Bérénice*: "Ce n'est point une nécessité qu'il y ait du sang et des morts dans une tragédie: il suffit que l'action en soit grande, que les acteurs [characters] en soient héroïques, que les passions y soient excitées, et que tout s'y ressente de cette tristesse majestueuse qui fait tout le plaisir de la tragédie. — Je crus que je pourrais rencontrer toutes ces parties dans mon sujet. Mais ce qui m'en plut davantage, c'est que je le trouvai extrêmement simple. Il y avait longtemps que je voulais essayer si je pourrais faire une tragédie avec cette simplicité d'action qui a été si fort du goût des anciens. Car c'est un des premiers préceptes qu'ils nous ont laissés. 'Que ce que vous ferez, dit Horace, soit toujours simple et ne soit qu'un.'"

In this statement we are close to Boileau. But as we have said, Racine was like-minded, and his study of the Greek theater had only strengthened him in his dramatic conceptions. Whether after his retirement he saw reason to change his views, or whether he considered his works for St. Cyr in a class by themselves, the composition of *Athalie* (and *Esther*) departs somewhat from the lines traced above. Its action remains simple, but the number of actors is increased, some liberty is taken with the stage decoration, and the spectacular notions of the budding opera are borrowed to enhance its material effects. If *Athalie* is in direct line with Racine's other plays it shows a modification of his earlier attitude towards the essential

features of tragedy. Its choruses are but half Greek in their connection, or lack of connection, with the dialogue. They may have been a reminiscence of Seneca's use or an unconscious yielding to the growing interest in the lyric drama. But whatever the origin of these changes their presence in *Athalie* was enough to make that drama stand as a departure from the strict rules of the French classical stage. *Athalie* was the constant preoccupation of the playwrights of the eighteenth century. It was Voltaire's justification in his endeavors to introduce greater liberty and reality into the presentation of tragic themes.

III. RACINE'S STYLE AND VERSIFICATION.

Racine was a poet, and the qualities of his style correspond to his talent. Purity, harmony, lucidity are prominent among them. He was a lyric poet as well as a dramatic, and lyricism often invades (particularly in *Athalie*) the domain of the more declamatory narrative. As he aimed at naturalness and simplicity he chose natural and simple terms. His vocabulary is an every-day one, without vulgarity or pretense. But he subjects this ordinary speech to his own uses, sometimes employing the word in its etymological sense, sometimes giving it a setting which shades its meaning. As he is an artist withal, and is constantly striving to perfect his art, he rarely shows unevenness in diction or fails in clearness. Many of the passages in his prose or poetry have an effect of sculpture, so proportioned is their form and so clean their outline. Such perfection was not reached at once, as may be supposed. *Andromaque* and *Britannicus* contain not a few roughnesses, prosaic phrases which have disappeared in *Athalie*,

and long before. And natural figures of speech soon took the place of conventional artificial periods. Alliteration occurs. Favorite hemistiches are sometimes repeated.

Racine excels all dramatists in his handling of the consecrated verse of tragedy, the alexandrine line. This line produces the greatest effect in the long run when divided into four rhythmic elements with a pause after the second element, as $3+3\parallel 3+3$ or $2+4\parallel 2+4$. By this division two strong word-accent^s emphasize the thought — at the middle and end — while two minor accents may be used as auxiliary. Successive lines acquire distinctness through the regular recurrence of the accents. There is no better verse for theatrical effect. On the other hand the even flow of such rhythms, with the pauses at the cæsura and rime, becomes monotonous in time. Racine's aim seems to have been to avoid this possible monotony by breaking the regular flow at the right intervals with another rhythmic scheme. Perhaps *Athalie* offers the best examples of his success in this respect. Without rejecting the four rhythmic elements — though at times he apparently uses less or more than four (see notes) — he weakens his cæsura by stressing his thought elsewhere and occasionally indulges in overflow to reduce the force of the rime-word. The consequence of these variations, which are interspersed with judgment and harmonized with the sense, is unwonted pliability and subtleness, and a force of expression which cannot be excelled. Sometimes we almost fancy we are hearing the tones of a great instrument swelling out and dying away, as in the famous line in *Athalie*: “Le sang de vos rois crie, et n'est point écouté” (89), where the poet, using perhaps five rhythmic elements ($2+3+1\parallel 3+3$), retards on *rois* in order to bring the

thought to a climax on *crie*. Instances of extreme expressiveness united with refined and harmonious poetry might be multiplied in nearly every drama of Racine. He possessed to an unusual degree the genius of plastic form.

ANDROMAQUE.

ANDROMAQUE
TRAGÉDIE

A MADAME.

MADAME,

Ce n'est pas sans sujet que je mets votre illustre nom à la tête de cet ouvrage. Et de quel autre nom pourrais-je éblouir les yeux de mes lecteurs, que de celui dont mes spectateurs ont été si heureusement éblouis ? On
5 savait que VOTRE ALTESSE ROYALE avait daigné prendre soin de la conduite de ma tragédie. On savait que vous m'aviez prêté quelques-unes de vos lumières pour y ajouter de nouveaux ornements. On savait enfin que vous l'aviez honorée de quelques larmes dès la pre-
10 mière lecture que je vous en fis. Pardonnez-moi, MADAME, si j'ose me vanter de cet heureux commencement de sa destinée. Il me console bien glorieusement de la dureté de ceux qui ne voudraient pas s'en laisser
toucher. Je leur permets de condamner l'*Andromaque*
15 tant qu'ils voudront, pourvu qu'il me soit permis d'appeler de toutes les subtilités de leur esprit au cœur de VOTRE ALTESSE ROYALE.

Mais, MADAME, ce n'est pas seulement du cœur que vous jugez de la bonté d'un ouvrage, c'est avec une in-
20 telligence qu'aucune fausse lueur ne saurait tromper. Pouvons-nous mettre sur la scène une histoire que vous ne possédiez aussi bien que nous ? Pouvons-nous faire jouer une intrigue dont vous ne pénétriez tous les res-
sorts ? Et pouvons-nous concevoir des sentiments si

nobles et si délicats qui ne soient infiniment au-dessous de la noblesse et de la délicatesse de vos pensées?

On sait, MADAME, et VOTRE ALTESSE ROYALE a beau s'en cacher, que dans ce haut degré de gloire où la nature et la fortune ont pris plaisir de vous élever, vous ne dédaignez pas cette gloire obscure que les gens de lettres s'étaient réservée. Et il semble que vous ayez voulu avoir autant d'avantage sur notre sexe par les connaissances et par la solidité de votre esprit, que vous excellez dans le vôtre par toutes les grâces qui vous environnent. La cour vous regarde comme l'arbitre de tout ce qui se fait d'agréable. Et nous, qui travaillons pour plaire au public, nous n'avons plus que faire de demander aux savants si nous travaillons selon les règles. La règle souveraine est de plaire à VOTRE ALTESSE ROYALE.

Voilà sans doute la moindre de vos excellentes qualités. Mais, MADAME, c'est la seule dont j'ai pu parler avec quelque connaissance : les autres sont trop élevées au-dessus de moi. Je n'en puis parler sans les rabaisser par la faiblesse de mes pensées, et sans sortir de la profonde vénération avec laquelle je suis,

MADAME,

De VOTRE ALTESSE ROYALE

Le très humble, très obéissant
et très fidèle serviteur,

RACINE.

PREMIÈRE PRÉFACE.

VIRGILE

AU TROISIÈME LIVRE

DE L'ÉNÉIDE.

C'est Énée qui parle.

- Littoraque Epeiri legimus, portuque subimus
Chaonio, et celsam Buthroti ascendimus urbem.
Solemnes tum forte dapes et tristia dona
Libabat cineri Andromache, Manesque vocabat
5 Hectoreum ad tumultum, viridi quem cespite inanem,
Et geminas, causam lacrymis, sacra verat aras. . . .
Dejecit vultum, et demissa voce locuta est :
" O felix una ante alias Priameia virgo,
Hostilem ad tumultum, Troiae sub mœnibus altis,
10 Jussa mori ! quae sortitus non pertulit ullos,
Nec victoris heri tetigit captiva cubile.
Nos, patria incensa, diversa per aequora vectae,
Stirpis Achilleae fastus, juvenemque superbum,
Servitio enixae, tulimus, qui deinde secutus
15 Ledaeam Hermionem, Lacedaemoniosque hymenaeos. . . .
Ast illum, ereptae magno inflammatus amore
Conjugis, et scelerum Furiis agitatus, Orestes
Excipit incautum, patriasque obtruncat ad aras."

- Voilà, en peu de vers, tout le sujet de cette tragédie.
20 Voilà le lieu de la scène, l'action qui s'y passe, les
quatre principaux acteurs, et même leurs caractères.

Excepté celui d'Hermione, dont la jalousie et les emportements sont assez marqués dans l'*Andromaque* d'Euripide.

Mais véritablement mes personnages sont si fameux dans l'antiquité, que pour peu qu'on la connaisse, on verra fort bien que je les ai rendus tels que les anciens poètes nous les ont donnés. Aussi n'ai-je pas pensé qu'il me fût permis de rien changer à leurs mœurs. Toute la liberté que j'ai prise, ç'a été d'adoucir un peu la férocité de Pyrrhus, que Sénèque, dans sa *Troade*, et Virgile, dans le second de l'*Énéide*, ont poussé beaucoup plus loin que je n'ai cru le devoir faire.

Encore s'est-il trouvé des gens qui se sont plaints qu'il s'emportât contre Andromaque, et qu'il voulût épouser cette captive à quelque prix que ce fût. J'avoue qu'il n'est pas assez résigné à la volonté de sa maîtresse, et que Céladon a mieux connu que lui le parfait amour. Mais que faire ? Pyrrhus n'avait pas lu nos romans. Il était violent de son naturel. Et tous les héros ne sont pas faits pour être des Céladons.

Quoi qu'il en soit, le public m'a été trop favorable pour m'embarrasser du chagrin particulier de deux ou trois personnes qui voudraient qu'on réformât tous les héros de l'antiquité pour en faire des héros parfaits. Je trouve leur intention fort bonne de vouloir qu'on ne mette sur la scène que des hommes impeccables. Mais je les prie de se souvenir que ce n'est pas à moi de changer les règles du théâtre. Horace nous recommande de dépeindre Achille farouche, inexorable, violent, tel qu'il était, et tel qu'on dépeint son fils. Et Aristote, bien éloigné de nous demander des héros parfaits, veut au contraire que les personnages tragiques, c'est-à-dire

ceux dont le malheur fait la catastrophe de la tragédie, ne soient ni tout à fait bons, ni tout à fait méchants. Il ne veut pas qu'ils soient extrêmement bons, parce que la punition d'un homme de bien exciterait plutôt l'in-
5 dignation que la pitié du spectateur ; ni qu'ils soient méchants avec excès, parce qu'on n'a point pitié d'un scélérat. Il faut donc qu'ils aient une bonté médiocre, c'est-à-dire une vertu capable de faiblesse, et qu'ils tombent dans le malheur par quelque faute qui les
10 fasse plaindre sans les faire détester.

SECONDE PRÉFACE.

(SEE NOTE.)

C'est presque la seule chose que j'emprunte ici de cet auteur. Car, quoique ma tragédie porte le même nom que la sienne, le sujet en est pourtant très différent. Andromaque, dans Euripide, craint pour la vie de Molossus, qui est un fils qu'elle a eu de Pyrrhus et qu'Hermione veut faire mourir avec sa mère. Mais ici il ne s'agit point de Molossus. Andromaque ne connaît point d'autre mari qu'Hector, ni d'autre fils qu'Astyanax. J'ai cru en cela me conformer à l'idée que nous avons maintenant de cette princesse. La plupart de ceux qui ont entendu parler d'Andromaque ne la connaissent guère que pour la veuve d'Hector et pour la mère d'Astyanax. On ne croit point qu'elle doive aimer ni un autre mari, ni un autre fils. Et je doute que les larmes d'Andromaque eussent fait sur l'esprit de mes spectateurs l'impression qu'elles y ont faite, si elles avaient coulé pour un autre fils que celui qu'elle avait d'Hector. 5 10 15

Il est vrai que j'ai été obligé de faire vivre Astyanax un peu plus qu'il n'a vécu ; mais j'écris dans un pays où cette liberté ne pouvait pas être mal reçue. Car, sans parler de Ronsard, qui a choisi ce même Astyanax pour le héros de sa *Franziade*, qui ne sait que l'on fait

descendre nos anciens rois de ce fils d'Hector, et que nos vieilles chroniques sauvent la vie à ce jeune prince, après la désolation de son pays, pour en faire le fondateur de notre monarchie ?

- 5 Combien Euripide a-t-il été plus hardi dans sa tragédie d'*Hélène* ! Il y choque ouvertement la créance commune de toute la Grèce. Il suppose qu'Hélène n'a jamais mis le pied dans Troie ; et qu'après l'embrassement de cette ville, Ménélas trouve sa femme en Égypte,
10 dont elle n'était point partie. Tout cela fondé sur une opinion qui n'était reçue que parmi les Égyptiens, comme on le peut voir dans Hérodote.

- Je ne crois pas que j'eusse besoin de cet exemple d'Euripide pour justifier le peu de liberté que j'ai prise.
15 Car il y a bien de la différence entre détruire le principal fondement d'une fable, et en altérer quelques incidents, qui changent presque de face dans toutes les mains qui les traitent. Ainsi Achille, selon la plupart des poètes, ne peut être blessé qu'au talon, quoique
20 Homère le fasse blesser au bras et ne le croie invulnérable en aucune partie de son corps. Ainsi Sophocle fait mourir Jocaste aussitôt après la reconnaissance d'Œdipe, tout au contraire d'Euripide, qui la fait vivre jusqu'au combat et à la mort de ses deux fils. Et c'est
25 à propos de quelque contrariété de cette nature qu'un ancien commentateur de Sophocle remarque fort bien, « qu'il ne faut point s'amuser à chicaner les poètes pour quelques changements qu'ils ont pu faire dans la fable ; mais qu'il faut s'attacher à considérer l'excellent usage
30 qu'ils ont fait de ces changements, et la manière ingénieuse dont ils ont su accommoder la fable à leur sujet. »

ACTEURS.

ANDROMAQUE, veuve d'Hector, captive de Pyrrhus.

PYRRHUS, fils d'Achille, roi d'Épire.

ORESTE, fils d'Agamemnon.

HERMIONE, fille d'Hélène, accordée avec Pyrrhus.

PYLADE, ami d'Oreste.

5

CLÉONE, confidente d'Hermione.

CÉPHISE, confidente d'Andromaque.

PHŒNIX, gouverneur d'Achille, et ensuite de Pyrrhus.

SUITE D'ORESTE.

La scène est à Buthrot, ville d'Épire, dans une salle du palais de
Pyrrhus.

ACTE I.

SCÈNE PREMIÈRE.

ORESTE, PYLADE.

ORESTE.

Oui, puisque je retrouve un ami si fidèle,
Ma fortune va prendre une face nouvelle ;
Et déjà son courroux semble s'être adouci,
Depuis qu'elle a pris soin de nous rejoindre ici.
Qui l'eût dit, qu'un rivage à mes vœux si funeste 5
Présenterait d'abord Pylade aux yeux d'Oreste ?
Qu'après plus de six mois que je t'avais perdu,
A la cour de Pyrrhus tu me serais rendu ?

PYLADE.

J'en rends grâces au ciel, qui m'arrêtant sans cesse
Semblait m'avoir fermé le chemin de la Grèce, 10
Depuis le jour fatal que la fureur des eaux
Presque aux yeux de l'Épire écarta nos vaisseaux.
Combien dans cet exil ai-je souffert d'alarmes !
Combien à vos malheurs ai-je donné de larmes,
Craignant toujours pour vous quelque nouveau danger 15
Que ma triste amitié ne pouvait partager !
Surtout je redoutais cette mélancolie
Où j'ai vu si longtemps votre âme ensevelie.
Je craignais que le ciel, par un cruel secours,

Ne vous offrit la mort que vous cherchiez toujours. 20
 Mais je vous vois, Seigneur ; et si j'ose le dire,
 Un destin plus heureux vous conduit en Épire :
 Le pompeux appareil qui suit ici vos pas
 N'est point d'un malheureux qui cherche le trépas.

ORESTE.

Hélas ! qui peut savoir le destin qui m'amène ? 25
 L'amour me fait ici chercher une inhumaine.
 Mais qui sait ce qu'il doit ordonner de mon sort,
 Et si je viens chercher ou la vie ou la mort ?

PYLADE.

Quoi ? votre âme à l'amour en esclave asservie
 Se repose sur lui du soin de votre vie ? 30
 Par quel charme, oubliant tant de tourments soufferts,
 Pouvez-vous consentir à rentrer dans ses fers ?
 Pensez-vous qu'Hermione, à Sparte inexorable,
 Vous prépare en Épire un sort plus favorable ?
 Honteux d'avoir poussé tant de vœux superflus, 35
 Vous l'abhorriez ; enfin vous ne m'en parliez plus.
 Vous me trompiez, Seigneur.

ORESTE.

Je me trompais moi-même.

Ami, n'accable point un malheureux qui t'aime.
 T'ai-je jamais caché mon cœur et mes désirs ?
 Tu vis naître ma flamme et mes premiers soupirs. 40
 Enfin, quand Ménélas disposa de sa fille
 En faveur de Pyrrhus, vengeur de sa famille,
 Tu vis mon désespoir ; et tu m'as vu depuis
 Traîner de mers en mers ma chaîne et mes ennuis.
Je te vis à regret, en cet état funeste, 45

Prêt à suivre partout le déplorable Oreste,
 Toujours de ma fureur interrompre le cours,
 Et de moi-même enfin me sauver tous les jours.
 Mais quand je me souvins que parmi tant d'alarmes
 Hermione à Pyrrhus prodiguait tous ses charmes, 50
 Tu sais de quel courroux mon cœur alors épris
 Voulut en l'oubliant punir tous ses mépris.
 Je fis croire et je crus ma victoire certaine ;
 Je pris tous mes transports pour des transports de haine ;
 Détestant ses rigueurs, rabaissant ses attraits, 55
 Je défiais ses yeux de me troubler jamais.
 Voilà comme je crus étouffer ma tendresse.
 En ce calme trompeur j'arrivai dans la Grèce ;
 Et je trouvai d'abord ses princes rassemblés,
 Qu'un péril assez grand semblait avoir troublés. 60
 J'y courus. Je pensai que la guerre et la gloire
 De soins plus importants rempliraient ma mémoire ;
 Que mes sens reprenant leur première vigueur,
 L'amour achèverait de sortir de mon cœur.
 Mais admire avec moi le sort dont la poursuite 65
 Me fait courir alors au piège que j'évite.
 J'entends de tous côtés qu'on menace Pyrrhus ;
 Toute la Grèce éclate en murmures confus ;
 On se plaint qu'oubliant son sang et sa promesse
 Il élève en sa cour l'ennemi de la Grèce, 70
 Astyanax, d'Hector jeune et malheureux fils,
 Reste de tant de rois sous Troie ensevelis.
 J'apprends que pour ravir son enfance au supplice
 Andromaque trompa l'ingénieux Ulysse,
 Tandis qu'un autre enfant, arraché de ses bras, 75
 Sous le nom de son fils fut conduit au trépas.
 On dit que peu sensible aux charmes d'Hermione,

Mon rival porte ailleurs son cœur et sa couronne ;
 Ménélas, sans le croire, en paraît affligé,
 Et se plaint d'un hymen si longtemps négligé. 80
 Parmi les déplaisirs où son âme se noie,
 Il s'élève en la mienne une secrète joie :
 Je triomphe ; et pourtant je me flatte d'abord
 Que la seule vengeance excite ce transport.
 Mais l'ingrate en mon cœur reprit bientôt sa place : 85
 De mes feux mal éteints je reconnus la trace ;
 Je sentis que ma haine allait finir son cours,
 Ou plutôt je sentis que je l'aimais toujours.
 Ainsi de tous les Grecs je brigue le suffrage.
 On m'envoie à Pyrrhus : j'entreprends ce voyage. 90
 Je viens voir si l'on peut arracher de ses bras
 Cet enfant dont la vie alarme tant d'États :
 Heureux si je pouvais, dans l'ardeur qui me presse,
 Au lieu d'Astyanax lui ravir ma princesse !
 Car enfin n'attends pas que mes feux redoublés 95
 Des périls les plus grands puissent être troublés.
 Puisqu'après tant d'efforts ma résistance est vaine,
 Je me livre en aveugle au destin qui m'entraîne.
 J'aime : je viens chercher Hermione en ces lieux,
 La fléchir, l'enlever, ou mourir à ses yeux. 100
 Toi qui connais Pyrrhus, que penses-tu qu'il fasse ?
 Dans sa cour, dans son cœur, dis-moi ce qui se passe.
 Mon Hermione encor le tient-elle asservi ?
 Me rendra-t-il, Pylade, un bien qu'il m'a ravi ?

PYLADE.

Je vous abuserais si j'osais vous promettre 105
 Qu'entre vos mains, Seigneur, il voulût la remettre :
Non que de sa conquête il paraisse flatté.

Pour la veuve d'Hector ses feux ont éclaté :
 Il l'aime. Mais enfin cette veuve inhumaine
 N'a payé jusqu'ici son amour que de haine ; 110
 Et chaque jour encore on lui voit tout tenter
 Pour fléchir sa captive, ou pour l'épouvanter.
 De son fils, qu'il lui cache, il menace la tête,
 Et fait couler des pleurs, qu'aussitôt il arrête.
 Hermione elle-même a vu plus de cent fois 115
 Cet amant irrité revenir sous ses lois,
 Et de ses vœux troublés lui rapportant l'hommage,
 Soupirer à ses pieds moins d'amour que de rage.
 Ainsi n'attendez pas que l'on puisse aujourd'hui
 Vous répondre d'un cœur si peu maître de lui : 120
 Il peut, Seigneur, il peut, dans ce désordre extrême,
 Épouser ce qu'il hait, et punir ce qu'il aime.

ORESTE.

Mais dis-moi de quel œil Hermione peut voir
 Son hymen différé, ses charmes sans pouvoir ?

PYLADE.

Hermione, Seigneur, au moins en apparence, 125
 Semble de son amant dédaigner l'inconstance,
 Et croit que trop heureux de fléchir sa rigueur,
 Il la viendra presser de reprendre son cœur.
 Mais je l'ai vue enfin me confier ses larmes.
 Elle pleure en secret le mépris de ses charmes. 130
 Toujours prête à partir et demeurant toujours,
 Quelquefois elle appelle Oreste à son secours.

ORESTE.

Ah ! si je le croyais, j'irais bientôt, Pylade,
Me jeter . . .

PYLADE.

Achevez, Seigneur, votre ambassade.
 Vous attendez le Roi. Parlez, et lui montrez 135
 Contre le fils d'Hector tous les Grecs conjurés.
 Loin de leur accorder ce fils de sa maîtresse,
 Leur haine ne fera qu'irriter sa tendresse.
 Plus on les veut brouiller, plus on va les unir.
 Pressez : demandez tout, pour ne rien obtenir. 140
 Il vient.

ORESTE.

Hé bien ! va donc disposer la cruelle
 A revoir un amant qui ne vient que pour elle.

SCÈNE II.

PYRRHUS, ORESTE, PHENIX.

ORESTE.

Avant que tous les Grecs vous parlent par ma voix,
 Souffrez que j'ose ici me flatter de leur choix,
 Et qu'à vos yeux, Seigneur, je montre quelque joie 145
 De voir le fils d'Achille et le vainqueur de Troie.
 Oui, comme ses exploits nous admirons vos coups :
 Hector tomba sous lui, Troie expira sous vous ;
 Et vous avez montré, par une heureuse audace,
 Que le fils seul d'Achille a pu remplir sa place. 150
 Mais ce qu'il n'eût point fait, la Grèce avec douleur
 Vous voit du sang troyen relever le malheur,
 Et vous laissant toucher d'une pitié funeste,
 D'une guerre si longue entretenir le reste.
 Ne vous souvient-il plus, Seigneur, quel fut Hector ? 155
Nos peuples affaiblis s'en souviennent encor.

Son nom seul fait frémir nos veuves et nos filles ;
 Et dans toute la Grèce il n'est point de familles
 Qui ne demandent compte à ce malheureux fils
 D'un père ou d'un époux qu'Hector leur a ravis. 160
 Et qui sait ce qu'un jour ce fils peut entreprendre ?
 Peut-être dans nos ports nous le verrons descendre,
 Tel qu'on a vu son père embraser nos vaisseaux,
 Et, la flamme à la main, les suivre sur les eaux.
 Oserai-je, Seigneur, dire ce que je pense ? 165
 Vous-même de vos soins craignez la récompense,
 Et que dans votre sein ce serpent élevé
 Ne vous punisse un jour de l'avoir conservé.
 Enfin de tous les Grecs satisfaites l'envie,
 Assurez leur vengeance, assurez votre vie ; 170
 Perdez un ennemi d'autant plus dangereux
 Qu'il s'essaïra sur vous à combattre contre eux.

PYRRHUS.

La Grèce en ma faveur est trop inquiétée.
 De soins plus importants je l'ai crue agitée,
 Seigneur ; et sur le nom de son ambassadeur, 175
 J'avais dans ses projets conçu plus de grandeur.
 Qui croirait en effet qu'une telle entreprise
 Du fils d'Agamemnon méritât l'entremise ;
 Qu'un peuple tout entier, tant de fois triomphant,
 N'eût daigné conspirer que la mort d'un enfant ? 180
 Mais à qui prétend-on que je le sacrifie ?
 La Grèce a-t-elle encor quelque droit sur sa vie ?
 Et seul de tous les Grecs ne m'est-il pas permis
 D'ordonner d'un captif que le sort m'a soumis ?
 Oui, Seigneur, lorsqu'au pied des murs fumants de Troie 185
Les vainqueurs tout sanglants partagèrent leur proie,

Le sort, dont les arrêts furent alors suivis,
Fit tomber en mes mains Andromaque et son fils.
Hécube près d'Ulysse acheva sa misère ;
Cassandra dans Argos a suivi votre père : 190
Sur eux, sur leurs captifs ai-je étendu mes droits ?
Ai-je enfin disposé du fruit de leurs exploits ?
On craint qu'avec Hector Troie un jour ne renaisse ;
Son fils peut me ravir le jour que je lui laisse.
Seigneur, tant de prudence entraîne trop de soin : 195
Je ne sais point prévoir les malheurs de si loin.
Je songe quelle était autrefois cette ville,
Si superbe en remparts, en héros si fertile,
Maitresse de l'Asie ; et je regarde enfin
Quel fut le sort de Troie, et quel est son destin. 200
Je ne vois que des tours que la cendre a couvertes,
Un fleuve teint de sang, des campagnes désertes,
Un enfant dans les fers ; et je ne puis songer
Que Troie en cet état aspire à se venger.
Ah ! si du fils d'Hector la perte était jurée, 205
Pourquoi d'un an entier l'avons-nous différée ?
Dans le sein de Priam n'a-t-on pu l'immoler ?
Sous tant de morts, sous Troie il fallait l'accabler.
Tout était juste alors : la vieillesse et l'enfance
En vain sur leur faiblesse appuyaient leur défense ; 210
La victoire et la nuit, plus cruelles que nous,
Nous excitaient au meurtre, et confondaient nos coups.
Mon courroux aux vaincus ne fut que trop sévère.
Mais que ma cruauté survive à ma colère ?
Que malgré la pitié dont je me sens saisir, 215
Dans le sang d'un enfant je me baigne à loisir ?
Non, Seigneur. Que les Grecs cherchent quelque autre
proie ;

Qu'ils poursuivent ailleurs ce qui reste de Troie :
De mes inimitiés le cours est achevé ;
L'Épire sauvera ce que Troie a sauvé. 220

ORESTE.

Seigneur, vous savez trop avec quel artifice
Un faux Astyanax fut offert au supplice
Où le seul fils d'Hector devait être conduit.
Ce n'est pas les Troyens, c'est Hector qu'on poursuit.
Oui, les Grecs sur le fils persécutent le père ; 225
Il a par trop de sang acheté leur colère.
Ce n'est que dans le sien qu'elle peut expirer ;
Et jusque dans l'Épire il les peut attirer.
Prévenez-les.

PYRRHUS.

Non, non. J'y consens avec joie :
Qu'ils cherchent dans l'Épire une seconde Troie ; 230
Qu'ils confondent leur haine, et ne distinguent plus
Le sang qui les fit vaincre et celui des vaincus.
Aussi bien ce n'est pas la première injustice
Dont la Grèce d'Achille a payé le service.
Hector en profita, Seigneur ; et quelque jour 235
Son fils en pourrait bien profiter à son tour.

ORESTE.

Ainsi la Grèce en vous trouve un enfant rebelle ?

PYRRHUS.

Et je n'ai donc vaincu que pour dépendre d'elle ?

ORESTE.

Hermione, Seigneur, arrêtera vos coups :
Ses yeux s'opposeront entre son père et vous. 240

PYRRHUS.

Hermione, Seigneur, peut m'être toujours chère ;
 Je puis l'aimer, sans être esclave de son père ;
 Et je saurai peut-être accorder quelque jour
 Les soins de ma grandeur et ceux de mon amour.
 Vous pouvez cependant voir la fille d'Hélène : 245
 Du sang qui vous unit je sais l'étroite chaîne.
 Après cela, Seigneur, je ne vous retiens plus,
 Et vous pourrez aux Grecs annoncer mon refus.

SCÈNE III.

PYRRHUS, PHŒNIX.

PHŒNIX.

Ainsi vous l'envoyez aux pieds de sa maîtresse !

PYRRHUS.

On dit qu'il a longtemps brûlé pour la princesse. 250

PHŒNIX.

Mais si ce feu, Seigneur, vient à se rallumer ?
 S'il lui rendait son cœur, s'il s'en faisait aimer ?

PYRRHUS.

Ah ! qu'ils s'aiment, Phœnix : j'y consens. Qu'elle parte.
 Que, charmés l'un de l'autre, ils retournent à Sparte :
 Tous nos ports sont ouverts et pour elle et pour lui. 255
 Qu'elle m'épargnerait de contrainte et d'ennui !

PHŒNIX.

Seigneur. . . .

PYRRHUS.

Une autre fois je t'ouvrirai mon âme :
Andromaque paraît.

SCÈNE IV.

PYRRHUS, ANDROMAQUE, CÉPHISE.

PYRRHUS.

Me cherchiez-vous, Madame ?
Un espoir si charmant me serait-il permis ?

ANDROMAQUE.

Je passais jusqu'aux lieux où l'on garde mon fils. 260
Puisqu'une fois le jour vous souffrez que je voie
Le seul bien qui me reste et d'Hector et de Troie,
J'allais, Seigneur, pleurer un moment avec lui :
Je ne l'ai point encore embrassé d'aujourd'hui.

PYRRHUS.

Ah ! Madame, les Grecs, si j'en crois leurs alarmes, 265
Vous donneront bientôt d'autres sujets de larmes.

ANDROMAQUE.

Et quelle est cette peur dont leur cœur est frappé,
Seigneur ? Quelque Troyen vous est-il échappé ?

PYRRHUS.

Leur haine pour Hector n'est pas encore éteinte.
Ils redoutent son fils.

ANDROMAQUE.

Digne objet de leur crainte ! 270
Un enfant malheureux, qui ne sait pas encor
Que Pyrrhus est son maître, et qu'il est fils d'Hector.

PYRRHUS.

Tel qu'il est, tous les Grecs demandent qu'il périsse.
Le fils d'Agamemnon vient hâter son supplice.

ANDROMAQUE.

Et vous prononcerez un arrêt si cruel ? 275
Est-ce mon intérêt qui le rend criminel ?
Hélas ! on ne craint point qu'il venge un jour son père ;
On craint qu'il n'essuyât les larmes de sa mère.
Il m'aurait tenu lieu d'un père et d'un époux ;
Mais il me faut tout perdre, et toujours par vos coups. 280

PYRRHUS.

Madame, mes refus ont prévenu vos larmes.
Tous les Grecs m'ont déjà menacé de leurs armes ;
Mais dussent-ils encore, en repassant les eaux,
Demander votre fils avec mille vaisseaux ;
Coûtât-il tout le sang qu'Hélène a fait répandre ; 285
Dussé-je après dix ans voir mon palais en cendre,
Je ne balance point, je vole à son secours :
Je défendrai sa vie aux dépens de mes jours.
Mais parmi ces périls où je cours pour vous plaire,
Me refuserez-vous un regard moins sévère ? 290
Hâï de tous les Grecs, pressé de tous côtés,
Me faudra-t-il combattre encor vos cruautés ?
Je vous offre mon bras. Puis-je espérer encore
Que vous accepterez un cœur qui vous adore ?
En combattant pour vous, me sera-t-il permis 295
De ne vous point compter parmi mes ennemis ?

ANDROMAQUE.

Seigneur, que faites-vous, et que dira la Grèce ?

Faut-il qu'un si grand cœur montre tant de faiblesse ?
 Voulez-vous qu'un dessein si beau, si généreux
 Passe pour le transport d'un esprit amoureux ? 300
 Captive, toujours triste, importune à moi-même,
 Pouvez-vous souhaiter qu'Andromaque vous aime ?
 Quels charmes ont pour vous des yeux infortunés
 Qu'à des pleurs éternels vous avez condamnés ?
 Non, non, d'un ennemi respecter la misère, 305
 Sauver des malheureux, rendre un fils à sa mère,
 De cent peuples pour lui combattre la rigueur,
 Sans me faire payer son salut de mon cœur,
 Malgré moi, s'il le faut, lui donner un asile :
 Seigneur, voilà des soins dignes du fils d'Achille. 310

PYRRHUS.

Hé quoi ? votre courroux n'a-t-il pas eu son cours ?
 Peut-on haïr sans cesse ? et punit-on toujours ?
 J'ai fait des malheureux, sans doute ; et la Phrygie
 Cent fois de votre sang a vu ma main rougie.
 Mais que vos yeux sur moi se sont bien exercés ! 315
 Qu'ils m'ont vendu bien cher les pleurs qu'ils ont versés !
 De combien de remords m'ont-ils rendu la proie !
 Je souffre tous les maux que j'ai faits devant Troie.
 Vaincu, chargé de fers, de regrets consumé,
 Brûlé de plus de feux que je n'en allumai, 320
 Tant de soins, tant de pleurs, tant d'ardeurs inquiètes . . .
 Hélas ! fus-je jamais si cruel que vous l'êtes ?
 Mais enfin, tour à tour, c'est assez nous punir :
 Nos ennemis communs devraient nous réunir.
 Madame, dites-moi seulement que j'espère ; 325
 Je vous rends votre fils, et je lui sers de père ;
Je l'instruirai moi-même à venger les Troyens ;

J'irai punir les Grecs de vos maux et des miens.
 Animé d'un regard, je puis tout entreprendre :
 Votre Ilion encor peut sortir de sa cendre ; 330
 Je puis, en moins de temps que les Grecs ne l'ont pris,
 Dans ses murs relevés couronner votre fils.

ANDROMAQUE.

Seigneur, tant de grandeurs ne nous touchent plus guère :
 Je les lui promettais tant qu'a vécu son père.
 Non, vous n'espérez plus de nous revoir encor, 335
 Sacrés murs, que n'a pu conserver mon Hector.
 A de moindres faveurs des malheureux prétendent,
 Seigneur : c'est un exil que mes pleurs vous demandent.
 Souffrez que loin des Grecs, et même loin de vous,
 J'aïlle cacher mon fils, et pleurer mon époux. 340
 Votre amour contre nous allume trop de haine :
 Retournez, retournez à la fille d'Hélène.

PYRRHUS.

Et le puis-je, Madame ? Ah ! que vous me gênez !
 Comment lui rendre un cœur que vous me retenez ?
 Je sais que de mes vœux on lui promet l'empire ; 345
 Je sais que pour régner elle vint dans l'Épire ;
 Le sort vous y voulut l'une et l'autre amener :
 Vous, pour porter des fers ; elle, pour en donner.
 Cependant ai-je pris quelque soin de lui plaire ?
 Et ne dirait-on pas, en voyant au contraire 350
 Vos charmes tout-puissants, et les siens dédaignés,
 Qu'elle est ici captive, et que vous y réglez ?
 Ah ! qu'un seul des soupirs que mon cœur vous envoie,
S'il s'échappait vers elle, y porterait de joie !

ANDROMAQUE.

Et pourquoi vos soupirs seraient-ils repoussés ? 355
 Aurait-elle oublié vos services passés ?
 Troie, Hector, contre vous révoltent-ils son âme ?
 Aux cendres d'un époux doit-elle enfin sa flamme ?
 Et quel époux encore ! Ah ! souvenir cruel !
 Sa mort seule a rendu votre père immortel. 360
 Il doit au sang d'Hector tout l'éclat de ses armes,
 Et vous n'êtes tous deux connus que par mes larmes.

PYRRHUS.

Hé bien, Madame, hé bien, il faut vous obéir :
 Il faut vous oublier, ou plutôt vous haïr.
 Oui, mes vœux ont trop loin poussé leur violence 365
 Pour ne plus s'arrêter que dans l'indifférence.
 Songez-y bien : il faut désormais que mon cœur,
 S'il n'aime avec transport, hâisse avec fureur.
 Je n'épargnerai rien dans ma juste colère :
 Le fils me répondra des mépris de la mère ; 370
 La Grèce le demande, et je ne prétends pas
 Mettre toujours ma gloire à sauver des ingrats.

ANDROMAQUE.

Hélas ! il mourra donc. Il n'a pour sa défense
 Que les pleurs de sa mère, et que son innocence.
 Et peut-être après tout, en l'état où je suis, 375
 Sa mort avancera la fin de mes ennuis.
 Je prolongeais pour lui ma vie et ma misère ;
 Mais enfin sur ses pas j'irai revoir son père.
 Ainsi tous trois, Seigneur, par vos soins réunis,
 Nous vous . . .

PYRRHUS.

Allez, Madame, allez voir votre fils. 380

Peut-être, en le voyant, votre amour plus timide

Ne prendra pas toujours sa colère pour guide.

Pour savoir nos destins, j'irai vous retrouver.

Madame, en l'embrassant, songez à le sauver.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

HERMIONE, CLÉONE

HERMIONE.

Je fais ce que tu veux. Je consens qu'il me voie : 385
Je lui veux bien encore accorder cette joie.
Pylade va bientôt conduire ici ses pas ;
Mais si je m'en croyais, je ne le verrais pas.

CLÉONE.

Et qu'est-ce que sa vue a pour vous de funeste ?
Madame, n'est-ce pas toujours le même Oreste 390
Dont vous avez cent fois souhaité le retour,
Et dont vous regrettiez la constance et l'amour ?

HERMIONE.

C'est cet amour payé de trop d'ingratitude
Qui me rend en ces lieux sa présence si rude.
Quelle honte pour moi, quel triomphe pour lui 395
De voir mon infortune égaler son ennui !
Est-ce là, dira-t-il, cette fière Hermione ?
Elle me dédaignait ; un autre l'abandonne.
L'ingrate, qui mettait son cœur à si haut prix,
Apprend donc à son tour à souffrir des mépris ? 400
Ah Dieux !

CLÉONE.

Ah ! dissipez ces indignes alarmes :
Il a trop bien senti le pouvoir de vos charmes.
Vous croyez qu'un amant vienne vous insulter ?
Il vous rapporte un cœur qu'il n'a pu vous ôter.
Mais vous ne dites point ce que vous mande un père. 405

HERMIONE.

Dans ses retardements, si Pyrrhus persévère,
A la mort du Troyen s'il ne veut consentir,
Mon père avec les Grecs m'ordonne de partir.

CLÉONE.

Hé bien, Madame, hé bien ! écoutez donc Oreste.
Pyrrhus a commencé, faites au moins le reste. 410
Pour bien faire, il faudrait que vous le prévinsiez.
Ne m'avez-vous pas dit que vous le haïssiez ?

HERMIONE.

Si je le hais, Cléone ! Il y va de ma gloire,
Après tant de bontés dont il perd la mémoire.
Lui qui me fut si cher, et qui m'a pu trahir ! 415
Ah ! je l'ai trop aimé pour ne le point haïr.

CLÉONE.

Fuyez-le donc, Madame ; et puisqu'on vous adore . . .

HERMIONE.

Ah ! laisse à ma fureur le temps de croître encore ;
Contre mon ennemi laisse-moi m'assurer :
Cléone, avec horreur je m'en veux séparer. 420
Il n'y travaillera que trop bien, l'infidèle !

CLÉONE.

Quoi ? vous en attendez quelque injure nouvelle ?
 Aimer une captive, et l'aimer à vos yeux,
 Tout cela n'a donc pu vous le rendre odieux ?
 Après ce qu'il a fait, que saurait-il donc faire ? 425
 Il vous aurait déplu, s'il pouvait vous déplaire.

HERMIONE.

Pourquoi veux-tu, cruelle, irriter mes ennuis ?
 Je crains de me connaître en l'état où je suis.
 De tout ce que tu vois, tâche de ne rien croire ;
 Crois que je n'aime plus, vante-moi ma victoire ; 430
 Crois que dans son dépit mon cœur est endurci ;
 Hélas ! et s'il se peut, fais-le-moi croire aussi.
 Tu veux que je le fuie. Hé bien ! rien ne m'arrête :
 Allons. N'envions plus son indigne conquête ;
 Que sur lui sa captive étende son pouvoir. 435
 Fuyons. . . . Mais si l'ingrat rentrait dans son devoir !
 Si la foi dans son cœur retrouvait quelque place !
 S'il venait à mes pieds me demander sa grâce !
 Si sous mes lois, Amour, tu pouvais l'engager !
 S'il voulait ! . . . Mais l'ingrat ne veut que m'outrager. 440
 Demeurons toutefois pour troubler leur fortune ;
 Prenons quelque plaisir à leur être importune ;
 Ou le forçant de rompre un nœud si solennel,
 Aux yeux de tous les Grecs rendons-le criminel.
 J'ai déjà sur le fils attiré leur colère ; 445
 Je veux qu'on vienne encor lui demander la mère.
 Rendons-lui les tourments qu'elle me fait souffrir :
 Qu'elle le perde, ou bien qu'il la fasse périr.

CLÉONE.

Vous pensez que des yeux toujours ouverts aux larmes

Se plaisent à troubler le pouvoir de vos charmes, 450
Et qu'un cœur accablé de tant de déplaisirs
De son persécuteur ait brigué les soupirs ?
Voyez si sa douleur en paraît soulagée.
Pourquoi donc les chagrins où son âme est plongée ?
Contre un amant qui plaît pourquoi tant de fierté ? 455

HERMIONE.

Hélas ! pour mon malheur, je l'ai trop écouté.
Je n'ai point du silence affecté le mystère :
Je croyais sans péril pouvoir être sincère ;
Et sans armer mes yeux d'un moment de rigueur,
Je n'ai pour lui parler consulté que mon cœur. 460
Et qui ne se serait comme moi déclarée,
Sur la foi d'une amour si saintement jurée ?
Me voyait-il de l'œil qu'il me voit aujourd'hui ?
Tu t'en souviens encor, tout conspirait pour lui :
Ma famille vengée, et les Grecs dans la joie, 465
Nos vaisseaux tout chargés des dépouilles de Troie,
Les exploits de son père effacés par les siens,
Ses feux que je croyais plus ardents que les miens,
Mon cœur, toi-même enfin de sa gloire éblouie,
Avant qu'il me trahît, vous m'avez tous trahie. 470
Mais c'en est trop, Cléone, et quel que soit Pyrrhus,
Hermione est sensible, Oreste a des vertus.
Il sait aimer du moins, et même sans qu'on l'aime :
Et peut-être il saura se faire aimer lui-même.
Allons : qu'il vienne enfin.

CLÉONE.

Madame, le voici. 475

HERMIONE.

Ah ! je ne croyais pas qu'il fût si près d'ici.

SCÈNE II.

HERMIONE, ORESTE, CLÉONE.

HERMIONE.

Le croirai-je, Seigneur, qu'un reste de tendresse
 Vous fasse ici chercher une triste princesse ?
 Ou ne dois-je imputer qu'à votre seul devoir
 L'heureux empressement qui vous porte à me voir ? 480

ORESTE.

Tel est de mon amour l'aveuglement funeste.
 Vous le savez, Madame ; et le destin d'Oreste
 Est de venir sans cesse adorer vos attraits,
 Et de jurer toujours qu'il n'y viendra jamais.
 Je sais que vos regards vont rouvrir mes blessures, 485
 Que tous mes pas vers vous sont autant de parjures :
 Je le sais, j'en rougis. Mais j'atteste les Dieux,
 Témoins de la fureur de mes derniers adieux,
 Que j'ai couru partout où ma perte certaine
 Dégageait mes serments et finissait ma peine. 490
 J'ai mendié la mort chez des peuples cruels
 Qui n'apaisaient leurs dieux que du sang des mortels :
 Ils m'ont fermé leur temple ; et ces peuples barbares
 De mon sang prodigué sont devenus avarés.
 Enfin je viens à vous, et je me vois réduit 495
 A chercher dans vos yeux une mort qui me fuit.
 Mon désespoir n'attend que leur indifférence :
Ils n'ont qu'à m'interdire un reste d'espérance ;

Ils n'ont, pour avancer cette mort où je cours,
Qu'à me dire une fois ce qu'ils m'ont dit toujours. 500
Voilà, depuis un an, le seul soin qui m'anime.
Madame, c'est à vous de prendre une victime
Que les Scythes auraient dérobée à vos coups,
Si j'en avais trouvé d'aussi cruels que vous.

HERMIONE.

Quittez, Seigneur, quittez ce funeste langage. 505
A des soins plus pressants la Grèce vous engage.
Que parlez-vous du Scythe et de mes cruautés ?
Songez à tous ces rois que vous représentez.
Faut-il que d'un transport leur vengeance dépende ?
Est-ce le sang d'Oreste enfin qu'on vous demande ? 510
Dégagez-vous des soins dont vous êtes chargé.

ORESTE.

Les refus de Pyrrhus m'ont assez dégagé,
Madame : il me renvoie ; et quelque autre puissance
Lui fait du fils d'Hector embrasser la défense.

HERMIONE.

L'infidèle !

ORESTE.

Ainsi donc, tout prêt à le quitter, 515
Sur mon propre destin je viens vous consulter.
Déjà même je crois entendre la réponse
Qu'en secret contre moi votre haine prononce.

HERMIONE.

Hé quoi ? toujours injuste en vos tristes discours,
De mon inimitié vous plaindrez-vous toujours ? 520
Quelle est cette rigueur tant de fois alléguée ?

J'ai passé dans l'Épire, où j'étais reléguée :
 Mon père l'ordonnait. Mais qui sait si depuis
 Je n'ai point en secret partagé vos ennuis ?
 Pensez-vous avoir seul éprouvé des alarmes ? 525
 Que l'Épire jamais n'ait vu couler mes larmes ?
 Enfin qui vous a dit que malgré mon devoir
 Je n'ai pas quelquefois souhaité de vous voir ?

ORESTE.

Souhaité de me voir ! Ah ! divine princesse
 Mais, de grâce, est-ce à moi que ce discours s'adresse ? 530
 Ouvrez vos yeux : songez qu'Oreste est devant vous,
 Oreste, si longtemps l'objet de leur courroux.

HERMIONE.

Oui, c'est vous dont l'amour, naissant avec leurs charmes,
 Leur apprend le premier le pouvoir de leurs armes ;
 Vous que mille vertus me forçaient d'estimer ; 535
 Vous que j'ai plaint, enfin que je voudrais aimer.

ORESTE.

Je vous entends. Tel est mon partage funeste :
 Le cœur est pour Pyrrhus, et les vœux pour Oreste.

HERMIONE.

Ah ! ne souhaitez pas le destin de Pyrrhus :
 Je vous haïrais trop.

ORESTE.

Vous m'en aimeriez plus. 540
 Ah ! que vous me verriez d'un regard bien contraire !
 Vous me voulez aimer, et je ne puis vous plaire ;
 Et l'amour seul alors se faisant obéir,
 Vous m'aimeriez, Madame, en me voulant haïr.

O Dieux ! tant de respects, une amitié si tendre 545
 Que de raisons pour moi, si vous pouviez m'entendre !
 Vous seule pour Pyrrhus disputez aujourd'hui,
 Peut-être malgré vous, sans doute malgré lui.
 Car enfin il vous hait ; son âme ailleurs éprise
 N'a plus . . .

HERMIONE.

Qui vous l'a dit, Seigneur, qu'il me méprise ? 550
 Ses regards, ses discours, vous l'ont-ils donc appris ?
 Jugez-vous que ma vue inspire des mépris,
 Qu'elle allume en un cœur des feux si peu durables ?
 Peut-être d'autres yeux me sont plus favorables.

ORESTE.

Poursuivez : il est beau de m'insulter ainsi. 555
 Cruelle, c'est donc moi qui vous méprise ici ?
 Vos yeux n'ont pas assez éprouvé ma constance ?
 Je suis donc un témoin de leur peu de puissance ?
 Je les ai méprisés ? Ah ! qu'ils voudraient bien voir
 Mon rival, comme moi, mépriser leur pouvoir ? 560

HERMIONE.

Que m'importe, Seigneur, sa haine ou sa tendresse ?
 Allez contre un rebelle armer toute la Grèce ;
 Rapportez-lui le prix de sa rébellion ;
 Qu'on fasse de l'Épire un second Ilion.
 Allez. Après cela direz-vous que je l'aime ? 565

ORESTE.

Madame, faites plus, et venez-y vous-même.
 Voulez-vous demeurer pour otage en ces lieux ?
 Venez dans tous les cœurs faire parler vos yeux.
Faisons de notre haine une commune attaque.

HERMIONE.

Mais, Seigneur, cependant s'il épouse Andromaque ? 570

ORESTE.

Hé! Madame.

HERMIONE.

Songez quelle honte pour nous
Si d'une Phrygienne il devenait l'époux !

ORESTE.

Et vous le haïssez ? Avouez-le, Madame,
L'amour n'est pas un feu qu'on renferme en une âme :
Tout nous trahit, la voix, le silence, les yeux ; 575
Et les feux mal couverts n'en éclatent que mieux.

HERMIONE.

Seigneur, je le vois bien, votre âme prévenue
Répand sur mes discours le venin qui la tue,
Toujours dans mes raisons cherche quelque détour,
Et croit qu'en moi la haine est un effort d'amour. 580
Il faut donc m'expliquer : vous agirez ensuite.
Vous savez qu'en ces lieux mon devoir m'a conduite ;
Mon devoir m'y retient, et je n'en puis partir
Que mon père ou Pyrrhus ne m'en fasse sortir.
De la part de mon père allez lui faire entendre 585
Que l'ennemi des Grecs ne peut être son gendre :
Du Troyen ou de moi faites-le décider ;
Qu'il songe qui des deux il veut rendre ou garder ;
Enfin qu'il me renvoie, ou bien qu'il vous le livre.
Adieu. S'il y consent, je suis prête à vous suivre. 590

SCÈNE III.

ORESTE, seul.

Oui, oui, vous me suivrez, n'en doutez nullement :
 Je vous réponds déjà de son consentement.
 Je ne crains pas enfin que Pyrrhus la retienne :
 Il n'a devant les yeux que sa chère Troyenne ;
 Tout autre objet le blesse ; et peut-être aujourd'hui 595
 Il n'attend qu'un prétexte à l'éloigner de lui.
 Nous n'avons qu'à parler ; c'en est fait. Quelle joie
 D'enlever à l'Épire une si belle proie !
 Sauve tout ce qui reste et de Troie et d'Hector,
 Garde son fils, sa veuve, et mille autres encor, 600
 Épire : c'est assez qu'Hermione rendue
 Perde à jamais tes bords et ton prince de vue.
 Mais un heureux destin le conduit en ces lieux.
 Parlons. A tant d'attraits, Amour, ferme ses yeux !

SCÈNE IV.

PYRRHUS, ORESTE, PHÉNIX.

PYRRHUS.

Je vous cherchais, Seigneur. Un peu de violence 605
 M'a fait de vos raisons combattre la puissance,
 Je l'avoue ; et depuis que je vous ai quitté,
 J'en ai senti la force et connu l'équité.
 J'ai songé, comme vous, qu'à la Grèce, à mon père,
 A moi-même, en un mot, je devenais contraire ; 610
 Que je relevais Troie, et rendais imparfait
Tout ce qu'a fait Achille et tout ce que j'ai fait.

Je ne condamne plus un courroux légitime,
Et l'on vous va, Seigneur, livrer votre victime.

ORESTE.

Seigneur, par ce conseil prudent et rigoureux, 615
C'est acheter la paix du sang d'un malheureux.

PYRRHUS.

Oui. Mais je veux, Seigneur, l'assurer davantage :
D'une éternelle paix Hermione est le gage ;
Je l'épouse. Il semblait qu'un spectacle si doux
N'attendît en ces lieux qu'un témoin tel que vous. 620
Vous y représentez tous les Grecs et son père,
Puisqu'en vous Ménélas voit revivre son frère.
Voyez-la donc. Allez. Dites-lui que demain
J'attends, avec la paix, son cœur de votre main.

ORESTE.

Ah Dieux ! 625

SCÈNE V.

PYRRHUS, PHŒNIX.

PYRRHUS.

Hé bien, Phœnix, l'amour est-il le maître ?
Tes yeux refusent-ils encor de me connaître ?

PHŒNIX.

Ah ! je vous reconnais ; et ce juste courroux,
Ainsi qu'à tous les Grecs, Seigneur, vous rend à vous.
Ce n'est plus le jouet d'une flamme servile :
C'est Pyrrhus, c'est le fils et le rival d'Achille, 630
Que la gloire à la fin ramène sous ses lois,
Qui triomphe de Troie une seconde fois.

PYRRHUS.

Dis plutôt qu'aujourd'hui commence ma victoire.
 D'aujourd'hui seulement je jouis de ma gloire ;
 Et mon cœur, aussi fier que tu l'as vu soumis, 635
 Croit avoir en l'amour vaincu mille ennemis.
 Considère, Phœnix, les troubles que j'évite,
 Quelle foule de maux l'amour traîne à sa suite,
 Que d'amis, de devoirs j'allais sacrifier,
 Quels périls . . . Un regard m'eût tout fait oublier. 640
 Tous les Grecs conjurés fondaient sur un rebelle.
 Je trouvais du plaisir à me perdre pour elle.

PHŒNIX.

Oui, je bénis, Seigneur, l'heureuse cruauté
 Qui vous rend . . .

PYRRHUS.

Tu l'as vu, comme elle m'a traité.

Je pensais, en voyant sa tendresse alarmée, 645
 Que son fils me la dût renvoyer désarmée.
 J'allais voir le succès de ses embrassements :
 Je n'ai trouvé que pleurs mêlés d'emportements.
 Sa misère l'aigrit ; et toujours plus farouche,
 Cent fois le nom d'Hector est sorti de sa bouche. 650
 Vainement à son fils j'assurais mon secours :
 « C'est Hector, disait-elle en l'embrassant toujours ;
 Voilà ses yeux, sa bouche, et déjà son audace ;
 C'est lui-même, c'est toi, cher époux, que j'embrasse. »
 Et quelle est sa pensée ? Attend-elle en ce jour 655
 Que je lui laisse un fils pour nourrir son amour ?

PHŒNIX.

Sans doute. C'est le prix que vous gardait l'ingrate.
Mais laissez-la, Seigneur.

PYRRHUS.

Je vois ce qui la flatte.
Sa beauté la rassure ; et malgré mon courroux,
L'orgueilleuse m'attend encore à ses genoux. 660
Je la verrais aux miens, Phœnix, d'un œil tranquille.
Elle est veuve d'Hector, et je suis fils d'Achille :
Trop de haine sépare Andromaque et Pyrrhus.

PHŒNIX.

Commencez donc, Seigneur, à ne m'en parler plus. 665
Allez voir Hermione ; et content de lui plaire,
Oubliez à ses pieds jusqu'à votre colère.
Vous-même à cet hymen venez la disposer.
Est-ce sur un rival qu'il s'en faut reposer ?
Il ne l'aime que trop.

PYRRHUS.

Crois-tu, si je l'épouse,
Qu'Andromaque en son cœur n'en sera pas jalouse ? 670

PHŒNIX.

Quoi ? toujours Andromaque occupe votre esprit ?
Que vous importe, ô Dieux ! sa joie ou son dépit ?
Quel charme, malgré vous, vers elle vous attire ?

PYRRHUS.

Non, je n'ai pas bien dit tout ce qu'il lui faut dire :
Ma colère à ses yeux n'a paru qu'à demi ; 675
Elle ignore à quel point je suis son ennemi.
Retournons-y. Je veux la braver à sa vue,
Et donner à ma haine une libre étendue.
Viens voir tous ses attraits, Phœnix, humiliés.
Allons.

PHENIX.

Allez, Seigneur, vous jeter à ses pieds. 680
 Allez, en lui jurant que votre âme l'adore,
 A de nouveaux mépris l'encourager encore.

PYRRHUS.

Je le vois bien, tu crois que prêt à l'excuser
 Mon cœur court après elle, et cherche à s'apaiser.

PHENIX.

Vous aimez : c'est assez.

PYRRHUS.

Moi l'aimer ? une ingrate 685
 Qui me hait d'autant plus que mon amour la flatte ?
 Sans parents, sans amis, sans espoir que sur moi,
 Je puis perdre son fils ; peut-être je le doi.
 Étrangère que dis-je ? esclave dans l'Épire,
 Je lui donne son fils, mon âme, mon empire ; 690
 Et je ne puis gagner dans son perfide cœur
 D'autre rang que celui de son persécuteur ?
 Non, non, je l'ai juré, ma vengeance est certaine :
 Il faut bien une fois justifier sa haine.
 J'abandonne son fils. Que de pleurs vont couler ! 695
 De quel nom sa douleur me va-t-elle appeler !
 Quel spectacle pour elle aujourd'hui se dispose !
 Elle en mourra, Phœnix, et j'en serai la cause.
 C'est lui mettre moi-même un poignard dans le sein.

PHENIX.

Et pourquoi donc en faire éclater le dessein ? 700
Que ne consultiez-vous tantôt votre faiblesse ?

PYRRHUS.

Je t'entends. Mais excuse un reste de tendresse.
 Crains-tu pour ma colère un si faible combat ?
 D'un amour qui s'éteint c'est le dernier éclat.
 Allons. A tes conseils, Phœnix, je m'abandonne.
 Faut-il livrer son fils ? faut-il voir Hermione ?

705

PHŒNIX.

Oui, voyez-la, Seigneur, et par des vœux soumis
 Protestez-lui

PYRRHUS.

Faisons tout ce que j'ai promis.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

ORESTE, PYLADE.

PYLADE.

Modérez donc, Seigneur, cette fureur extrême.
Je ne vous connais plus : vous n'êtes plus vous-même. 710
Souffrez

ORESTE.

Non, tes conseils ne sont plus de saison,
Pylade ; je suis las d'écouter la raison.
C'est traîner trop longtemps ma vie et mon supplice :
Il faut que je l'enlève, ou bien que je périsse.
Le dessein en est pris, je le veux achever. 715
Oui, je le veux.

PYLADE.

Hé bien, il la faut enlever :
J'y consens. Mais songez cependant où vous êtes.
Que croira-t-on de vous, à voir ce que vous faites ?
Dissimulez : calmez ce transport inquiet ;
Commandez à vos yeux de garder le secret. 720
Ces gardes, cette cour, l'air qui vous environne,
Tout dépend de Pyrrhus, et surtout Hermione.
A ses regards surtout cachez votre courroux.
O Dieux ! en cet état pourquoi la cherchiez-vous ?

ORESTE.

Que sais-je ? De moi-même étais-je alors le maître ? 725
La fureur m'emportait, et je venais peut-être
Menacer à la fois l'ingrate et son amant.

PYLADE.

Et quel était le fruit de cet emportement ?

ORESTE.

Et quelle âme, dis-moi, ne serait éperdue
Du coup dont ma raison vient d'être confondue ? 730
Il épouse, dit-il, Hermione demain ;
Il veut, pour m'honorer, la tenir de ma main.
Ah ! plutôt cette main dans le sang du barbare

PYLADE.

Vous l'accusez, Seigneur, de ce destin bizarre.
Cependant, tourmenté de ses propres desseins, 735
Il est peut-être à plaindre autant que je vous plains.

ORESTE.

Non, non ; je le connais, mon désespoir le flatte ;
Sans moi, sans mon amour, il dédaignait l'ingrate ;
Ses charmes jusque-là n'avaient pu le toucher :
Le cruel ne la prend que pour me l'arracher. 740
Ah Dieux ! c'en était fait : Hermione gagnée
Pour jamais de sa vue allait être éloignée.
Son cœur, entre l'amour et le dépit confus,
Pour se donner à moi n'attendait qu'un refus ;
Ses yeux s'ouvraient, Pylade ; elle écoutait Oreste, 745
Lui parlait, le plaignait. Un mot eût fait le reste.

PYLADE.

Vous le croyez.

ORESTE.

Hé quoi ? ce courroux enflammé
Contre un ingrat . . .

PYLADE.

Jamais il ne fut plus aimé.
Pensez-vous, quand Pyrrhus vous l'aurait accordée,
Qu'un prétexte tout prêt ne l'eût pas retardée ? 750
M'en croirez-vous ? Lassé de ses trompeurs attraits,
Au lieu de l'enlever, fuyez-la pour jamais.
Quoi ? votre amour se veut charger d'une furie
Qui vous détestera, qui toute votre vie
Regrettant un hymen tout prêt à s'achever, 755
Voudra . . .

ORESTE.

C'est pour cela que je veux l'enlever.
Tout lui rirait, Pylade ; et moi, pour mon partage,
Je n'emporterais donc qu'une inutile rage ?
J'irais loin d'elle encor tâcher de l'oublier ?
Non, non, à mes tourments je veux l'associer. 760
C'est trop gémir tout seul. Je suis las qu'on me plaigne :
Je prétends qu'à mon tour l'inhumaine me craigne,
Et que ses yeux cruels, à pleurer condamnés,
Me rendent tous les noms que je leur ai donnés.

PYLADE.

Voilà donc le succès qu'aura votre ambassade : 765
Oreste ravisseur !

ORESTE.

Et qu'importe, Pylade ?
Quand nos États vengés jouiront de mes soins,
L'ingrate de mes pleurs jouira-t-elle moins ?
Et que me servira que la Grèce m'admire,

Tandis que je serai la fable de l'Épire ? 770
 Que veux-tu ? Mais, s'il faut ne te rien déguiser,
 Mon innocence enfin commence à me peser.
 Je ne sais de tout temps quelle injuste puissance
 Laisse le crime en paix et poursuit l'innocence.
 De quelque part sur moi que je tourne les yeux, 775
 Je ne vois que malheurs qui condamnent les Dieux.
 Méritons leur courroux, justifions leur haine,
 Et que le fruit du crime en précède la peine.
 Mais toi, par quelle erreur veux-tu toujours sur toi
 Détourner un courroux qui ne cherche que moi ? 780
 Assez et trop longtemps mon amitié t'accable :
 Évite un malheureux, abandonne un coupable.
 Cher Pylade, crois-moi, ta pitié te séduit.
 Laisse-moi des périls dont j'attends tout le fruit.
 Porte aux Grecs cet enfant que Pyrrhus m'abandonne. 785
 Va-t'en.

PYLADE.

Allons, Seigneur, enlevons Hermione.
 Au travers des périls un grand cœur se fait jour.
 Que ne peut l'amitié conduite par l'amour ?
 Allons de tous vos Grecs encourager le zèle.
 Nos vaisseaux sont tout prêts, et le vent nous appelle. 790
 Je sais de ce palais tous les détours obscurs ;
 Vous voyez que la mer en vient battre les murs ;
 Et cette nuit, sans peine, une secrète voie
 Jusqu'en votre vaisseau conduira votre proie.

ORESTE.

J'abuse, cher ami, de ton trop d'amitié. 795
 Mais pardonne à des maux dont toi seul as pitié ;
Excuse un malheureux qui perd tout ce qu'il aime,

Que tout le monde hait, et qui se hait lui-même.
Que ne puis-je à mon tour dans un sort plus heureux . . .

PYLADE.

Dissimulez, Seigneur : c'est tout ce que je veux. 800
Gardez qu'avant le coup votre dessein n'éclate :
Oubliez jusque-là qu'Hermione est ingrate ;
Oubliez votre amour. Elle vient, je la voi.

ORESTE.

Va-t'en. Réponds-moi d'elle, et je réponds de moi.

SCÈNE II.

HERMIONE, ORESTE, CLÉONE.

ORESTE.

Hé bien ! mes soins vous ont rendu votre conquête. 805
J'ai vu Pyrrhus, Madame, et votre hymen s'apprête.

HERMIONE.

On le dit ; et de plus on vient de m'assurer
Que vous ne me cherchiez que pour m'y préparer.

ORESTE.

Et votre âme à ses vœux ne sera pas rebelle ?

HERMIONE.

Qui l'eût cru, que Pyrrhus ne fût pas infidèle ? 810
Que sa flamme attendrait si tard pour éclater,
Qu'il reviendrait à moi quand je l'allais quitter ?
Je veux croire avec vous qu'il redoute la Grèce,
Qu'il suit son intérêt plutôt que sa tendresse,
Que mes yeux sur votre âme étaient plus absolus. 815

ORESTE.

Non, Madame : il vous aime, et je n'en doute plus.
Vos yeux ne font-ils pas tout ce qu'ils veulent faire ?
Et vous ne vouliez pas sans doute lui déplaire.

HERMIONE.

Mais que puis-je, Seigneur ? On a promis ma foi.
Lui ravirai-je un bien qu'il ne tient pas de moi ? 820
L'amour ne règle pas le sort d'une princesse :
La gloire d'obéir est tout ce qu'on nous laisse.
Cependant je partais ; et vous avez pu voir
Combien je relâchais pour vous de mon devoir.

ORESTE.

Ah ! que vous saviez bien, cruelle. . . . Mais, Madame, 825
Chacun peut à son choix disposer de son âme.
La vôtre était à vous. J'espérais ; mais enfin
Vous l'avez pu donner sans me faire un larcin.
Je vous accuse aussi bien moins que la fortune.
Et pourquoi vous lasser d'une plainte importune ? 830
Tel est votre devoir, je l'avoue ; et le mien
Est de vous épargner un si triste entretien.

SCÈNE III.

HERMIONE, CLÉONE.

HERMIONE.

Attendais-tu, Cléone, un courroux si modeste ?

CLÉONE.

La douleur qui se tait n'en est que plus funeste.
Je le plains : d'autant plus qu'auteur de son ennui, 835

Le coup qui l'a perdu n'est parti que de lui.
 Comptez depuis quel temps votre hymen se prépare :
 Il a parlé, Madame, et Pyrrhus se déclare.

HERMIONE.

Tu crois que Pyrrhus craint ? Et que craint-il encor ?
 Des peuples qui dix ans ont fui devant Hector, 840
 Qui cent fois effrayés de l'absence d'Achille,
 Dans leurs vaisseaux brûlants ont cherché leur asile,
 Et qu'on verrait encor, sans l'appui de son fils,
 Redemander Hélène aux Troyens impunis ?
 Non, Cléone, il n'est point ennemi de lui-même ; 845
 Il veut tout ce qu'il fait ; et s'il m'épouse, il m'aime.
 Mais qu'Oreste à son gré m'impute ses douleurs :
 N'avons-nous d'entretien que celui de ses pleurs ?
 Pyrrhus revient à nous. Hé bien ! chère Cléone,
 Conçois-tu les transports de l'heureuse Hermione ? 850
 Sais-tu quel est Pyrrhus ? T'es-tu fait raconter
 Le nombre des exploits. . . . Mais qui les peut compter ?
 Intrépide, et partout suivi de la victoire,
 Charmant, fidèle enfin, rien ne manque à sa gloire.
 Songe. . . .

CLÉONE.

Dissimulez. Votre rivale en pleurs 855
 Vient à vos pieds, sans doute, apporter ses douleurs.

HERMIONE.

Dieux ! ne puis-je à ma joie abandonner mon âme ?
 Sortons : que lui dirais-je ?

SCÈNE IV.

ANDROMAQUE, HERMIONE, CLÉONE, CÉPHISE.

ANDROMAQUE,

Où fuyez-vous, Madame ?

N'est-ce point à vos yeux un spectacle assez doux
 Que la veuve d'Hector pleurante à vos genoux ? 860
 Je ne viens point ici, par de jalouses larmes,
 Vous envier un cœur qui se rend à vos charmes.
 Par une main cruelle, hélas ! j'ai vu percer
 Le seul où mes regards prétendaient s'adresser.
 Ma flamme par Hector fut jadis allumée ; 865
 Avec lui dans la tombe elle s'est enfermée.
 Mais il me reste un fils. Vous saurez quelque jour,
 Madame, pour un fils jusqu'où va notre amour ;
 Mais vous ne saurez pas, du moins je le souhaite,
 En quel trouble mortel son intérêt nous jette, 870
 Lorsque de tant de biens qui pouvaient nous flatter,
 C'est le seul qui nous reste, et qu'on veut nous l'ôter.
 Hélas ! lorsque lassés de dix ans de misère,
 Les Troyens en courroux menaçaient votre mère,
 J'ai su de mon Hector lui procurer l'appui. 875
 Vous pouvez sur Pyrrhus ce que j'ai pu sur lui.
 Que craint-on d'un enfant qui survit à sa perte ?
 Laissez-moi le cacher en quelque île déserte.
 Sur les soins de sa mère on peut s'en assurer,
 Et mon fils avec moi n'apprendra qu'à pleurer. 880

HERMIONE.

Je conçois vos douleurs. Mais un devoir austère,
 Quand mon père a parlé, m'ordonne de me taire.

C'est lui qui de Pyrrhus fait agir le courroux.
S'il faut fléchir Pyrrhus, qui le peut mieux que vous ?
Vos yeux assez longtemps ont régné sur son âme. 885
Faites-le prononcer : j'y souscrirai, Madame.

SCÈNE V.

ANDROMAQUE, CÉPHISE.

ANDROMAQUE.

Quel mépris la cruelle attache à ses refus !

CÉPHISE.

Je croirais ses conseils, et je verrais Pyrrhus.
Un regard confondrait Hermione et la Grèce . . .
Mais lui-même il vous cherche.

SCÈNE VI.

PYRRHUS, ANDROMAQUE, PHŒNIX, CÉPHISE.

PYRRHUS, à Phœnix.

Où donc est la princesse ? 890
Ne m'avais-tu pas dit qu'elle était en ces lieux ?

PHŒNIX.

Je le croyais.

ANDROMAQUE, à Céphise.

Tu vois le pouvoir de mes yeux.

PYRRHUS.

Que dit-elle, Phœnix ?

ANDROMAQUE.

Hélas ! tout m'abandonne.

PHŒNIX.

Allons, Seigneur, marchons sur les pas d'Hermione.

CÉPHISE.

Qu'attendez-vous ? rompez ce silence obstiné. 895

ANDROMAQUE.

Il a promis mon fils.

CÉPHISE.

Il ne l'a pas donné.

ANDROMAQUE.

Non, non, j'ai beau pleurer, sa mort est résolue.

PYRRHUS.

Daigne-t-elle sur nous tourner au moins la vue ?
Quel orgueil !

ANDROMAQUE.

Je ne fais que l'irriter encor.

Sortons.

PYRRHUS.

Allons aux Grecs livrer le fils d'Hector. 900

ANDROMAQUE.

Ah ! Seigneur, arrêtez ! Que prétendez-vous faire ?
Si vous livrez le fils, livrez-leur donc la mère.
Vos serments m'on tantôt juré tant d'amitié :
Dieux ! ne pourrai-je au moins toucher votre pitié ?
Sans espoir de pardon m'avez-vous condamnée ? 905

PYRRHUS.

Phœnix vous le dira, ma parole est donnée.

ANDROMAQUE.

Vous qui braviez pour moi tant de périls divers \

PYRRHUS.

J'étais aveugle alors : mes yeux se sont ouverts.
Sa grâce à vos désirs pouvait être accordée ;
Mais vous ne l'avez pas seulement demandée. 910
C'en est fait.

ANDROMAQUE.

Ah ! Seigneur, vous entendiez assez
Des soupirs qui craignaient de se voir repoussés.
Pardonnez à l'éclat d'une illustre fortune
Ce reste de fierté qui craint d'être importune.
Vous ne l'ignorez pas : Andromaque sans vous 915
N'aurait jamais d'un maître embrassé les genoux.

PYRRHUS.

Non, vous me haïssez ; et dans le fond de l'âme
Vous craignez de devoir quelque chose à ma flamme.
Ce fils même, ce fils, l'objet de tant de soins,
Si je l'avais sauvé, vous l'en aimeriez moins. 920
La haine, le mépris, contre moi tout s'assemble ;
Vous me haïssez plus que tous les Grecs ensemble.
Jouissez à loisir d'un si noble courroux.
Allons, Phœnix.

ANDROMAQUE.

Allons rejoindre mon époux.

CÉPHISE.

Madame. . . .

ANDROMAQUE.

Et que veux-tu que je lui dise encore ? 925
Auteur de tous mes maux, crois-tu qu'il les ignore ?
Seigneur, voyez l'état où vous me réduisez.
J'ai vu mon père mort, et nos murs embrasés ;

J'ai vu trancher les jours de ma famille entière,
 Et mon époux sanglant traîné sur la poussière, 930
 Son fils, seul avec moi, réservé pour les fers.
 Mais que ne peut un fils ? Je respire, je sers.
 J'ai fait plus : je me suis quelquefois consolée
 Qu'ici, plutôt qu'ailleurs, le sort m'eût exilée ;
 Qu'heureux dans son malheur, le fils de tant de rois, 935
 Puisqu'il devait servir, fût tombé sous vos lois.
 J'ai cru que sa prison deviendrait son asile.
 Jadis Priam soumis fut respecté d'Achille :
 J'attendais de son fils encor plus de bonté.
 Pardonne, cher Hector, à ma crédulité. 940
 Je n'ai pu soupçonner ton ennemi d'un crime ;
 Malgré lui-même enfin je l'ai cru magnanime.
 Ah ! s'il l'était assez pour nous laisser du moins
 Au tombeau qu'à ta cendre ont élevé mes soins,
 Et que finissant là ma haine et nos misères, 945
 Il ne séparât point des dépouilles si chères !

PYRRHUS.

Va m'attendre, Phœnix.

SCÈNE VII.

PYRRHUS, ANDROMAQUE, CÉPHISE.

PYRRHUS continue.

Madame, demeurez.

On peut vous rendre encor ce fils que vous pleurez. -
 Oui, je sens à regret qu'en excitant vos larmes
 Je ne fais contre moi que vous donner des armes. 950
 Je croyais apporter plus de haine en ces lieux.
 Mais, Madame, du moins tournez vers moi les yeux :

Voyez si mes regards sont d'un juge sévère,
S'ils sont d'un ennemi qui cherche à vous déplaire.
Pourquoi me forcez-vous vous-même à vous trahir ? 955
Au nom de votre fils, cessons de nous haïr.
A le sauver enfin c'est moi qui vous convie.
Faut-il que mes soupirs vous demandent sa vie ?
Faut-il qu'en sa faveur j'embrasse vos genoux ?
Pour la dernière fois, sauvez-le, sauvez-vous. 960
Je sais de quels serments je romps pour vous les chaînes,
Combien je vais sur moi faire éclater de haines.
Je renvoie Hermione, et je mets sur son front,
Au lieu de ma couronne, un éternel affront.
Je vous conduis au temple où son hymen s'apprête ; 965
Je vous ceins du bandeau préparé pour sa tête.
Mais ce n'est plus, Madame, une offre à dédaigner :
Je vous le dis, il faut ou périr ou régner.
Mon cœur, désespéré d'un an d'ingratitude
Ne peut plus de son sort souffrir l'incertitude. 970
C'est craindre, menacer et gémir trop longtemps.
Je meurs si je vous perds, mais je meurs si j'attends.
Songez-y : jè vous laisse ; et je viendrai vous prendre
Pour vous mener au temple, où ce fils doit m'attendre ;
Et là vous me verrez, soumis ou furieux, 975
Vous couronner, Madame, ou le perdre à vos yeux.

SCÈNE VIII.

ANDROMAQUE, CÉPHISE.

CÉPHISE.

Je vous l'avais prédit, qu'en dépit de la Grèce,
De votre sort encor vous seriez la maîtresse.

ANDROMAQUE.

Hélas ! de quel effet tes discours sont suivis !
Il ne me restait plus qu'à condamner mon fils. 980

CÉPHISE.

Madame, à votre époux c'est être assez fidèle :
Trop de vertu pourrait vous rendre criminelle.
Lui-même il porterait votre âme à la douceur.

ANDROMAQUE.

Quoi ? je lui donnerais Pyrrhus pour successeur ?

CÉPHISE.

Ainsi le veut son fils, que les Grecs vous ravissent. 985
Pensez-vous qu'après tout ses mânes en rougissent ;
Qu'il méprisât, Madame, un roi victorieux
Qui vous fait remonter au rang de vos aïeux,
Qui foule aux pieds pour vous vos vainqueurs en colère,
Qui ne se souvient plus qu'Achille était son père, 990
Qui dément ses exploits et les rend superflus ?

ANDROMAQUE.

Dois-je les oublier, s'il ne s'en souvient plus ?
Dois-je oublier Hector privé de funérailles,
Et traîné sans honneur autour de nos murailles ?
Dois-je oublier son père à mes pieds renversé, 995
Ensanglantant l'autel qu'il tenait embrassé ?
Songe, songe, Céphise, à cette nuit cruelle
Qui fut pour tout un peuple une nuit éternelle.
Figure-toi Pyrrhus, les yeux étincelants,
Entrant à la lueur de nos palais brûlants, 1000
Sur tous mes frères morts se faisant un passage,
Et de sang tout couvert échauffant le carnage.

Songe aux cris des vainqueurs, songe aux cris des mourants,
 Dans la flamme étouffés, sous le fer expirants.

Peins-toi dans ces horreurs Andromaque éperdue : 1005

Voilà comme Pyrrhus vint s'offrir à ma vue ;

Voilà par quels exploits il sut se couronner ;

Enfin voilà l'époux que tu me veux donner.

Non, je ne serai point complice de ses crimes ;

Qu'il nous prenne, s'il veut, pour dernières victimes, 1010

Tous mes ressentiments lui seraient asservis.

CÉPHISE.

Hé bien ! allons donc voir expirer votre fils :

On n'attend plus que vous. Vous frémissez, Madame !

ANDROMAQUE.

Ah ! de quel souvenir viens-tu frapper mon âme !

Quoi ? Céphise, j'irai voir expirer encor 1015

Ce fils, ma seule joie, et l'image d'Hector :

Ce fils, que de sa flamme il me laissa pour gage !

Hélas ! je m'en souviens, le jour que son courage

Lui fit chercher Achille, ou plutôt le trépas,

Il demanda son fils, et le prit dans ses bras : 1020

« Chère épouse, dit-il en essuyant mes larmes,

J'ignore quel succès le sort garde à mes armes ;

Je te laisse mon fils pour gage de ma foi :

S'il me perd, je prétends qu'il me retrouve en toi.

Si d'un heureux hymen la mémoire t'est chère, 1025

Montre au fils à quel point tu chérissais le père. »

Et je puis voir répandre un sang si précieux ?

Et je laisse avec lui périr tous ses aïeux ?

Roi barbare, faut-il que mon crime l'entraîne ?

Si je te hais, est-il coupable de ma haine ? 1030

T'a-t-il de tous les siens reproché le trépas ?
 S'est-il plaint à tes yeux des maux qu'il ne sent pas ?
 Mais cependant, mon fils, tu meurs, si je n'arrête
 Le fer que le cruel tient levé sur ta tête.
 Je l'en puis détourner, et je t'y vais offrir ?
 Non, tu ne mourras point : je ne le puis souffrir.
 Allons trouver Pyrrhus. Mais non, chère Céphise,
 Va le trouver pour moi.

1035

CÉPHISE.

Que faut-il que je dise ?

ANDROMAQUE.

Dis-lui que de mon fils l'amour est assez fort . . .
 Crois-tu que dans son cœur il ait juré sa mort ?
 L'amour peut-il si loin pousser sa barbarie ?

1040

CÉPHISE.

Madame, il va bientôt revenir en furie.

ANDROMAQUE.

Hé bien ! va l'assurer . . .

CÉPHISE.

De quoi ? de votre foi ?

ANDROMAQUE.

Hélas ! pour la promettre est-elle encore à moi ?
 O cendres d'un époux ! ô Troyens ! ô mon père !
 O mon fils, que tes jours coûtent cher à ta mère !
 Allons.

1045

CÉPHISE.

Où donc, Madame ? et que résolvez-vous ?

ANDROMAQUE.

Allons sur son tombeau consulter mon époux.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

ANDROMAQUE, CÉPHISE.

CÉPHISE.

Ah ! je n'en doute point : c'est votre époux, Madame,
C'est Hector qui produit ce miracle en votre âme. 1050
Il veut que Troie encor se puisse relever
Avec cet heureux fils qu'il vous fait conserver.
Pyrrhus vous l'a promis. Vous venez de l'entendre,
Madame : il n'attendait qu'un mot pour vous le rendre.
Croyez-en ses transports : père, sceptre, alliés, 1055
Content de votre cœur, il met tout à vos pieds.
Sur lui, sur tout son peuple il vous rend souveraine.
Est-ce là ce vainqueur digne de tant de haine ?
Déjà contre les Grecs plein d'un noble courroux,
Le soin de votre fils le touche autant que vous ; 1060
Il prévient leur fureur, il lui laisse sa garde ;
Pour ne pas l'exposer, lui-même il se hasarde.
Mais tout s'apprête au temple, et vous avez promis.

ANDROMAQUE.

Oui, je m'y trouverai. Mais allons voir mon fils.

CÉPHISE.

Madame, qui vous presse ? Il suffit que sa vue 1065

Désormais à vos yeux ne soit plus défendue.
 Vous lui pourrez bientôt prodiguer vos bontés,
 Et vos embrassements ne seront plus comptés.
 Quel plaisir d'élever un enfant qu'on voit craître,
 Non plus comme un esclave élevé pour son maître, 1070
 Mais pour voir avec lui renaître tant de rois !

ANDROMAQUE.

Céphise, allons le voir pour la dernière fois.

CÉPHISE.

Que dites-vous ? ô Dieux !

ANDROMAQUE.

O ma chère Céphise,
 Ce n'est point avec toi que mon cœur se déguise.
 Ta foi, dans mon malheur, s'est montrée à mes yeux ; 1075
 Mais j'ai cru qu'à mon tour tu me connaissais mieux.
 Quoi donc ? as-tu pensé qu'Andromaque infidèle
 Pût trahir un époux qui croit revivre en elle ;
 Et que de tant de morts réveillant la douleur,
 Le soin de mon repos me fît troubler le leur ? 1080
 Est-ce là cette ardeur tant promise à sa cendre ?
 Mais son fils périssait : il l'a fallu défendre.
 Pyrrhus en m'épousant s'en déclare l'appui ;
 Il suffit : je veux bien m'en reposer sur lui.
 Je sais quel est Pyrrhus. Violent, mais sincère, 1085
 Céphise, il fera plus qu'il n'a promis de faire.
 Sur le courroux des Grecs je m'en repose encor :
 Leur haine va donner un père au fils d'Hector.
 Je vais donc, puisqu'il faut que je me sacrifie,
 Assurer à Pyrrhus le reste de ma vie ; 1090
Je vais, en recevant sa foi sur les autels,

L'engager à mon fils par des nœuds immortels.
 Mais aussitôt ma main, à moi seule funeste,
 D'une infidèle vie abrégera le reste,
 Et sauvant ma vertu, rendra ce que je doi 1095
 A Pyrrhus, à mon fils, à mon époux, à moi.
 Voilà de mon amour l'innocent stratagème ;
 Voilà ce qu'un époux m'a commandé lui-même.
 J'irai seule rejoindre Hector et mes aïeux.
 Céphise, c'est à toi de me fermer les yeux. 1100

CÉPHISE.

Ah ! ne prétendez pas que je puisse survivre . . .

ANDROMAQUE.

Non, non, je te défends, Céphise, de me suivre.
 Je confie à tes soins mon unique trésor :
 Si tu vivais pour moi, vis pour le fils d'Hector.
 De l'espoir des Troyens seule dépositaire, 1105
 Songe à combien de rois tu deviens nécessaire.
 Veille auprès de Pyrrhus ; fais-lui garder sa foi :
 S'il le faut, je consens qu'on lui parle de moi.
 Fais-lui valoir l'hymen où je me suis rangée ;
 Dis-lui qu'avant ma mort je lui fus engagée, 1110
 Que ses ressentiments doivent être effacés,
 Qu'en lui laissant mon fils, c'est l'estimer assez.
 Fais connaître à mon fils les héros de sa race ;
 Autant que tu pourras, conduis-le sur leur trace.
 Dis-lui par quels exploits leurs noms ont éclaté, 1115
 Plutôt ce qu'ils ont fait que ce qu'ils ont été ;
 Parle-lui tous les jours des vertus de son père ;
Et quelquefois aussi parle-lui de sa mère.
Mais qu'il ne songe plus, Céphise, à nous venger :

Nous lui laissons un maître, il le doit ménager. 1120
 Qu'il ait de ses aïeux un souvenir modeste :
 Il est du sang d'Hector, mais il en est le reste ;
 Et pour ce reste enfin j'ai moi-même en un jour
 Sacrifié mon sang, ma haine et mon amour.

CÉPHISE.

Hélas !

ANDROMAQUE.

Ne me suis point, si ton cœur en alarmes 1125
 Prévoit qu'il ne pourra commander à tes larmes.
 On vient. Cache tes pleurs, Céphise ; et souviens-toi
 Que le sort d'Andromaque est commis à ta foi.
 C'est Hermione. Allons, fuyons sa violence.

SCÈNE II.

HERMIONE, CLÉONE.

CLÉONE.

Non, je ne puis assez admirer ce silence. 1130
 Vous vous taisez, Madame ; et ce cruel mépris
 N'a pas du moindre trouble agité vos esprits ?
 Vous soutenez en paix une si rude attaque,
 Vous qu'on voyait frémir au seul nom d'Andromaque ?
 Vous qui sans désespoir ne pouviez endurer 1135
 Que Pyrrhus d'un regard la voulût honorer ?
 Il l'épouse : il lui donne, avec son diadème,
 La foi que vous venez de recevoir vous-même ;
 Et votre bouche encor muette à tant d'ennui
 N'a pas daigné s'ouvrir pour se plaindre de lui ! 1140
 Ah ! que je crains, Madame, un calme si funeste !
 Et qu'il vaudrait bien mieux . . .

HERMIONE.

Fais-tu venir Oreste ?

CLÉONE.

Il vient, Madame, il vient ; et vous pouvez juger
Que bientôt à vos pieds il allait se ranger.
Prêt à servir toujours sans espoir de salaire, 1145
Vos yeux ne sont que trop assurés de lui plaire,
Mais il entre.

SCÈNE III.

ORESTE, HERMIONE, CLÉONE.

ORESTE.

Ah ! Madame, est-il vrai qu'une fois
Oreste en vous cherchant obéisse à vos lois ?
Ne m'a-t-on point flatté d'une fausse espérance ?
Avez-vous en effet souhaité ma présence ? 1150
Croirai-je que vos yeux, à la fin désarmés,
Veulent...

HERMIONE.

Je veux savoir, Seigneur, si vous m'aimez.

ORESTE.

Si je vous aime ? O Dieux ! mes serments, mes parjures,
Ma fuite, mon retour, mes respects, mes injures,
Mon désespoir, mes yeux de pleurs toujours noyés, 1155
Quels témoins croirez-vous, si vous ne les croyez ?

HERMIONE.

Vengez-moi, je crois tout.

ORESTE.

Hé bien ! allons, Madame :

Mettons encore un coup toute la Grèce en flamme ;

Prenons, en signalant mon bras et votre nom,
 Vous, la place d'Hélène, et moi, d'Agamemnon. 1160
 De Troie en ce pays réveillons les misères ;
 Et qu'on parle de nous, ainsi que de nos pères.
 Partons, je suis tout prêt.

HERMIONE.

Non, Seigneur, demeurons :
 Je ne veux pas si loin porter de tels affronts.
 Quoi ? de mes ennemis couronnant l'insolence, 1165
 J'irais attendre ailleurs une lente vengeance ?
 Et je m'en remettrais au destin des combats,
 Qui peut-être à la fin ne me vengerait pas ?
 Je veux qu'à mon départ toute l'Épire pleure.
 Mais si vous me vengez, vengez-moi dans une heure. 1170
 Tous vos retardements sont pour moi des refus.
 Courez au temple. Il faut immoler ...

ORESTE.

Qui ?

HERMIONE.

Pyrrhus.

ORESTE.

Pyrrhus, Madame ?

HERMIONE.

Hé quoi ? votre haine chancelle ?
 Ah ! courez, et craignez que je ne vous rappelle.
 N'alléguez point des droits que je veux oublier ; 1175
 Et ce n'est pas à vous à le justifier.

ORESTE.

Moi, je l'excuserais ? Ah ! vos bontés, Madame,
 Ont gravé trop avant ses crimes dans mon âme.

Vengeons-nous, j'y consens, mais par d'autres chemins.
 Soyons ses ennemis, et non ses assassins : 1180
 Faisons de sa ruine une juste conquête.
 Quoi ? pour réponse aux Grecs porterai-je sa tête ?
 Et n'ai-je pris sur moi le soin de tout l'État
 Que pour m'en acquitter par un assassinat ?
 Souffrez, au nom des Dieux, que la Grèce s'explique, 1185
 Et qu'il meure chargé de la haine publique.
 Souvenez-vous qu'il règne, et qu'un front couronné ...

HERMIONE.

Ne vous suffit-il pas que je l'ai condamné ?
 Ne vous suffit-il pas que ma gloire offensée
 Demande une victime à moi seule adressée ; 1190
 Qu'Hermione est le prix d'un tyran opprimé ;
 Que je le hais ; enfin, Seigneur, que je l'aimai ?
 Je ne m'en cache point : l'ingrat m'avait su plaire,
 Soit qu'ainsi l'ordonnât mon amour ou mon père,
 N'importe ; mais enfin réglez-vous là-dessus. 1195
 Malgré mes vœux, Seigneur, honteusement déçus,
 Malgré la juste horreur que son crime me donne,
 Tant qu'il vivra craignez que je ne lui pardonne.
 Doutez jusqu'à sa mort d'un courroux incertain :
 S'il ne meurt aujourd'hui, je puis l'aimer demain. 1200

ORESTE.

Hé bien ! il faut le perdre, et prévenir sa grâce ;
 Il faut. . Mais cependant que faut-il que je fasse ?
 Comment puis-je sitôt servir votre courroux ?
 Quel chemin jusqu'à lui peut conduire mes coups ?
 A peine suis-je encore arrivé dans l'Épire, 1205
Vous voulez par mes mains renverser un empire ;

Vous voulez qu'un roi meure, et pour son châtimement
 Vous ne donnez qu'un jour, qu'une heure, qu'un moment.
 Aux yeux de tout son peuple il faut que je l'opprime !
 Laissez-moi vers l'autel conduire ma victime, 1210
 Je ne m'en défends plus ; et je ne veux qu'aller
 Reconnaître la place où je dois l'immoler.
 Cette nuit je vous sers, cette nuit je l'attaque.

HERMIONE.

Mais cependant, ce jour, il épouse Andromaque.
 Dans le temple déjà le trône est élevé ; 1215
 Ma honte est confirmée, et son crime achevé.
 Enfin qu'attendez-vous ? Il vous offre sa tête :
 Sans gardes, sans défense, il marche à cette fête ;
 Autour du fils d'Hector il les fait tous ranger ;
 Il s'abandonne au bras qui me voudra venger. 1220
 Voulez-vous, malgré lui, prendre soin de sa vie ?
 Armez, avec vos Grecs, tous ceux qui m'ont suivie ;
 Soulevez vos amis : tous les miens sont à vous.
 Il me trahit, vous trompe et nous méprise tous.
 Mais quoi ? déjà leur haine est égale à la mienne : 1225
 Elle épargne à regret l'époux d'une Troyenne.
 Parlez : mon ennemi ne vous peut échapper,
 Ou plutôt il ne faut que les laisser frapper.
 Conduisez ou suivez une fureur si belle ;
 Revenez tout couvert du sang de l'infidèle ; 1230
 Allez : en cet état soyez sûr de mon cœur.

ORESTE.

Mais, Madame, songez . . .

HERMIONE.

Ah ! c'en est trop, Seigneur.

Tant de raisonnements offensent ma colère.
J'ai voulu vous donner les moyens de me plaire,
Rendre Oreste content ; mais enfin je vois bien 1235
Qu'il veut toujours se plaindre, et ne mériter rien.
Partez : allez ailleurs vanter votre constance,
Et me laissez ici le soin de ma vengeance.
De mes lâches bontés mon courage est confus,
Et c'est trop en un jour essayer de refus. 1240
Je m'en vais seule au temple, où leur hymen s'apprête,
Où vous n'osez aller mériter ma conquête.
Là, de mon ennemi je saurai m'approcher :
Je percerai le cœur que je n'ai pu toucher ;
Et mes sanglantes mains, sur moi-même tournées, 1245
Aussitôt, malgré lui, joindront nos destinées :
Et tout ingrat qu'il est, il me sera plus doux
De mourir avec lui que de vivre avec vous.

ORESTE.

Non, je vous priverai de ce plaisir funeste,
Madame : il ne mourra que de la main d'Oreste. 1250
Vos ennemis par moi vont vous être immolés,
Et vous reconnaîtrez mes soins, si vous voulez.

HERMIONE.

Allez. De votre sort laissez-moi la conduite,
Et que tous vos vaisseaux soient prêts pour notre fuite.

SCÈNE IV.

HERMIONE, CLÉONE.

CLÉONE.

Vous vous perdez, Madame ; et vous devez songer 1255

HERMIONE.

Que je me perde ou non, je songe à me venger.
Je ne sais même encor, quoi qu'il m'ait pu promettre,
Sur d'autres que sur moi si je dois m'en remettre.
Pyrrhus n'est pas coupable à ses yeux comme aux miens,
Et je tiendrais mes coups bien plus sûrs que les siens. 1260
Quel plaisir de venger moi-même mon injure,
De retirer mon bras teint du sang du parjure,
Et pour rendre sa peine et mes plaisirs plus grands,
De cacher ma rivale à ses regards mourants !
Ah ! si du moins Oreste, en punissant son crime, 1265
Lui laissait le regret de mourir ma victime !
Va le trouver : dis-lui qu'il apprenne à l'ingrat
Qu'on l'immole à ma haine, et non pas à l'État.
Chère Cléone, cours. Ma vengeance est perdue
S'il ignore en mourant que c'est moi qui le tue. 1270

CLÉONE.

Je vous obéirai. Mais qu'est-ce que je voi ?
O Dieux ! Qui l'aurait cru, Madame ? C'est le Roi !

HERMIONE.

Ah ! cours après Oreste ; et dis-lui, ma Cléone,
Qu'il n'entreprenne rien sans revoir Hermione.

SCÈNE V.

PYRRHUS, HERMIONE, PHÉNIX.

PYRRHUS.

Vous ne m'attendiez pas, Madame ; et je vois bien 1275
Que mon abord ici trouble votre entretien.

Je ne viens point, armé d'un indigne artifice,
D'un voile d'équité couvrir mon injustice :
Il suffit que mon cœur me condamne tout bas ;
Et je soutiendrais mal ce que je ne crois pas. 1280
J'épouse une Troyenne. Oui, Madame, et j'avoue
Que je vous ai promis la foi que je lui voue.
Un autre vous dirait que dans les champs troyens
Nos deux pères sans nous formèrent ces liens,
Et que sans consulter ni mon choix ni le vôtre, 1285
Nous fûmes sans amour engagés l'un à l'autre ;
Mais c'est assez pour moi que je me sois soumis.
Par mes ambassadeurs mon cœur vous fut promis ;
Loin de les révoquer, je voulus y souscrire.
Je vous vis avec eux arriver en Épire ; 1290
Et quoique d'un autre œil l'éclat victorieux
Eût déjà prévenu le pouvoir de vos yeux,
Je ne m'arrêtai point à cette ardeur nouvelle :
Je voulus m'obstiner à vous être fidèle,
Je vous reçus en reine ; et jusques à ce jour 1295
J'ai cru que mes serments me tiendraient lieu d'amour.
Mais cet amour l'emporte, et par un coup funeste
Andromaque m'arrache un cœur qu'elle déteste.
L'un par l'autre entraînés, nous courons à l'autel
Nous jurer, malgré nous, un amour immortel. 1300
Après cela, Madame, éclatez contre un traître,
Qui l'est avec douleur, et qui pourtant veut l'être.
Pour moi, loin de contraindre un si juste courroux,
Il me soulagera peut-être autant que vous.
Donnez-moi tous les noms destinés aux parjures : 1305
Je crains votre silence, et non pas vos injures ;
Et mon cœur, soulevant mille secrets témoins,
M'en dira d'autant plus que vous m'en direz moins.

HERMIONE.

Seigneur, dans cet aveu dépouillé d'artifice,
 J'aime à voir que du moins vous vous rendiez justice, 1310
 Et que voulant bien rompre un nœud si solennel,
 Vous vous abandonniez au crime en criminel.
 Est-il juste, après tout, qu'un conquérant s'abaisse
 Sous la servile loi de garder sa promesse ?
 Non, non, la perfidie a de quoi vous tenter ; 1315
 Et vous ne me cherchez que pour vous en vanter.
 Quoi ? sans que ni serment ni devoir vous retienne,
 Rechercher une Grecque, amant d'une Troyenne ?
 Me quitter, me reprendre, et retourner encor
 De la fille d'Hélène à la veuve d'Hector ? 1320
 Couronner tour à tour l'esclave et la princesse ;
 Immoler Troie aux Grecs, au fils d'Hector la Grèce ?
 Tout cela part d'un cœur toujours maître de soi,
 D'un héros qui n'est point esclave de sa foi.
 Pour plaire à votre épouse, il vous faudrait peut-être 1325
 Prodiguer les doux noms de parjure et de traître.
 Vous veniez de mon front observer la pâleur,
 Pour aller dans ses bras rire de ma douleur.
 Pleurante après son char vous voulez qu'on me voie ;
 Mais, Seigneur, en un jour ce serait trop de joie ; 1330
 Et sans chercher ailleurs des titres empruntés,
 Ne vous suffit-il pas de ceux que vous portez ?
 Du vieux père d'Hector ta valeur abattue
 Aux pieds de sa famille expirante à sa vue,
 Tandis que dans son sein votre bras enfoncé 1335
 Cherche un reste de sang que l'âge avait glacé ;
 Dans des ruisseaux de sang Troie ardente plongée ;
 De votre propre main Polyxène égorgée
 Aux yeux de tous les Grecs indignés contre vous :
 Que peut-on refuser à ces généreux coups ? 1340

PYRRHUS.

Madame, je sais trop à quels excès de rage
La vengeance d'Hélène emporta mon courage :
Je puis me plaindre à vous du sang que j'ai versé ;
Mais enfin je consens d'oublier le passé.
Je rends grâces au ciel que votre indifférence 1345
De mes heureux soupirs m'apprenne l'innocence.
Mon cœur, je le vois bien, trop prompt à se gêner,
Devait mieux vous connaître et mieux s'examiner.
Mes remords vous faisaient une injure mortelle ;
Il faut se croire aimé pour se croire infidèle. 1350
Vous ne prétendiez point m'arrêter dans vos fers :
J'ai craint de vous trahir, peut-être je vous sers.
Nos cœurs n'étaient point fait dépendants l'un de l'autre ;
Je suivais mon devoir, et vous cédiez au vôtre.
Rien ne vous engageait à m'aimer en effet. 1355

HERMIONE.

Je ne t'ai point aimé, cruel ? Qu'ai-je donc fait ?
J'ai dédaigné pour toi les vœux de tous nos princes :
Je t'ai cherché moi-même au fond de tes provinces ;
J'y suis encor, malgré tes infidélités,
Et malgré tous mes Grecs honteux de mes bontés. 1360
Je leur ai commandé de cacher mon injure ;
J'attendais en secret le retour d'un parjure ;
J'ai cru que tôt ou tard, à ton devoir rendu,
Tu me rapporterais un cœur qui m'était dû.
Je t'aimais inconstant, qu'aurais-je fait fidèle ? 1365
Et même en ce moment où ta bouche cruelle
Vient si tranquillement m'annoncer le trépas,
Ingrat, je doute encor si je ne t'aime pas.
Mais, Seigneur, s'il le faut, si le ciel en colère

Réserve à d'autres yeux la gloire de vous plaire, 1370
 Achevez votre hymen, j'y consens. Mais du moins
 Ne forcez pas mes yeux d'en être les témoins.
 Pour la dernière fois je vous parle peut-être :
 Différez-le d'un jour : demain vous serez maître.
 Vous ne répondez point ? Perfide, je le voi, 1375
 Tu comptes les moments que tu perds avec moi !
 Ton cœur, impatient de revoir ta Troyenne,
 Ne souffre qu'à regret qu'un autre t'entretienne.
 Tu lui parles du cœur, tu la cherches des yeux.
 Je ne te retiens plus, sauve-toi de ces lieux : 1380
 Va lui jurer la foi que tu m'avais jurée,
 Va profaner des Dieux la majesté sacrée.
 Ces Dieux, ces justes Dieux n'auront pas oublié
 Que les mêmes serments avec moi t'ont lié.
 Porte aux pieds des autels ce cœur qui m'abandonne ; 1385
 Va, cours. Mais crains encor d'y trouver Hermione.

SCÈNE VI.

PYRRHUS, PHŒNIX.

PHŒNIX.

Seigneur, vous entendez. Gardez de négliger
 Une amante en fureur qui cherche à se venger.
 Elle n'est en ces lieux que trop bien appuyée ;
 La querelle des Grecs à la sienne est liée ; 1390
 Oreste l'aime encore ; et peut-être à ce prix . . .

PYRRHUS.

Andromaque m'attend. Phœnix, garde son fils.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

HERMIONE, seule.

Où suis-je ? Qu'ai-je fait ? Que dois-je faire encore ?
Quel transport me saisit ? Quel chagrin me dévore ?
Errante, et sans dessein, je cours dans ce palais. 1395
Ah ! ne puis-je savoir si j'aime, ou si je hais ?
Le cruel ! de quel œil il m'a congédiée !
Sans pitié, sans douleur, au moins étudiée.
L'ai-je vu se troubler et me plaindre un moment ?
En ai-je pu tirer un seul gémissement ? 1400
Muet à mes soupirs, tranquille à mes alarmes,
Semblait-il seulement qu'il eût part à mes larmes ?
Et je le plains encore ? Et pour comble d'ennui,
Mon cœur, mon lâche cœur s'intéresse pour lui ?
Je tremble au seul penser du coup qui le menace ? 1405
Et prête à me venger, je lui fais déjà grâce ?
Non, ne révoquons point l'arrêt de mon courroux :
Qu'il périsse ! Aussi bien il ne vit plus pour nous.
Le perfide triomphe, et se rit de ma rage :
Il pense voir en pleurs dissiper cet orage ; 1410
Il croit que toujours faible et d'un cœur incertain,
Je parerai d'un bras les coups de l'autre main.
Il juge encor de moi par mes bontés passées.
Mais plutôt le perfide a bien d'autres pensées.

Triomphant dans le temple, il ne s'informe pas 1415
 Si l'on souhaite ailleurs sa vie ou son trépas.
 Il me laisse, l'ingrat ! cet embarras funeste.
 Non, non, encore un coup, laissons agir Oreste.
 Qu'il meure, puisqu'enfin il a dû le prévoir,
 Et puisqu'il m'a forcée enfin à le vouloir. 1420
 A le vouloir ? Hé quoi ? c'est donc moi qui l'ordonne ?
 Sa mort sera l'effet de l'amour d'Hermione ?
 Ce prince, dont mon cœur se faisait autrefois
 Avec tant de plaisir redire les exploits,
 A qui même en secret je m'étais destinée 1425
 Avant qu'on eût conclu ce fatal hyménée,
 Je n'ai donc traversé tant de mers, tant d'États,
 Que pour venir si loin préparer son trépas ?
 L'assassiner, le perdre ? Ah ! devant qu'il expire . . .

SCÈNE II.

HERMIONE, CLÉONE.

HERMIONE.

Ah ! qu'ai-je fait, Cléone ? et que viens-tu me dire ? 1430
 Que fait Pyrrhus ?

CLÉONE.

Il est au comble de ses vœux,
 Le plus fier des mortels, et le plus amoureux.
 Je l'ai vu vers le temple, où son hymen s'apprête,
 Mener en conquérant sa nouvelle conquête ;
 Et d'un œil où brillaient sa joie et son espoir 1435
 S'enivrer en marchant du plaisir de la voir.
 Andromaque, au travers de mille cris de joie,
 Porte jusqu'aux autels le souvenir de Troie :

Incapable toujours d'aimer et de haïr,
Sans joie et sans murmure elle semble obéir. 1440

HERMIONE.

Et l'ingrat ? jusqu'au bout il a poussé l'outrage ?
Mais as-tu bien, Cléone, observé son visage ?
Goûte-t-il des plaisirs tranquilles et parfaits ?
N'a-t-il point détourné ses yeux vers le palais ?
Dis-moi, ne t'es-tu point présentée à sa vue ? 1445
L'ingrat a-t-il rougi lorsqu'il t'a reconnue ?
Son trouble avouait-il son infidélité ?
A-t-il jusqu'à la fin soutenu sa fierté ?

CLÉONE.

Madame, il ne voit rien. Son salut et sa gloire
Semblent être avec vous sortis de sa mémoire. 1450
Sans songer qui le suit, ennemis ou sujets,
Il poursuit seulement ses amoureux projets.
Autour du fils d'Hector il a rangé sa garde,
Et croit que c'est lui seul que le péril regarde.
Phoenix même en répond, qui l'a conduit exprès 1455
Dans un fort éloigné du temple et du palais.
Voilà, dans ses transports, le seul soin qui lui reste.

HERMIONE.

Le perfide ! Il mourra. Mais que t'a dit Oreste ?

CLÉONE.

Oreste avec ses Grecs dans le temple est entré.

HERMIONE.

Hé bien ! à me venger n'est-il pas préparé ? 1460

CLÉONE.

Je ne sais.

HERMIONE.

Tu ne sais ? Quoi donc ? Oreste encore,
Oreste me trahit ?

CLÉONE.

Oreste vous adore.

Mais de mille remords son esprit combattu
Croit tantôt son amour et tantôt sa vertu.
Il respecte en Pyrrhus l'honneur du diadème ; 1465
Il respecte en Pyrrhus Achille, et Pyrrhus même ;
Il craint la Grèce, il craint l'univers en courroux ;
Mais il se craint, dit-il, soi-même plus que tous.
Il voudrait en vainqueur vous apporter sa tête :
Le seul nom d'assassin l'épouvante et l'arrête. 1470
Enfin il est entré sans savoir dans son cœur
S'il en devait sortir coupable ou spectateur.

HERMIONE.

Non, non, il les verra triompher sans obstacle :
Il se gardera bien de troubler ce spectacle.
Je sais de quels remords son courage est atteint : 1475
Le lâche craint la mort, et c'est tout ce qu'il craint.
Quoi ? sans qu'elle employât une seule prière,
Ma mère en sa faveur arma la Grèce entière ?
Ses yeux pour leur querelle, en dix ans de combats,
Virent périr vingt rois qu'ils ne connaissaient pas ? 1480
Et moi, je ne prétends que la mort d'un parjure,
Et je charge un amant du soin de mon injure ;
Il peut me conquérir à ce prix sans danger ;
Je me livre moi-même, et ne puis me venger ?
Allons : c'est à moi seule à me rendre justice. 1485

Que de cris de douleur le temple retentisse ;
 De leur hymen fatal troublons l'événement,
 Et qu'ils ne soient unis, s'il se peut, qu'un moment.
 Je ne choisirai point dans ce désordre extrême :
 Tout me sera Pyrrhus, fût-ce Oreste lui-même. 1490
 Je mourrai ; mais au moins ma mort me vengera.
 Je ne mourrai pas seule, et quelqu'un me suivra.

SCÈNE III.

ORESTE, HERMIONE, CLÉONE.

ORESTE.

Madame, c'en est fait, et vous êtes servie :
 Pyrrhus rend à l'autel son infidèle vie.

HERMIONE.

Il est mort ?

ORESTE.

Il expire ; et nos Grecs irrités 1495
 Ont lavé dans son sang ses infidélités.
 Je vous l'avais promis ; et quoique mon courage
 Se fit de ce complot une funeste image,
 J'ai couru vers le temple, où nos Grecs dispersés
 Se sont jusqu'à l'autel dans la foule glissés. 1500
 Pyrrhus m'a reconnu. Mais sans changer de face,
 Il semblait que ma vue excitât son audace,
 Que tous les Grecs, bravés en leur ambassadeur,
 Dussent de son hymen relever la splendeur.
 Enfin avec transport prenant son diadème, 1505
 Sur le front d'Andromaque il l'a posé lui-même.
 « Je vous donne, a-t-il dit, ma couronne et ma foi :
 Andromaque, régnez sur l'Épire et sur moi.

Je voue à votre fils une amitié de père ;
 J'en atteste les Dieux, je le jure à sa mère. 1510
 Pour tous mes ennemis je déclare les siens,
 Et je le reconnais pour le roi des Troyens. »
 A ces mots, qui du peuple attiraient le suffrage,
 Nos Grecs n'ont répondu que par un cri de rage ;
 L'infidèle s'est vu partout envelopper, 1515
 Et je n'ai pu trouver de place pour frapper.
 Chacun se disputait la gloire de l'abattre.
 Je l'ai vu dans leur mains quelque temps se débattre,
 Tout sanglant à leurs coups vouloir se dérober ;
 Mais enfin à l'autel il est allé tomber. 1520
 Du peuple épouvanté j'ai traversé la presse
 Pour venir de ces lieux enlever ma princesse,
 Et regagner le port, où bientôt nos amis
 Viendront couverts du sang que je vous ai promis.

HERMIONE.

Qu'ont-ils fait ?

ORESTE.

Pardonnez à leur impatience : 1525
 Ils ont, je le vois bien, trahi votre vengeance.
 Vous vouliez que ma main portât les premiers coups,
 Qu'il sentît en mourant qu'il expirait pour vous ;
 Mais c'est moi dont l'ardeur leur a servi d'exemple :
 Je les ai pour vous seule entraînés dans le temple, 1530
 Madame ; et vous pouvez justement vous flatter
 D'une mort que leurs bras n'ont fait qu'exécuter.
 Vous seule avez poussé les coups . . .

HERMIONE.

Tais-toi, perfide,
 Et n'impute qu'à toi ton lâche parricide.

Va faire chez tes Grecs admirer ta fureur : 1535
Va, je la désavoue, et tu me fais horreur.
Barbare, qu'as-tu fait ? Avec quelle furie
As-tu tranché le cours d'une si belle vie ?
Avez-vous pu, cruels, l'immoler aujourd'hui,
Sans que tout votre sang se soulevât pour lui ? 1540
Mais parle : de son sort qui t'a rendu l'arbitre ?
Pourquoi l'assassiner ? Qu'a-t-il fait ? A quel titre ?
Qui te l'a dit ?

ORESTE.

O Dieux ! Quoi ? ne m'avez-vous pas
Vous-même, ici, tantôt, ordonné son trépas ?

HERMIONE.

Ah ! fallait-il en croire une amante insensée ? 1545
Ne devais-tu pas lire au fond de ma pensée ?
Et ne voyais-tu pas, dans mes emportements,
Que mon cœur démentait ma bouche à tous moments ?
Quand je l'aurais voulu, fallait-il y souscrire ?
N'as-tu pas dû cent fois te le faire redire ? 1550
Toi-même avant le coup me venir consulter,
Y revenir encore, ou plutôt m'éviter ?
Que ne me laissais-tu le soin de ma vengeance ?
Qui t'amène en des lieux où l'on fuit ta présence ?
Voilà de ton amour le détestable fruit : 1555
Tu m'apportais, cruel, le malheur qui te suit.
C'est toi dont l'ambassade, à tous les deux fatale,
L'a fait pour son malheur pencher vers ma rivale.
Nous le verrions encor nous partager ses soins ;
Il m'aimerait peut-être, il le feindrait du moins. 1560
Adieu. Tu peux partir. Je demeure en Épire ;
Je renonce à la Grèce, à Sparte, à son empire,

A toute ma famille ; et c'est assez pour moi,
Traître, qu'elle ait produit un monstre comme toi.

SCÈNE IV.

ORESTE, seul.

Que vois-je ? est-ce Hermione ? Et que viens-je d'en-
tendre ? 1565
Pour qui coule le sang que je viens de répandre ?
Je suis, si je l'en crois, un traître, un assassin.
Est-ce Pyrrhus qui meurt ? et suis-je Oreste enfin ?
Quoi ? j'étouffe en mon cœur la raison qui m'éclaire ;
J'assassine à regret un roi que je révère ; 1570
Je viole en un jour les droits des souverains,
Ceux des ambassadeurs, et tous ceux des humains,
Ceux même des autels où ma fureur l'assiège :
Je deviens parricide, assassin, sacrilège.
Pour qui ? Pour une ingrate, à qui je le promets, 1575
Qui même, s'il ne meurt, ne me verra jamais,
Dont j'épouse la rage. Et quand je l'ai servie,
Elle me redemande et son sang et sa vie !
Elle l'aime ! et je suis un monstre furieux !
Je la vois pour jamais s'éloigner de mes yeux ! 1580
Et l'ingrate, en fuyant, me laisse pour salaire
Tous les noms odieux que j'ai pris pour lui plaire !

SCÈNE V.

ORESTE, PYLADE, Soldats d'Oreste.

PYLADE.

Il faut partir, Seigneur. Sortons de ce palais,
Ou bien résolvons-nous de n'en sortir jamais.

Nos Grecs pour un moment en défendent la porte. 1585
 Tout le peuple assemblé nous poursuit à main forte.
 Aux ordres d'Andromaque ici tout est soumis ;
 Ils la traitent en reine, et nous comme ennemis.
 Andromaque elle-même, à Pyrrhus si rebelle,
 Lui rend tous les devoirs d'une veuve fidèle, 1590
 Commande qu'on le venge, et peut-être sur nous
 Veut venger Troie encore et son premier époux.
 Allons. N'attendons pas que l'on nous environne
 Nos Grecs nous rejoindront ; et tandis qu'Hermione
 Tient encore le peuple autour d'elle arrêté, 1595
 Voilà votre chemin, sortons en sûreté.

ORESTE.

Non, non, c'est Hermione, amis, que je veux suivre.
 A son dernier arrêt je ne puis plus survivre.
 Partez : j'ai fait le crime, et je vais l'expier.

PYLADE.

Hermione, Seigneur ? Il la faut oublier. 1600
 Quoi ? toujours l'instrument et l'objet de sa rage,
 Cherchez-vous chez les morts quelque nouvel outrage ?
 Et parce qu'elle meurt, faut-il que vous mouriez ?

ORESTE.

Elle meurt ? Dieux ! qu'entends-je ?

PYLADE.

Hé quoi ? vous l'ignoriez ?
 En rentrant dans ces lieux, nous l'avons rencontrée 1605
 Qui courait vers le temple, inquiète, égarée.
 Elle a trouvé Pyrrhus porté sur des soldats
Que son sang excitait à venger son trépas.

Sans doute à cet objet sa rage s'est émue.
 Mais du haut de la porte enfin nous l'avons vue, 1610
 Un poignard à la main, sur Pyrrhus se courber,
 Lever les yeux au ciel, se frapper et tomber.

ORESTE.

Grâce aux Dieux ! Mon malheur passe mon espérance.
 Oui, je te loue, ô ciel, de ta persévérance.
 Appliqué sans relâche au soin de me punir, 1615
 Au comble des douleurs tu m'as fait parvenir.
 Ta haine a pris plaisir à former ma misère ;
 J'étais né pour servir d'exemple à ta colère,
 Pour être de malheur un modèle accompli.
 Hé bien ! je meurs content, et mon sort est rempli. 1620
 Où sont ces deux amants ? Pour couronner ma joie,
 Dans leur sang, dans le mien il faut que je me noie ;
 L'un et l'autre en mourant je les veux regarder.
 Réunissons trois cœurs qui n'ont pu s'accorder.
 Mais quelle épaisse nuit tout à coup m'environne ? 1625
 De quel côté sortir ? D'où vient que je frissonne ?
 Quelle horreur me saisit ? Grâce au ciel, j'entrevois.
 Dieux ! quels ruisseaux de sang coulent autour de moi !

PYLADE.

Ah, Seigneur !

ORESTE.

Quoi ? Pyrrhus, je te rencontre encore ?
 Trouverai-je partout un rival que j'abhorre ? 1630
 Percé de tant de coups, comment t'es-tu sauvé ?
 Tiens, tiens, voilà le coup que je t'ai réservé.
 Mais que vois-je ? A mes yeux Hermione l'embrasse ?
 Elle vient l'arracher au coup qui le menace ?

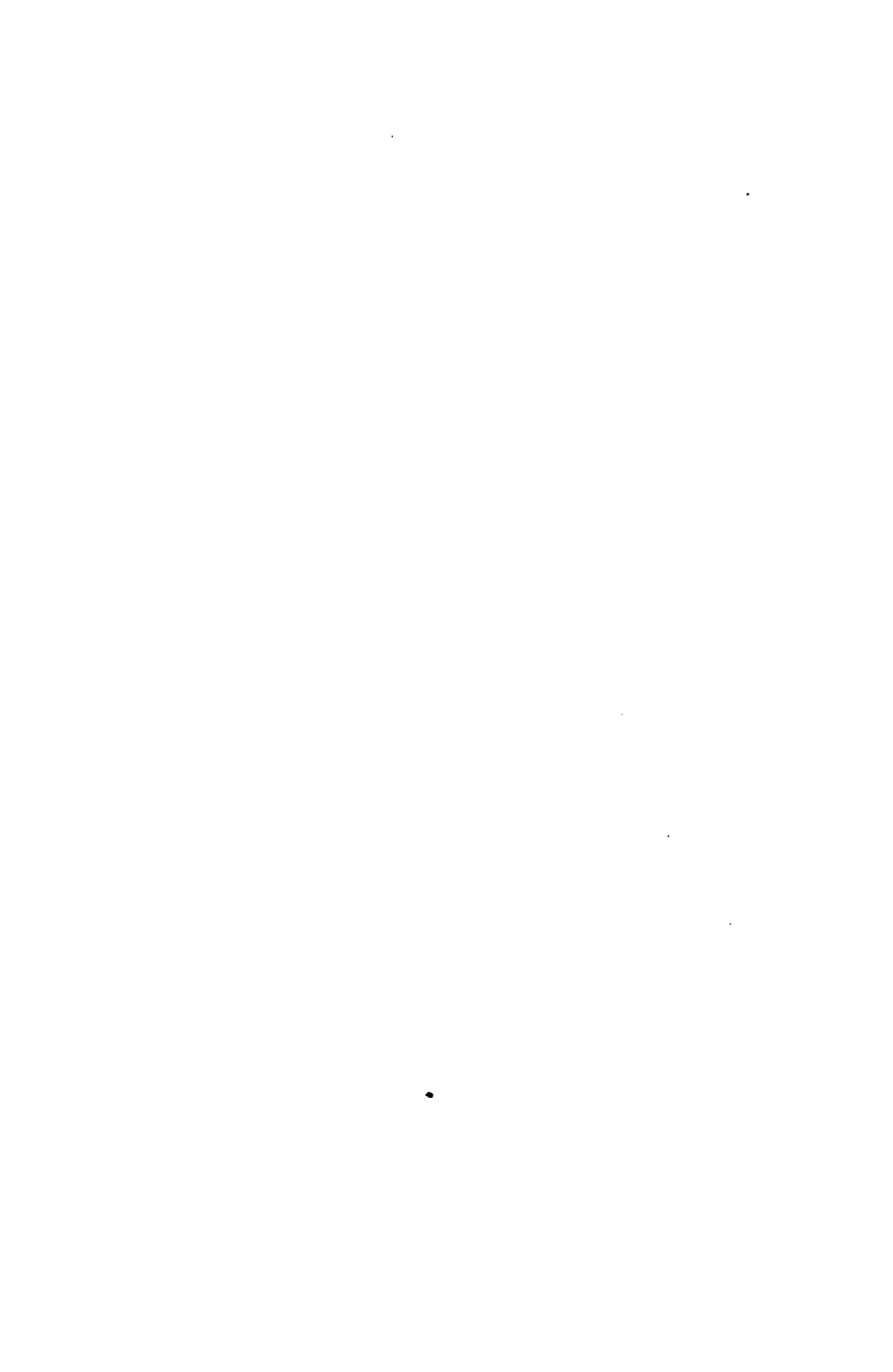
Dieux ! quels affreux regards elle jette sur moi ! 1635
Quels démons, quels serpents traîne-t-elle après soi ?
Hé bien ! filles d'enfer, vos mains sont-elles prêtes ?
Pour qui sont ces serpents qui sifflent sur vos têtes ?
A qui destinez-vous l'appareil qui vous suit ?
Venez-vous m'enlever dans l'éternelle nuit ? 1640
Venez, à vos fureurs Oreste s'abandonne.
Mais non, retirez-vous, laissez faire Hermione :
L'ingrate mieux que vous saura me déchirer ;
Et je lui porte enfin mon cœur à dévorer.

PYLADE.

Il perd le sentiment. Amis, le temps nous presse : 1645
Ménageons les moments que ce transport nous laisse.
Sauvons-le. Nos efforts deviendraient impuissants
S'il reprenait ici sa rage avec ses sens.

BRITANNICUS.

TRAGÉDIE.



A MONSEIGNEUR

LE DUC DE CHEVREUSE.

MONSEIGNEUR,

- Vous serez peut-être étonné de voir votre nom à la tête de cet ouvrage ; et si je vous avais demandé la permission de vous l'offrir, je doute si je l'aurais obtenue. Mais ce serait être en quelque sorte ingrat que de cacher plus longtemps au monde les bontés dont vous m'avez toujours honoré. Quelle apparence qu'un homme qui ne travaille que pour la gloire se puisse taire d'une protection aussi glorieuse que la vôtre ?
- 10 Non, MONSEIGNEUR, il m'est trop avantageux que l'on sache que mes amis mêmes ne vous sont pas indifférents, que vous prenez part à tous mes ouvrages, et que vous m'avez procuré l'honneur de lire celui-ci devant un homme dont toutes les heures sont précieuses.
- 15 Vous fûtes témoin avec quelle pénétration d'esprit il jugea de l'économie de la pièce, et combien l'idée qu'il s'est formée d'une excellente tragédie est au delà de tout ce que j'en ai pu concevoir. Ne craignez pas, MONSEIGNEUR, que je m'engage plus avant, et que, n'osant le louer en face, je m'adresse à vous pour le louer avec plus de liberté. Je sais qu'il serait dangereux de le fatiguer de ses louanges, et j'ose dire que cette même modestie, qui vous est commune avec lui, n'est pas un des moindres liens qui vous attachent l'un

à l'autre. La modération n'est qu'une vertu ordinaire quand elle ne se rencontre qu'avec des qualités ordinaires. Mais qu'avec toutes les qualités et du cœur et de l'esprit, qu'avec un jugement qui, ce semble, ne devrait être le fruit que de l'expérience de plusieurs 5 années, qu'avec mille belles connaissances que vous ne sauriez cacher à vos amis particuliers, vous avez encore cette sage retenue que tout le monde admire en vous, c'est sans doute une vertu rare en un siècle où l'on fait vanité des moindres choses. Mais je me laisse 10 emporter insensiblement à la tentation de parler de vous. Il faut qu'elle soit bien violente, puisque je n'ai pu y résister dans une lettre où je n'avais autre dessein que de vous témoigner avec combien de respect je suis,

MONSEIGNEUR,

15

Votre très humble et très obéissant serviteur,

RACINE.

PREMIÈRE PRÉFACE.

De tous les ouvrages que j'ai donnés au public, il n'y en a point qui m'ait attiré plus d'applaudissements ni plus de censeurs que celui-ci. Quelque soin que j'aie pris pour travailler cette tragédie, il semble qu'au-
5 tant que je me suis efforcé de la rendre bonne, autant de certaines gens se sont efforcées de la décrier. Il n'y a point de cabale qu'ils n'aient faite, point de critique dont ils ne se soient avisés. Il y en a qui ont pris même le parti de Néron contre moi. Ils ont dit que je
10 le faisais trop cruel. Pour moi, je croyais que le nom seul de Néron faisait entendre quelque chose de plus que cruel. Mais peut-être qu'ils raffinent sur son histoire, et veulent dire qu'il était honnête homme dans ses premières années. Il ne faut qu'avoir lu Tacite
15 pour savoir que s'il a été quelque temps un bon empereur, il a toujours été un très méchant homme. Il ne s'agit point dans ma tragédie des affaires du dehors. Néron est ici dans son particulier et dans sa famille. Et ils me dispenseront de leur rapporter tous les pas-
20 sages qui pourraient bien aisément leur prouver que je n'ai point de réparation à lui faire.

D'autres ont dit, au contraire, que je l'avais fait trop bon. J'avoue que je ne m'étais pas formé l'idée d'un bon homme en la personne de Néron. Je l'ai toujours
25 regardé comme un monstre. Mais c'est ici un monstre

naissant. Il n'a pas encore mis le feu à Rome. Il n'a pas tué sa mère, sa femme, ses gouverneurs. A cela près, il me semble qu'il lui échappe assez de cruautés pour empêcher que personne ne le méconnaisse.

Quelques-uns ont pris l'intérêt de Narcisse, et se 5
sont plaints que j'en eusse fait un très méchant homme et le confident de Néron. Il suffit d'un passage pour leur répondre. «Néron, dit Tacite, porta impatiemment la mort de Narcisse, parce que cet affranchi avait une conformité merveilleuse avec les vices du prince 10
encore cachés : *Cujus abditis adhuc vitiis mire congruebat.*»

Les autres se sont scandalisés que j'eusse choisi un homme aussi jeune que Britannicus pour le héros d'une tragédie. Je leur ai déclaré, dans la préface d'*Andro- 15
maque*, le sentiment d'Aristote sur le héros de la tragédie ; et que bien loin d'être parfait, il faut toujours qu'il ait quelque imperfection. Mais je leur dirai encore ici qu'un jeune prince de dix-sept ans, qui a beaucoup de cœur, beaucoup d'amour, beaucoup de fran- 20
chise et beaucoup de crédulité, qualités ordinaires d'un jeune homme, m'a semblé très capable d'exciter la compassion. Je n'en veux pas davantage.

Mais, disent-ils, ce prince n'entrait que dans sa quinzième année lorsqu'il mourut. On le fait vivre, lui et 25
Narcisse, deux ans plus qu'ils n'ont vécu. Je n'aurais point parlé de cette objection, si elle n'avait été faite avec chaleur par un homme qui s'est donné la liberté de faire régner vingt ans un empereur qui n'en a régné que huit, quoique ce changement soit bien plus con- 30
sidérable dans la chronologie, où l'on suppose les temps par les années des empereurs.

Junie ne manque pas non plus de censeurs. Ils disent que d'une vieille coquette, nommée Junia Silana, j'en ai fait une jeune fille très sage. Qu'auraient-ils à me répondre si je leur disais que cette Junie est un
5 personnage inventé, comme l'Émilie de *Cinna*, comme la Sabine d'*Horace*? Mais j'ai à leur dire que s'ils avaient bien lu l'histoire, ils auraient trouvé une Junia Calvina, de la famille d'Auguste, sœur de Silanus, à qui Claudius avait promis Octavie. Cette Junie était
10 jeune, belle, et, comme dit Sénèque, *festivissima omnium puellarum*. Elle aimait tendrement son frère; «et leurs ennemis, dit Tacite, les accusèrent tous deux d'inceste, quoiqu'ils ne fussent coupables que d'un peu d'indiscrétion.» Si je la représente plus retenue qu'elle n'était,
15 je n'ai pas ouï dire qu'il nous fût défendu de rectifier les mœurs d'un personnage, surtout lorsqu'il n'est pas connu.

L'on trouve étrange qu'elle paraisse sur le théâtre après la mort de Britannicus. Certainement la délicate
20 catesse est grande de ne pas vouloir qu'elle dise en quatre vers assez touchants qu'elle passe chez Octavie. Mais, disent-ils, cela ne valait pas la peine de la faire revenir. Un autre l'aurait pu raconter pour elle. Ils ne savent pas qu'une des règles du théâtre est de ne
25 mettre en récit que les choses qui ne se peuvent passer en action; et que tous les anciens font venir souvent sur la scène des acteurs qui n'ont autre chose à dire, sinon qu'ils viennent d'un endroit, et qu'ils s'en retournent en un autre.

30 Tout cela est inutile, disent mes censeurs. La pièce est finie au récit de la mort de Britannicus, et l'on ne devrait point écouter le reste. On l'écoute pourtant, et

même avec autant d'attention qu'aucune fin de tragédie. Pour moi, j'ai toujours compris que la tragédie étant l'imitation d'une action complète, où plusieurs personnes concourent, cette action n'est point finie que l'on ne sache en quelle situation elle laisse ces mêmes 5 personnes. C'est ainsi que Sophocle en use presque partout. C'est ainsi que dans l'*Antigone* il emploie autant de vers à représenter la fureur d'Hémon et la punition de Créon après la mort de cette princesse, que j'en ai employé aux imprécations d'Agrippine, à la 10 retraite de Junie, à la punition de Narcisse, et au désespoir de Néron, après la mort de Britannicus.

Que faudrait-il faire pour contenter des juges si difficiles ? La chose serait aisée, pour peu qu'on voulût trahir le bon sens. Il ne faudrait que s'écarter du 15 naturel pour se jeter dans l'extraordinaire. Au lieu d'une action simple, chargée de peu de matière, telle que doit être une action qui se passe en un seul jour, et qui s'avancant par degrés vers sa fin n'est soutenue que par les intérêts, les sentiments et les passions des 20 personnages, il faudrait remplir cette même action de quantité d'incidents qui ne se pourraient passer qu'en un mois, d'un grand nombre de jeux de théâtre, d'autant plus surprenants qu'ils seraient moins vraisemblables, d'une infinité de déclamations où l'on ferait 25 dire aux acteurs tout le contraire de ce qu'ils devraient dire. Il faudrait, par exemple, représenter quelque héros ivre, qui se voudrait faire haïr de sa maîtresse de gaieté de cœur, un Lacédémonien grand parleur, un conquérant qui ne débiterait que des maximes d'amour, 30 une femme qui donnerait des leçons de fierté à des conquérants. Voilà sans doute de quoi faire récrier

tous ces Messieurs. Mais que dirait cependant le petit nombre de gens sages auxquels je m'efforce de plaire? De quel front oserais-je me montrer, pour ainsi dire, aux yeux de ces grands hommes de l'antiquité que j'ai
 5 choisis pour modèles? Car, pour me servir de la pensée d'un ancien, voilà les véritables spectateurs que nous devons nous proposer; et nous devons sans cesse nous demander: «Que diraient Homère et Virgile, s'ils lisaient ces vers? que dirait Sophocle, s'il voyait repré-
 10 senter cette scène?» Quoi qu'il en soit, je n'ai point prétendu empêcher qu'on ne parlât contre mes ouvrages. Je l'aurais prétendu inutilement. *Quid de te alii loquantur ipsi videant*, dit Cicéron; *sed loquentur tamen*.

15 Je prie seulement le lecteur de me pardonner cette petite préface, que j'ai faite pour lui rendre raison de ma tragédie. Il n'y a rien de plus naturel que de se défendre quand on se croit injustement attaqué. Je vois que Térence même semble n'avoir fait des pro-
 20 logues que pour se justifier contre les critiques d'un vieux poète malintentionné, *malevoli veteris poetæ*, et qui venait briguer des voix contre lui jusqu'aux heures où l'on représentait ses comédies :

« . . . Occæpta est agi,

25 « Exclamat, » etc.

On me pouvait faire une difficulté qu'on ne m'a point faite. Mais ce qui est échappé aux spectateurs pourra être remarqué par les lecteurs. C'est que je fais entrer Junie dans les Vestales, où, selon Aulu-Gelle, on ne
 30 recevait personne au-dessous de six ans, ni au-dessus de dix. Mais le peuple prend ici Junie sous sa protection, et j'ai cru qu'en considération de sa naissance, de sa

vertu et de son malheur, il pouvait la dispenser de l'âge prescrit par les lois, comme il a dispensé de l'âge pour le consulat tant de grands hommes qui avaient mérité ce privilège.

Enfin, je suis très persuadé qu'on me peut faire bien 5
d'autres critiques, sur lesquelles je n'aurais d'autre parti à prendre que celui d'en profiter à l'avenir. Mais je plains fort le malheur d'un homme qui travaille pour le public. Ceux qui voient le mieux nos défauts sont ceux qui les dissimulent le plus volontiers. Ils nous 10
pardonnent les endroits qui leur ont donné du plaisir. Il n'y a rien, au contraire, de plus injuste qu'un ignorant. Il croit toujours que l'admiration est le partage des gens qui ne savent rien. Il condamne toute une pièce pour une scène qu'il n'approuve pas. Il s'attaque 15
même aux endroits les plus éclatants, pour faire croire qu'il a de l'esprit ; et pour peu que nous résistions à ses sentiments, il nous traite de présomptueux qui ne veulent croire personne, et ne songe pas qu'il tire quelquefois plus de vanité d'une critique fort mauvaise, que 20
nous n'en tirons d'une assez bonne pièce de théâtre.

Homine imperito nunquam quidquam injustius.

SECONDE PRÉFACE.

Voici celle de mes tragédies que je puis dire que j'ai le plus travaillée. Cependant j'avoue que le succès ne répondit pas d'abord à mes espérances. A peine elle parut sur le théâtre, qu'il s'éleva quantité de critiques
5 qui semblaient la devoir détruire. Je crus moi-même que sa destinée serait à l'avenir moins heureuse que celle de mes autres tragédies. Mais enfin il est arrivé de cette pièce ce qui arrivera toujours des ouvrages qui auront quelque bonté. Les critiques se sont évanouies ;
10 la pièce est demeurée. C'est maintenant celle des miennes que la cour et le public revoient le plus volontiers. Et si j'ai fait quelque chose de solide et qui mérite quelque louange, la plupart des connaisseurs demeurent d'accord que c'est ce même *Britannicus*.
15 A la vérité j'avais travaillé sur des modèles qui m'avaient extrêmement soutenu dans la peinture que je voulais faire de la cour d'Agrippine et de Néron. J'avais copié mes personnages d'après le plus grand peintre de l'antiquité, je veux dire d'après Tacite. Et
20 j'étais alors si rempli de la lecture de cet excellent historien, qu'il n'y a presque pas un trait éclatant dans ma tragédie dont il ne m'ait donné l'idée. J'avais voulu mettre dans ce recueil un extrait des plus beaux endroits que j'ai tâché d'imiter ; mais j'ai trouvé que
25 cet extrait tiendrait presque autant de place que la

tragédie. Ainsi le lecteur trouvera bon que je le renvoie à cet auteur, qui aussi bien est entre les mains de tout le monde ; et je me contenterai de rapporter ici quelques-uns de ses passages sur chacun des personnages que j'introduis sur la scène. 5

Pour commencer par Néron, il faut se souvenir qu'il est ici dans les premières années de son règne, qui ont été heureuses, comme l'on sait. Ainsi il ne m'a pas été permis de le représenter aussi méchant qu'il a été depuis. Je ne le représente pas non plus comme un 10 vertueux, car il ne l'a jamais été. Il n'a pas encore tué sa mère, sa femme, ses gouverneurs ; mais il a en lui les semences de tous ces crimes. Il commence à vouloir secouer le joug. Il les hait les uns et les autres, et il leur cache sa haine sous de fausses caresses : *Factus natura velare odium fallacibus blanditiis.* 15 En un mot, c'est ici un monstre naissant, mais qui n'ose encore se déclarer, et qui cherche des couleurs à ses méchantes actions : *Hactenus Nero flagitiis et sceleribus velamenta quæsit.* Il ne pouvait souffrir Octavie, 20 princesse d'une bonté et d'une vertu exemplaire : *Fato quodam, an quia prævalent illicita ; metuebaturque ne in stupra feminarum illustrium prorumperet.*

Je lui donne Narcisse pour confident. J'ai suivi en cela Tacite, qui dit que Néron porta impatiemment la 25 mort de Narcisse, parce que cet affranchi avait une conformité merveilleuse avec les vices du prince encore cachés : *Cujus abditis adhuc vitiis mire congruebat.* Ce passage prouve deux choses : il prouve et que Néron était déjà vicieux, mais qu'il dissimulait ses vices, et 30 que Narcisse l'entretenait dans ses mauvaises inclinations.

J'ai choisi Burrhus pour opposer un honnête homme à cette peste de cour ; et je l'ai choisi plutôt que Sénèque. En voici la raison : ils étaient tous deux gouverneurs de la jeunesse de Néron, l'un pour les armes, 5 l'autre pour les lettres ; et ils étaient fameux, Burrhus pour son expérience dans les armes et pour la sévérité de ses mœurs, *militaribus curis et severitate morum* ; Sénèque pour son éloquence et le tour agréable de son esprit, *Seneca præceptis eloquentiæ et comitate honesta*. 10 Burrhus, après sa mort, fut extrêmement regretté à cause de sa vertu : *Civitati grande desiderium ejus mansit per memoriam virtutis*.

Toute leur peine était de résister à l'orgueil et à la férocité d'Agrippine, *quæ, cunctis malæ dominationis 15 cupidinibus flagrans, habebat in partibus Pallantem*. Je ne dis que ce mot d'Agrippine, car il y aurait trop de choses à en dire. C'est elle que je me suis surtout efforcé de bien exprimer, et ma tragédie n'est pas moins la disgrâce d'Agrippine que la mort de Britannicus. 20 Cette mort fut un coup de foudre pour elle, et il parut, dit Tacite, par sa frayeur et par sa consternation, qu'elle était aussi innocente de cette mort qu'Octavie. Agrippine perdait en lui sa dernière espérance, et ce crime lui en faisait craindre un plus grand : *Sibi supremum auxilium ereptum, et parricidii exemplum intelliebat*. 25

L'âge de Britannicus était si connu, qu'il ne m'a pas été permis de le représenter autrement que comme un jeune prince qui avait beaucoup de cœur, beaucoup 30 d'amour et beaucoup de franchise, qualités ordinaires d'un jeune homme. Il avait quinze ans, et on dit qu'il avait beaucoup d'esprit, soit qu'on dise vrai, ou que ses

malheurs aient fait croire cela de lui, sans qu'il ait pu en donner des marques : *Neque segnem ei fuisse indolem ferunt; sive verum, seu periculis commendatus retinuit famam sine experimento.*

Il ne faut pas s'étonner s'il n'a auprès de lui qu'un 5 aussi méchant homme que Narcisse; car il y avait longtemps qu'on avait donné ordre qu'il n'y eût auprès de Britannicus que des gens qui n'eussent ni foi ni honneur : *Nam ut proximus quisque Britannico neque fas neque fidem pensi haberet, olim provisum erat.* 10

Il me reste à parler de Junie. Il ne la faut pas confondre avec une vieille coquette qui s'appelait *Junia Silana*. C'est ici une autre Junie, que Tacite appelle *Junia Calvina*, de la famille d'Auguste, sœur de Silanus, à qui Claudius avait promis Octavie. Cette 15 Junie était jeune, belle, et, comme dit Sénèque, *festivissima omnium puellarum*. Son frère et elle s'aimaient tendrement; «et leurs ennemis, dit Tacite, les accusèrent tous deux d'inceste, quoiqu'ils ne fussent coupables que d'un peu d'indiscrétion.» Elle vécut jusqu'au 20 règne de Vespasien.

Je la fais entrer dans les Vestales, quoique, selon Aulu-Gelle, on n'y reçût jamais personne au-dessous de six ans, ni au-dessus de dix. Mais le peuple prend ici Junie sous sa protection. Et j'ai cru qu'en considéra- 25 tion de sa naissance, de sa vertu et de son malheur, il pouvait la dispenser de l'âge prescrit par les lois, comme il a dispensé de l'âge pour le consulat tant de grands hommes qui avaient mérité ce privilège.

ACTEURS.

NÉRON, empereur, fils d'Agrippine.

BRITANNICUS, fils de l'empereur Claudius.

AGRIPPINE, veuve de Domitius Enobarbus, père de Néron,
et, en secondes nocés, veuve de l'empereur Claudius.

JUNIE, amante de Britannicus.

5

BURRHUS, gouverneur de Néron.

NARCISSE, gouverneur de Britannicus.

ALBINE, confidente d'Agrippine.

GARDES.

La scène est à Rome, dans une chambre du palais de Néron. 10

ACTE I.

SCÈNE PREMIÈRE.

AGRIPPINE, ALBINE.

ALBINE.

Quoi ? tandis que Néron s'abandonne au sommeil,
Faut-il que vous veniez attendre son réveil ?
Qu'errant dans le palais sans suite et sans escorte,
La mère de César veille seule à sa porte ?
Madame, retournez dans votre appartement.

5

AGRIPPINE.

Albine, il ne faut pas s'éloigner un moment.
Je veux l'attendre ici. Les chagrins qu'il me cause
M'occuperont assez tout le temps qu'il repose.
Tout ce que j'ai prédit n'est que trop assuré :
Contre Britannicus Néron s'est déclaré ;
L'impatient Néron cesse de se contraindre ;
Las de se faire aimer, il veut se faire craindre.
Britannicus le gêne, Albine ; et chaque jour
Je sens que je deviens importune à mon tour.

10

ALBINE.

Quoi ? vous à qui Néron doit le jour qu'il respire,
Qui l'avez appelé de si loin à l'Empire ?
Vous qui, déshéritant le fils de Claudius,

15

Avez nommé César l'heureux Domitius ?
 Tout lui parle, Madame, en faveur d'Agrippine ;
 Il vous doit son amour.

AGRIPPINE.

Il me le doit, Albine : 20
 Tout, s'il est généreux, lui prescrit cette loi ;
 Mais tout, s'il est ingrat, lui parle contre moi.

ALBINE.

S'il est ingrat, Madame ! Ah ! toute sa conduite
 Marque dans son devoir une âme trop instruite.
 Depuis trois ans entiers, qu'a-t-il dit, qu'a-t-il fait 25
 Qui ne promette à Rome un empereur parfait ?
 Rome, depuis deux ans, par ses soins gouvernée,
 Au temps de ses consuls croit être retournée :
 Il la gouverne en père. Enfin, Néron naissant
 A toutes les vertus d'Auguste vieillissant. 30

AGRIPPINE.

Non, non, mon intérêt ne me rend point injuste :
 Il commence, il est vrai, par où finit Auguste ;
 Mais crains que, l'avenir détruisant le passé,
 Il ne finisse ainsi qu'Auguste a commencé.
 Il se déguise en vain : je lis sur son visage 35
 Des fiers Domitius l'humeur triste et sauvage.
 Il mêle avec l'orgueil qu'il a pris dans leur sang
 La fierté des Nérons qu'il puisa dans mon flanc.
 Toujours la tyrannie a d'heureuses prémices :
 De Rome, pour un temps, Caius fut les délices ; 40
 Mais, sa feinte bonté se tournant en fureur,
 Les délices de Rome en devinrent l'horreur.
Que m'importe, après tout, que Néron, plus fidèle,

D'une longue vertu laisse un jour le modèle ?
 Ai-je mis dans sa main le timon de l'État 45
 Pour le conduire au gré du peuple et du sénat ?
 Ah ! que de la patrie il soit, s'il veut, le père ;
 Mais qu'il songe un peu plus qu'Agrippine est sa mère.
 De quel nom cependant pouvons-nous appeler
 L'attentat que le jour vient de nous révéler ? 50
 Il sait, car leur amour ne peut être ignorée,
 Que de Britannicus Junie est adorée ;
 Et ce même Néron, que la vertu conduit,
 Fait enlever Junie au milieu de la nuit.
 Que veut-il ? Est-ce haine, est-ce amour qui l'inspire ? 55
 Cherche-t-il seulement le plaisir de leur nuire ?
 Ou plutôt n'est-ce point que sa malignité
 Punit sur eux l'appui que je leur ai prêté ?

ALBINE.

Vous leur appui, Madame ?

AGRIPPINE.

Arrête, chère Albine.

Je sais que j'ai moi seule avancé leur ruine ; 60
 Que du trône, où le sang l'a dû faire monter,
 Britannicus par moi s'est vu précipiter.
 Par moi seule éloigné de l'hymen d'Octavie,
 Le frère de Junie abandonna la vie,
 Silanus, sur qui Claude avait jeté les yeux, 65
 Et qui comptait Auguste au rang de ses aïeux.
 Néron jouit de tout ; et moi, pour récompense,
 Il faut qu'entre eux et lui je tiennne la balance,
 Afin que quelque jour, par une même loi,
Britannicus la tienne entre mon fils et moi, 70

ALBINE.

Quel dessein !

AGRIPPINE.

Je m'assure un port dans la tempête.
Néron m'échappera, si ce frein ne l'arrête.

ALBINE.

Mais prendre contre un fils tant de soins superflus ?

AGRIPPINE.

Je le craindrais bientôt, s'il ne me craignait plus.

ALBINE.

Une injuste frayeur vous alarme peut-être. 75

Mais, si Néron pour vous n'est plus ce qu'il doit être,
Du moins son changement ne vient pas jusqu'à nous,
Et ce sont des secrets entre César et vous.

Quelques titres nouveaux que Rome lui défère,
Néron n'en reçoit point qu'il ne donne à sa mère. 80
Sa prodigue amitié ne se réserve rien.

Votre nom est dans Rome aussi saint que le sien.

A peine parle-t-on de la triste Octavie.

Auguste votre aïeul honora moins Livie.

Néron devant sa mère a permis le premier 85

Qu'on portât les faisceaux couronnés de laurier.

Quels effets voulez-vous de sa reconnaissance ?

AGRIPPINE.

Un peu moins de respect, et plus de confiance.

Tous ces présents, Albine, irritent mon dépit :

Je vois mes honneurs croître, et tomber mon crédit. 90

Non, non, le temps n'est plus que Néron, jeune encore,

Me renvoyait les vœux d'une cour qui l'adore,

Lorsqu'il se reposait sur moi de tout l'État,
 Que mon ordre au palais assemblait le sénat,
 Et que derrière un voile, invisible et présente, 95
 J'étais de ce grand corps l'âme toute-puissante.
 Des volontés de Rome alors mal assuré,
 Néron de sa grandeur n'était point enivré.
 Ce jour, ce triste jour frappe encor ma mémoire,
 Où Néron fut lui-même ébloui de sa gloire, 100
 Quand les ambassadeurs de tant de rois divers
 Vinrent le reconnaître au nom de l'univers.
 Sur son trône avec lui j'allais prendre ma place.
 J'ignore quel conseil prépara ma disgrâce :
 Quoi qu'il en soit, Néron, d'aussi loin qu'il me vit, 105
 Laissa sur son visage éclater son dépit.
 Mon cœur même en conçut un malheureux augure.
 L'ingrat, d'un faux respect colorant son injure,
 Se leva par avance, et courant m'embrasser,
 Il m'écarta du trône où je m'allais placer. 110
 Depuis ce coup fatal le pouvoir d'Agrippine
 Vers sa chute, à grands pas, chaque jour s'achemine.
 L'ombre seule m'en reste, et l'on n'implore plus
 Que le nom de Sénèque et l'appui de Burrhus.

ALBINE.

Ah ! si de ce soupçon votre âme est prévenue, 115
 Pourquoi nourrissez-vous le venin qui vous tue ?
 Daignez avec César vous éclaircir du moins.

AGRIPPINE.

César ne me voit plus, Albine, sans témoins.
 En public, à mon heure, on me donne audience.
 Sa réponse est dictée, et même son silence. 120

Je vois deux surveillants, ses maîtres et les miens,
 Présider l'un ou l'autre à tous nos entretiens.
 Mais je le poursuivrai d'autant plus qu'il m'évite.
 De son désordre, Albine, il faut que je profite.
 J'entends du bruit ; on ouvre. Allons subitement 125
 Lui demander raison de cet enlèvement.
 Surprenons, s'il se peut, les secrets de son âme.
 Mais quoi ? déjà Burrhus sort de chez lui ?

SCÈNE II.

AGRIPPINE, BURRHUS, ALBINE.

BURRHUS.

Madame,

Au nom de l'Empereur j'allais vous informer
 D'un ordre qui d'abord a pu vous alarmer, 130
 Mais qui n'est que l'effet d'une sage conduite,
 Dont César a voulu que vous soyez instruite.

AGRIPPINE.

Puisqu'il le veut, entrons : il m'en instruira mieux.

BURRHUS.

César pour quelque temps s'est soustrait à nos yeux.
 Déjà par une porte au public moins connue 135
 L'un et l'autre consul vous avaient prévenue,
 Madame. Mais souffrez que je retourne exprès...

AGRIPPINE.

Non, je ne trouble point ses augustes secrets.
 Cependant voulez-vous qu'avec moins de contrainte
L'un et l'autre une fois nous nous parlions sans feinte ? 140

BURRHUS.

Burrhus pour le mensonge eut toujours trop d'horreur.

AGRIPPINE.

Prétendez-vous longtemps me cacher l'Empereur ?
 Ne le verrai-je plus qu'à titre d'importune ?
 Ai-je donc élevé si haut votre fortune
 Pour mettre une barrière entre mon fils et moi ? 145
 Ne l'osez-vous laisser un moment sur sa foi ?
 Entre Sénèque et vous disputez-vous la gloire
 A qui m'effacera plus tôt de sa mémoire ?
 Vous l'ai-je confié pour en faire un ingrat ?
 Pour être, sous son nom, les maîtres de l'État ? 150
 Certes, plus je médite, et moins je me figure
 Que vous m'osiez compter pour votre créature,
 Vous, dont j'ai pu laisser vieillir l'ambition
 Dans les honneurs obscurs de quelque légion,
 Et moi, qui sur le trône ai suivi mes ancêtres, 155
 Moi, fille, femme, sœur, et mère de vos maîtres !
 Que prétendez-vous donc ? Pensez-vous que ma voix
 Ait fait un empereur pour m'en imposer trois ?
 Néron n'est plus enfant : n'est-il pas temps qu'il règne ?
 Jusqu'à quand voulez-vous que l'Empereur vous craigne ? 160
 Ne saurait-il rien voir qu'il n'emprunte vos yeux ?
 Pour se conduire, enfin, n'a-t-il pas ses aïeux ?
 Qu'il choisisse, s'il veut, d'Auguste ou de Tibère ;
 Qu'il imite, s'il peut, Germanicus, mon père.
 Parmi tant de héros je n'ose me placer ; 165
 Mais il est des vertus que je lui puis tracer.
 Je puis l'instruire au moins combien sa confidence
 Entre un sujet et lui doit laisser de distance.

BURRHUS.

Je ne m'étais chargé dans cette occasion
Que d'excuser César d'une seule action. 170
Mais puisque, sans vouloir que je le justifie,
Vous me rendez garant du reste de sa vie,
Je répondrai, Madame, avec la liberté
D'un soldat qui sait mal farder la vérité.

Vous m'avez de César confié la jeunesse, 175
Je l'avoue, et je dois m'en souvenir sans cesse.
Mais vous avais-je fait serment de le trahir,
D'en faire un empereur qui ne sût qu'obéir ?
Non. Ce n'est plus à vous qu'il faut que j'en réponde.
Ce n'est plus votre fils, c'est le maître du monde. 180

J'en dois compte, Madame, à l'empire romain,
Qui croit voir son salut ou sa perte en ma main.
Ah ! si dans l'ignorance il le fallait instruire,
N'avait-on que Sénèque et moi pour le séduire ?
Pourquoi de sa conduite éloigner les flatteurs ? 185
Fallait-il dans l'exil chercher des corrupteurs ?

La cour de Claudius, en esclaves fertile,
Pour deux que l'on cherchait en eût présenté mille,
Qui tous auraient brigué l'honneur de l'avilir :
Dans une longue enfance ils l'auraient fait vieillir. 190
De quoi vous plaignez-vous, Madame ? On vous révère.

Ainsi que par César, on jure par sa mère.
L'Empereur, il est vrai, ne vient plus chaque jour
Mettre à vos pieds l'Empire, et grossir votre cour.
Mais le doit-il, Madame ? et sa reconnaissance 195
Ne peut-elle éclater que dans sa dépendance ?

Toujours humble, toujours le timide Néron ;
N'ose-t-il être Auguste et César que de nom ?

Vous le dirai-je enfin ? Rome le justifie.

Rome, à trois affranchis si longtemps asservie, 200
 A peine respirant du joug qu'elle a porté,
 Du règne de Néron compte sa liberté.
 Que dis-je ? la vertu semble même renaître.
 Tout l'Empire n'est plus la dépouille d'un maître.
 Le peuple au champ de Mars nomme ses magistrats ; 205
 César nomme les chefs sur la foi des soldats ;
 Thraséas au sénat, Corbulon dans l'armée,
 Sont encore innocents, malgré leur renommée ;
 Les déserts, autrefois peuplés de sénateurs,
 Ne sont plus habités que par leurs délateurs. 210
 Qu'importe que César continue à nous croire,
 Pourvu que nos conseils ne tendent qu'à sa gloire,
 Pourvu que dans le cours d'un règne florissant
 Rome soit toujours libre, et César tout-puissant ?
 Mais, Madame, Néron suffit pour se conduire. 215
 J'obéis, sans prétendre à l'honneur de l'instruire.
 Sur ses aïeux, sans doute, il n'a qu'à se régler ;
 Pour bien faire, Néron n'a qu'à se ressembler.
 Heureux si ses vertus, l'une à l'autre enchaînées,
 Ramènent tous les ans ses premières années ! 220

AGRIPPINE.

Ainsi sur l'avenir n'osant vous assurer,
 Vous croyez que sans vous Néron va s'égarer.
 Mais vous, qui jusqu'ici content de votre ouvrage,
 Venez de ses vertus nous rendre témoignage,
 Expliquez-nous pourquoi, devenu ravisseur, 225
 Néron de Silanus fait enlever la sœur.
 Ne tient-il qu'à marquer de cette ignominie
 Le sang de mes aïeux qui brille dans Junie ?
 De quoi l'accuse-t-il ? et par quel attentat

Devient-elle en un jour criminelle d'État : 230
 Elle qui, sans orgueil jusqu'alors élevée,
 N'aurait point vu Néron s'il ne l'eût enlevée,
 Et qui même aurait mis au rang de ses bienfaits
 L'heureuse liberté de ne le voir jamais ?

BURRHUS.

Je sais que d'aucun crime elle n'est soupçonnée ; 235
 Mais jusqu'ici César ne l'a point condamnée,
 Madame. Aucun objet ne blesse ici ses yeux :
 Elle est dans un palais tout plein de ses aïeux.
 Vous savez que les droits qu'elle porte avec elle
 Peuvent de son époux faire un prince rebelle ; 240
 Que le sang de César ne se doit allier
 Qu'à ceux à qui César le veut bien confier ;
 Et vous-même avouerez qu'il ne serait pas juste
 Qu'on disposât sans lui de la nièce d'Auguste.

AGRIPPINE.

Je vous entends : Néron m'apprend par votre voix 245
 Qu'en vain Britannicus s'assure sur mon choix.
 En vain, pour détourner ses yeux de sa misère,
 J'ai flatté son amour d'un hymen qu'il espère ;
 A ma confusion, Néron veut faire voir
 Qu'Agrippine promet par delà son pouvoir. 250
 Rome de ma faveur est trop préoccupée :
 Il veut par cet affront qu'elle soit détrompée,
 Et que tout l'univers apprenne avec terreur
 A ne confondre plus mon fils et l'Empereur.
 Il le peut. Toutefois j'ose encore lui dire 255
 Qu'il doit avant ce coup affermir son empire,
Et qu'en me réduisant à la nécessité

D'éprouver contre lui ma faible autorité,
 Il expose la sienne, et que dans la balance
 Mon nom peut-être aura plus de poids qu'il ne pense. 260

BURRHUS.

Quoi? Madame, toujours soupçonner son respect?
 Ne peut-il faire un pas qui ne vous soit suspect?
 L'Empereur vous croit-il du parti de Junie?
 Avec Britannicus vous croit-il réunie?
 Quoi? de vos ennemis devenez-vous l'appui, 265
 Pour trouver un prétexte à vous plaindre de lui?
 Sur le moindre discours qu'on pourra vous redire,
 Serez-vous toujours prête à partager l'Empire?
 Vous craindrez-vous sans cesse, et vos embrassements
 Ne se passeront-ils qu'en éclaircissements? 270
 Ah! quittez d'un censeur la triste diligence;
 D'une mère facile affectez l'indulgence;
 Souffrez quelques froideurs sans les faire éclater,
 Et n'avertissez point la cour de vous quitter.

AGRIPPINE.

Et qui s'honorerait de l'appui d'Agrippine 275
 Lorsque Néron lui-même annonce ma ruine?
 Lorsque de sa présence il semble me bannir?
 Quand Burrhus à sa porte ose me retenir?

BURRHUS.

Madame, je vois bien qu'il est temps de me taire,
 Et que ma liberté commence à vous déplaire. 280
 La douleur est injuste, et toutes les raisons
 Qui ne la flattent point aigrissent ses soupçons.
 Voici *Britannicus*. Je lui cède ma place.

Je vous laisse écouter et plaindre sa disgrâce,
Et peut-être, Madame, en accuser les soins 285
De ceux que l'Empereur a consultés le moins.

SCÈNE III.

AGRIPPINE, BRITANNICUS, NARCISSE, ALBINE.

AGRIPPINE.

Ah ! Prince, où courez-vous ? Quelle ardeur inquiète
Parmi vos ennemis en aveugle vous jette ?
Que venez-vous chercher ?

BRITANNICUS.

Ce que je cherche ? Ah, Dieux !
Tout ce que j'ai perdu, Madame, est en ces lieux. 290
De mille affreux soldats Junie environnée
S'est vue en ce palais indignement traînée.
Hélas ! de quelle horreur ses timides esprits
A ce nouveau spectacle auront été surpris !
Enfin on me l'enlève. Une loi trop sévère 295
Va séparer deux cœurs qu'assemblait leur misère.
Sans doute on ne veut pas que, mêlant nos douleurs,
Nous nous aidions l'un l'autre à porter nos malheurs.

AGRIPPINE.

Il suffit. Comme vous je ressens vos injures :
Mes plaintes ont déjà précédé vos murmures. 300
Mais je ne prétends pas qu'un impuissant courroux
Dégage ma parole et m'acquitte envers vous.
Je ne m'explique point. Si vous voulez m'entendre,
Suivez-moi chez Pallas, où je vais vous attendre.

SCÈNE IV.

BRITANNICUS, NARCISSE.

BRITANNICUS.

Le croirai-je, Narcisse ? et dois-je sur sa foi 305
 La prendre pour arbitre entre son fils et moi ?
 Qu'en dis-tu ? N'est-ce pas cette même Agrippine
 Que mon père épousa jadis pour ma ruine,
 Et qui, si je t'en crois, a de ses derniers jours,
 Trop lents pour ses desseins, précipité le cours ? 310

NARCISSE.

N'importe. Elle se sent comme vous outragée ;
 A vous donner Junie elle s'est engagée :
 Unissez vos chagrins ; liez vos intérêts.
 Ce palais retentit en vain de vos regrets :
 Tandis qu'on vous verra d'une voix suppliante 315
 Semer ici la plainte et non pas l'épouvante,
 Que vos ressentiments se perdront en discours,
 Il n'en faut point douter, vous vous plaindrez toujours.

BRITANNICUS.

Ah, Narcisse ! tu sais si de la servitude
 Je prétends faire encore une longue habitude ; 320
 Tu sais si pour jamais, de ma chute étonné,
 Je renonce à l'Empire où j'étais destiné.
 Mais je suis seul encor. Les amis de mon père
 Sont autant d'inconnus que glace ma misère ;
 Et ma jeunesse même écarte loin de moi 325
 Tous ceux qui dans le cœur me réservent leur foi.
 Pour moi, depuis un an qu'un peu d'expérience

M'a donné de mon sort la triste connaissance,
Que vois-je autour de moi que des amis vendus,
Qui sont de tous mes pas les témoins assidus, 330
Qui, choisis par Néron pour ce commerce infâme,
Trafiquent avec lui des secrets de mon âme ?
Quoi qu'il en soit, Narcisse, on me vend tous les jours :
Il prévoit mes desseins, il entend mes discours ;
Comme toi, dans mon cœur il sait ce qui se passe. 335
Que t'en semble, Narcisse ?

NARCISSE.

Ah ! quelle âme assez basse . . .

C'est à vous de choisir des confidents discrets,
Seigneur, et de ne pas prodiguer vos secrets.

BRITANNICUS.

Narcisse, tu dis vrai. Mais cette défiance
Est toujours d'un grand cœur la dernière science : 340
On le trompe longtemps. Mais enfin je te croi,
Ou plutôt je fais vœu de ne croire que toi.
Mon père, il m'en souvient, m'assura de ton zèle.
Seul de ses affranchis tu m'es toujours fidèle ;
Tes yeux, sur ma conduite incessamment ouverts, 345
M'ont sauvé jusqu'ici de mille écueils couverts.
Va donc voir si le bruit de ce nouvel orage
Aura de nos amis excité le courage.
Examine leurs yeux, observe leurs discours ;
Vois si j'en puis attendre un fidèle secours. 350
Surtout dans ce palais remarque avec adresse
Avec quel soin Néron sait garder la princesse.
Sache si du péril ses beaux yeux sont remis,
Et si son entretien m'est encore permis.

Cependant de Néron je vais trouver la mère
 Chez Pallas, comme toi l'affranchi de mon père.
 Je vais la voir, l'aigrir, la suivre, et, s'il se peut,
 M'engager sous son nom plus loin qu'elle ne veut.

355

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

NÉRON, BURRHUS, NARCISSE, GARDES.

NÉRON.

N'en doutez point, Burrhus : malgré ses injustices,
C'est ma mère, et je veux ignorer ses caprices. 360
Mais je ne prétends plus ignorer ni souffrir
Le ministre insolent qui les ose nourrir.
Pallas de ses conseils empoisonne ma mère ;
Il séduit, chaque jour, Britannicus mon frère.
Ils l'écoutent tout seul ; et qui suivrait leurs pas, 365
Les trouverait peut-être assemblés chez Pallas.
C'en est trop. De tous deux il faut que je l'écarte
Pour la dernière fois, qu'il s'éloigne, qu'il parte :
Je le veux, je l'ordonne ; et que la fin du jour
Ne le retrouve pas dans Rome ou dans ma cour. 370
Allez : cet ordre importe au salut de l'Empire.
Vous, Narcisse, approchez. Et vous, qu'on se retire.

SCÈNE II.

NÉRON, NARCISSE.

NARCISSE.

Grâces aux Dieux, Seigneur, Junie entre vos mains
Vous assure aujourd'hui du reste des Romains.

Vos ennemis, déchus de leur vaine espérance, 375
Sont allés chez Pallas pleurer leur impuissance.
Mais que vois-je ? Vous-même, inquiet, étonné,
Plus que Britannicus paraissez consterné.
Que présage à mes yeux cette tristesse obscure,
Et ces sombres regards errants à l'aventure ? 380
Tout vous rit : la fortune obéit à vos vœux.

NÉRON.

Narcisse, c'en est fait, Néron est amoureux.

NARCISSE.

Vous ?

NÉRON.

Depuis un moment, mais pour toute ma vie.
J'aime, que dis-je aimer ? j'idolâtre Junie.

NARCISSE.

Vous l'aimez ?

NÉRON.

Excité d'un désir curieux, 385
Cette nuit je l'ai vue arriver en ces lieux,
Triste, levant au ciel ses yeux mouillés de larmes,
Qui brillaient au travers des flambeaux et des armes ;
Belle, sans ornements, dans le simple appareil
D'une beauté qu'on vient d'arracher au sommeil. 390
Que veux-tu ? Je ne sais si cette négligence,
• Les ombres, les flambeaux, les cris et le silence,
Et le farouche aspect de ses fiers ravisseurs
Relevaient de ses yeux les timides douceurs.
Quoi qu'il en soit, ravi d'une si belle vue, 395
J'ai voulu lui parler, et ma voix s'est perdue :
Immuable, saisi d'un long étonnement,

Je l'ai laissé passer dans son appartement.
 J'ai passé dans le mien. C'est là que, solitaire,
 De son image en vain j'ai voulu me distraire. 400
 Trop présente à mes yeux, je croyais lui parler ;
 J'aimais jusqu'à ses pleurs que je faisais couler.
 Quelquefois, mais trop tard, je lui demandais grâce ;
 J'employais les soupirs, et même la menace.
 Voilà comme, occupé de mon nouvel amour, 405
 Mes yeux, sans se fermer, ont attendu le jour.
 Mais je m'en fais peut-être une trop belle image ;
 Elle m'est apparue avec trop d'avantage :
 Narcisse, qu'en dis-tu ?

NARCISSE.

Quoi, Seigneur ? croira-t-on
 Qu'elle ait pu si longtemps se cacher à Néron ? 410

NÉRON.

Tu le sais bien, Narcisse. Et soit que sa colère
 M'imputât le malheur qui lui ravit son frère ;
 Soit que son cœur, jaloux d'une austère fierté,
 Enviât à nos yeux sa naissante beauté ;
 Fidèle à sa douleur, et dans l'ombre enfermée, 415
 Elle se dérobait même à sa renommée.
 Et c'est cette vertu, si nouvelle à la cour,
 Dont la persévérance irrite mon amour.
 Quoi, Narcisse, tandis qu'il n'est point de Romaine
 Que mon amour n'honore et ne rende plus vaine, 420
 Qui, dès qu'à ses regards elle ose se fier,
 Sur le cœur de César ne les vienne essayer :
 Seule, dans son palais, la modeste Junie
Regarde leurs honneurs comme une ignominie,

Fuit, et ne daigne pas peut-être s'informer . 425
 Si César est aimable, ou bien s'il sait aimer !
 Dis-moi : Britannicus l'aime-t-il ?

NARCISSE.

Quoi ? s'il l'aime,
 Seigneur ?

NÉRON.

Si jeune encor, se connaît-il lui-même ?
 D'un regard enchanteur connaît-il le poison ?

NARCISSE.

Seigneur, l'amour toujours n'attend pas la raison. 430
 N'en doutez point, il l'aime. Instruits par tant de charmes,
 Ses yeux sont déjà faits à l'usage des larmes.
 A ses moindres désirs il sait s'accommoder,
 Et peut-être déjà sait-il persuader.

NÉRON.

Que dis-tu ? Sur son cœur il aurait quelque empire ? 435

NARCISSE.

Je ne sais. Mais, Seigneur, ce que je puis vous dire,
 Je l'ai vu quelquefois s'arracher de ces lieux,
 Le cœur plein d'un courroux qu'il cachait à vos yeux,
 D'une cour qui le fuit pleurant l'ingratitude,
 Las de votre grandeur et de sa servitude, 440
 Entre l'impatience et la crainte flottant :
 Il allait voir Junie, et revenait content.

NÉRON.

D'autant plus malheureux qu'il aura su lui plaire,
 Narcisse, il doit plutôt souhaiter sa colère.
 Néron impunément ne sera pas jaloux. 445

NARCISSE.

Vous ? Et de quoi, Seigneur, vous inquiétez-vous ?
 Junie a pu le plaindre et partager ses peines :
 Elle n'a vu couler de larmes que les siennes.
 Mais aujourd'hui, Seigneur, que ses yeux dessillés,
 Regardant de plus près l'éclat dont vous brillez, 450
 Verront autour de vous les rois sans diadème,
 Inconnus dans la foule, et son amant lui-même,
 Attachés sur vos yeux s'honorer d'un regard
 Que vous aurez sur eux fait tomber au hasard ;
 Quand elle vous verra, de ce degré de gloire, 455
 Venir en soupirant avouer sa victoire :
 Maître, n'en doutez point, d'un cœur déjà charmé,
 Commandez qu'on vous aime, et vous serez aimé.

NÉRON.

A combien de chagrins il faut que je m'apprête !
 Que d'importunités !

NARCISSE.

Quoi donc ? qui vous arrête, 460
 Seigneur ?

NÉRON.

Tout : Octavie, Agrippine, Burrhus,
 Sénèque, Rome entière, et trois ans de vertus.
 Non que pour Octavie un reste de tendresse
 M'attache à son hymen et plaigne sa jeunesse.
 Mes yeux, depuis longtemps fatigués de ses soins, 465
 Rarement de ses pleurs daignent être témoins.
 Trop heureux si bientôt la faveur d'un divorce
 Me soulageait d'un joug qu'on m'imposa par force !
Le ciel même en secret semble la condamner :
Ses vœux, depuis quatre ans, ont beau l'importuner. 470

Les dieux ne montrent point que sa vertu les touche :
D'aucun gage, Narcisse, ils n'honorent sa couche ;
L'Empire vainement demande un héritier.

NARCISSE.

Que tardez-vous, Seigneur, à la répudier ?
L'Empire, votre cœur, tout condamne Octavie. 475
Auguste, votre aïeul, soupirait pour Livie :
Par un double divorce ils s'unirent tous deux ;
Et vous devez l'Empire à ce divorce heureux.
Tibère, que l'hymen plaça dans sa famille,
Osa bien à ses yeux répudier sa fille. 480
Vous seul, jusques ici contraire à vos désirs,
N'osez par un divorce assurer vos plaisirs.

NÉRON.

Et ne connais-tu pas l'implacable Agrippine ?
Mon amour inquiet déjà se l' imagine
Qui m'amène Octavie, et d'un œil enflammé 485
Atteste les saints droits d'un nœud qu'elle a formé ;
Et portant à mon cœur des atteintes plus rudes,
Me fait un long récit de mes ingraturités.
De quel front soutenir ce fâcheux entretien ?

NARCISSE.

N'êtes-vous pas, Seigneur, votre maître et le sien ? 490
Vous verrons-nous toujours trembler sous sa tutelle ?
Vivez, réglez pour vous : c'est trop régner pour elle.
Craignez-vous ? Mais, Seigneur, vous ne la craignez pas :
Vous venez de bannir le superbe Pallas,
Pallas, dont vous savez qu'elle soutient l'audace. 495

NÉRON.

Éloigné de ses yeux, j'ordonne, je menace,
 J'écoute vos conseils, j'ose les approuver ;
 Je m'excite contre elle, et tâche à la braver.
 Mais (je t'expose ici mon âme toute nue),
 Sitôt que mon malheur me ramène à sa vue, 500
 Soit que je n'ose encor démentir le pouvoir
 De ses yeux où j'ai lu si longtemps mon devoir ;
 Soit qu'à tant de bienfaits ma mémoire fidèle
 Lui soumette en secret tout ce que je tiens d'elle ;
 Mais enfin mes efforts ne me servent de rien : 505
 Mon génie étonné tremble devant le sien.
 Et c'est pour m'affranchir de cette dépendance,
 Que je la fuis partout, que même je l'offense,
 Et que de temps en temps j'irrite ses ennuis,
 Afin qu'elle m'évite autant que je la fuis. 510
 Mais je t'arrête trop. Retire-toi, Narcisse :
 Britannicus pourrait t'accuser d'artifice.

NARCISSE.

Non, non ; Britannicus s'abandonne à ma foi.
 Par son ordre, Seigneur, il croit que je vous voi,
 Que je m'informe ici de tout ce qui le touché, 515
 Et veut de vos secrets être instruit par ma bouche.
 Impatient surtout de revoir ses amours,
 Il attend de mes soins ce fidèle secours.

NÉRON.

J'y consens, porte-lui cette douce nouvelle :
 Il la verra.

NARCISSE.

Seigneur, bannissez-le loin d'elle. 520

NÉRON.

J'ai mes raisons, Narcisse; et tu peux concevoir
Que je lui vendrai cher le plaisir de la voir.
Cependant vante-lui ton heureux stratagème :
Dis-lui qu'en sa faveur on me trompe moi-même,
Qu'il la voit sans mon ordre. On ouvre: la voici. 523
Va retrouver ton maître, et l'amener ici.

SCÈNE III.

NÉRON, JUNIE.

NÉRON.

Vous vous troublez, Madame, et changez de visage.
Lisez-vous dans mes yeux quelque triste présage?

JUNIE.

Seigneur, je ne vous puis déguiser mon erreur:
J'allais voir Octavie et non pas l'Empereur. 530

NÉRON.

Je le sais bien, Madame, et n'ai pu sans envie
Apprendre vos bontés pour l'heureuse Octavie.

JUNIE.

Vous, Seigneur?

NÉRON.

Pensez-vous, Madame, qu'en ces lieux
Seule pour vous connaître Octavie ait des yeux?

JUNIE.

Et quel autre, Seigneur, voulez-vous que j'implore? 535
A qui demanderai-je un crime que j'ignore?

Vous qui le punissez, vous ne l'ignorez pas.
De grâce, apprenez-moi, Seigneur, mes attentats.

NÉRON.

Quoi, Madame? est-ce donc une légère offense
De m'avoir si longtemps caché votre présence? 540
Ces trésors dont le ciel voulut vous embellir,
Les avez-vous reçus pour les ensevelir?
L'heureux Britannicus verra-t-il sans alarmes
Croître, loin de nos yeux, son amour et vos charmes?
Pourquoi, de cette gloire exclus jusqu'à ce jour, 545
M'avez-vous, sans pitié, relégué dans ma cour?
On dit plus: vous souffrez sans en être offensée,
Qu'il vous ose, Madame, expliquer sa pensée.
Car je ne croirai point que sans me consulter
La sévère Junie ait voulu le flatter, 550
Ni qu'elle ait consenti d'aimer et d'être aimée,
Sans que j'en sois instruit que par la renommée.

JUNIE.

Je ne vous nierai point, Seigneur, que ses soupirs
M'ont daigné quelquefois expliquer ses désirs.
Il n'a point détourné ses regards d'une fille, 555
Seul reste du débris d'une illustre famille.
Peut-être il se souvient qu'en un temps plus heureux
Son père me nomma pour l'objet de ses vœux.
Il m'aime; il obéit à l'Empereur son père,
Et j'ose dire encore à vous, à votre mère. 560
Vos désirs sont toujours si conformes aux siens . . .

NÉRON.

Ma mère a ses desseins, Madame, et j'ai les miens.
Ne parlons plus ici de Claude et d'Agrippine:

Ce n'est point par leur choix que je me détermine.
C'est à moi seul, Madame, à répondre de vous ; 565
Et je veux de ma main vous choisir un époux.

JUNIE.

Ah, Seigneur! songez-vous que toute autre alliance
Fera honte aux Césars, auteurs de ma naissance?

NÉRON.

Non, Madame, l'époux dont je vous entretiens
Peut sans honte assembler vos aïeux et les siens : 570
Vous pouvez, sans rougir, consentir à sa flamme.

JUNIE.

Et quel est donc, Seigneur, cet époux?

NÉRON.

Moi, Madame.

JUNIE.

Vous ?

NÉRON.

Je vous nommerais, Madame, un autre nom,
Si j'en savais quelque autre au-dessus de Néron.
Oui, pour vous faire un choix où vous puissiez souscrire 575
J'ai parcouru des yeux la cour, Rome et l'Empire.
Plus j'ai cherché, Madame, et plus je cherche encor
En quelles mains je dois confier ce trésor ;
Plus je vois que César, digne seul de vous plaire,
En doit être lui seul l'heureux dépositaire, 580
Et ne peut dignement vous confier qu'aux mains
A qui Rome a commis l'empire des humains.
Vous-même, consultez vos premières années.
Claudius à son fils les avait destinées ;

Mais c'était en un temps où de l'Empire entier 585
 Il croyait quelque jour le nommer l'héritier.
 Les Dieux ont prononcé. Loin de leur contredire,
 C'est à vous de passer du côté de l'Empire.
 En vain de ce présent ils m'auraient honoré,
 Si votre cœur devait en être séparé ; 590
 Si tant de soins ne sont adoucis par vos charmes ;
 Si, tandis que je donne aux veilles, aux alarmes,
 Des jours toujours à plaindre et toujours enviés,
 Je ne vais quelquefois respirer à vos pieds.
 Qu'Octavie à vos yeux ne fasse point d'ombrage : 595
 Rome, aussi bien que moi, vous donne son suffrage,
 Répudie Octavie et me fait dénouer
 Un hymen que le ciel ne veut point avouer.
 Songez-y donc, Madame, et pesez en vous-même
 Ce choix digne des soins d'un prince qui vous aime, 600
 Digne de vos beaux yeux trop longtemps captivés,
 Digne de l'univers à qui vous vous devez.

JUNIE.

Seigneur, avec raison je demeure étonnée.
 Je me vois, dans le cours d'une même journée,
 Comme une criminelle amenée en ces lieux ; 605
 Et lorsque avec frayeur je parais à vos yeux,
 Que sur mon innocence à peine je me fie,
 Vous m'offrez tout d'un coup la place d'Octavie.
 J'ose dire pourtant que je n'ai mérité
 Ni cet excès d'honneur, ni cette indignité. 610
 Et pouvez-vous, Seigneur, souhaiter qu'une fille
 Qui vit presque en naissant éteindre sa famille,
 Qui, dans l'obscurité nourrissant sa douleur,
S'est fait une vertu conforme à son malheur,

Passe subitement de cette nuit profonde 615
 Dans un rang qui l'expose aux yeux de tout le monde,
 Dont je n'ai pu de loin soutenir la clarté,
 Et dont une autre enfin remplit la majesté?

NÉRON.

Je vous ai déjà dit que je la répudie.
 Ayez moins de frayeur, ou moins de modestie. 620
 N'accusez point ici mon choix d'aveuglement ;
 Je vous réponds de vous : consentez seulement.
 Du sang dont vous sortez rappelez la mémoire ;
 Et ne préférez point à la solide gloire
 Des honneurs dont César prétend vous revêtir, 625
 La gloire d'un refus sujet au repentir.

JUNIE.

Le ciel connaît, Seigneur, le fond de ma pensée.
 Je ne me flatte point d'une gloire insensée :
 Je sais de vos présents mesurer la grandeur ;
 Mais plus ce rang sur moi répandrait de splendeur, 630
 Plus il me ferait honte, et mettrait en lumière
 Le crime d'en avoir dépouillé l'héritière.

NÉRON.

C'est de ses intérêts prendre beaucoup de soin,
 Madame : et l'amitié ne peut aller plus loin.
 Mais ne nous flattons point, et laissons le mystère. 635
 La sœur vous touche ici beaucoup moins que le frère ;
 Et pour Britannicus . . .

JUNIE.

Il a su me toucher,
 Seigneur ; et je n'ai point prétendu m'en cacher.

Cette sincérité, sans doute, est peu discrète ;
Mais toujours de mon cœur ma bouche est l'interprète. 640
Absente de la cour, je n'ai pas dû penser,
Seigneur, qu'en l'art de feindre il fallût m'exercer.
J'aime Britannicus. Je lui fus destinée
Quand l'Empire devait suivre son hyménée.
Mais ces mêmes malheurs qui l'en ont écarté, 645
Ses honneurs abolis, son palais déserté,
La fuite d'une cour que sa chute a bannie,
Sont autant de liens qui retiennent Junie.
Tout ce que vous voyez conspire à vos désirs ;
Vos jours toujours sereins coulent dans les plaisirs. 650
L'Empire en est pour vous l'inépuisable source ;
Ou, si quelque chagrin en interrompt la course,
Tout l'univers, soigneux de les entretenir,
S'empresse à l'effacer de votre souvenir.
Britannicus est seul. Quelque ennui qui le presse, 655
Il ne voit dans son sort que moi qui s'intéresse,
Et n'a pour tout plaisir, Seigneur, que quelques pleurs
Qui lui font quelquefois oublier ses malheurs.

NÉRON.

Et ce sont ces plaisirs et ces pleurs que j'envie,
Que tout autre que lui me paierait de sa vie. 660
Mais je garde à ce prince un traitement plus doux.
Madame, il va bientôt paraître devant vous.

JUNIE.

Ah, Seigneur ! vos vertus m'ont toujours rassurée.

NÉRON.

Je pouvais de ces lieux lui défendre l'entrée ;
Mais, Madame, je veux prévenir le danger 665

Où son ressentiment le pourrait engager.
 Je ne veux point le perdre. Il vaut mieux que lui-même
 Entende son arrêt de la bouche qu'il aime.
 Si ses jours vous sont chers, éloignez-le de vous,
 Sans qu'il ait aucun lieu de me croire jaloux. 670
 De son bannissement prenez sur vous l'offense ;
 Et soit par vos discours, soit par votre silence,
 Du moins par vos froideurs, faites-lui concevoir
 Qu'il doit porter ailleurs ses vœux et son espoir.

JUNIE.

Moi ! que je lui prononce un arrêt si sévère ! 675
 Ma bouche mille fois lui jura le contraire.
 Quand même jusque-là je pourrais me trahir,
 Mes yeux lui défendront, Seigneur, de m'obéir.

NÉRON.

Caché près de ces lieux, je vous verrai, Madame.
 Renfermez votre amour dans le fond de votre âme. 680
 Vous n'aurez point pour moi de langages secrets :
 J'entendrai des regards que vous croirez muets ;
 Et sa perte sera l'infailible salaire
 D'un geste ou d'un soupir échappé pour lui plaire.

JUNIE.

Hélas ! si j'ose encor former quelques souhaits, 685
 Seigneur, permettez-moi de ne le voir jamais !

SCÈNE IV.

NÉRON, JUNIE, NARCISSE.

NARCISSE.

Britannicus, Seigneur, demande la princesse :
Il approche.

NÉRON.

Qu'il vienne.

JUNIE.

Ah, Seigneur !

NÉRON.

Je vous laisse.

Sa fortune dépend de vous plus que de moi.

Madame, en le voyant, songez que je vous voi.

690

SCÈNE V.

JUNIE, NARCISSE.

JUNIE.

Ah ! cher Narcisse, cours au-devant de ton maître ;

Dis-lui . . . Je suis perdue, et je le vois paraître.

SCÈNE VI.

JUNIE, BRITANNICUS, NARCISSE.

BRITANNICUS.

Madame, quel bonheur me rapproche de vous ?

Quoi ? je puis donc jouir d'un entretien si doux ?

Mais parmi ce plaisir quel chagrin me dévore ?

695

Hélas ! puis-je espérer de vous revoir encore ?

Faut-il que je dérobe, avec mille détours,

Un bonheur que vos yeux m'accordaient tous les jours ?

Quelle nuit ! Quel réveil ! Vos pleurs, votre présence

N'ont point de ces cruels désarmé l'insolence ?

700

Que faisait votre amant ? Quel démon envieux

M'a refusé l'honneur de mourir à vos yeux ?
 Hélas ! dans la frayeur dont vous étiez atteinte,
 M'avez-vous en secret adressé quelque plainte ?
 Ma princesse, avez-vous daigné me souhaiter ? 705
 Songiez-vous aux douleurs que vous m'alliez coûter ?
 Vous ne me dites rien ? Quel accueil ! Quelle glace !
 Est-ce ainsi que vos yeux consolent ma disgrâce ?
 Parlez ; nous sommes seuls. Notre ennemi, trompé,
 Tandis que je vous parle, est ailleurs occupé. 710
 Ménageons les moments de cette heureuse absence.

JUNIE.

Vous êtes en des lieux tout pleins de sa puissance.
 Ces murs mêmes, Seigneur, peuvent avoir des yeux ;
 Et jamais l'Empereur n'est absent de ces lieux.

BRITANNICUS.

Et depuis quand, Madame, êtes-vous si craintive ? 715
 Quoi ? déjà votre amour souffre qu'on le captive ?
 Qu'est devenu ce cœur qui me jurait toujours
 De faire à Néron même envier nos amours ?
 Mais bannissez, Madame, une inutile crainte.
 La foi dans tous les cœurs n'est pas encore éteinte ; 720
 Chacun semble des yeux approuver mon courroux ;
 La mère de Néron se déclare pour nous.
 Rome de sa conduite elle-même offensée . . .

JUNIE.

Ah, Seigneur ! vous parlez contre votre pensée.
 Vous-même, vous m'avez avoué mille fois 725
 Que Rome le louait d'une commune voix ;
 Toujours à sa vertu vous rendiez quelque hommage.
Sans doute la douleur vous dicte ce langage.

BRITANNICUS.

Ce discours me surprend, il le faut avouer.
 Je ne vous cherchais pas pour l'entendre louer. 730
 Quoi ? pour vous confier la douleur qui m'accable,
 A peine je dérobe un moment favorable ;
 Et ce moment si cher, Madame, est consumé
 A louer l'ennemi dont je suis opprimé ?
 Qui vous rend à vous-même, en un jour, si contraire ? 735
 Quoi ? même vos regards ont appris à se taire ?
 Que vois-je ? Vous craignez de rencontrer mes yeux ?
 Néron vous plairait-il ? Vous serais-je odieux ?
 Ah ! si je le croyais ! . . . Au nom des Dieux, Madame,
 Éclaircissez le trouble où vous jetez mon âme. 740
 Parlez. Ne suis-je plus dans votre souvenir ?

JUNIE.

Retirez-vous, Seigneur, l'Empereur va venir.

BRITANNICUS.

Après ce coup, Narcisse, à qui dois-je m'attendre ?

SCÈNE VII.

NÉRON, JUNIE, NARCISSE.

NÉRON.

Madame . . .

JUNIE.

Non, Seigneur, je ne puis rien entendre.
 Vous êtes obéi. Laissez couler du moins 745
Des larmes dont ses yeux ne seront pas témoins.

SCÈNE VIII.

NÉRON, NARCISSE.

NÉRON.

Hé bien ! de leur amour tu vois la violence,
 Narcisse : elle a paru jusque dans son silence.
 Elle aime mon rival, je ne puis l'ignorer ;
 Mais je mettrai ma joie à le désespérer. 750
 Je me fais de sa peine une image charmante ;
 Et je l'ai vu douter du cœur de son amante.
 Je la suis. Mon rival t'attend pour éclater.
 Par de nouveaux soupçons, va, cours le tourmenter ;
 Et tandis qu'à mes yeux on le pleure, on l'adore, 755
 Fais-lui payer bien cher un bonheur qu'il ignore.

NARCISSE, seul.

La fortune t'appelle une seconde fois,
 Narcisse ; voudrais-tu résister à sa voix ?
 Suivons jusques au bout ses ordres favorables ;
 Et pour nous rendre heureux, perdons les misérables. 760

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

NÉRON, BURRHUS.

BURRHUS.

Pallas obéira, Seigneur.

NÉRON.

Et de quel œil

Ma mère a-t-elle vu confondre son orgueil ?

BURRHUS.

Ne doutez point, Seigneur, que ce coup ne la frappe,
Qu'en reproches bientôt sa douleur ne s'échappe.
Ses transports dès longtemps commencent d'éclater : 765
A d'inutiles cris puissent-ils s'arrêter !

NÉRON.

Quoi ? de quelque dessein la croyez-vous capable ?

BURRHUS.

Agrippine, Seigneur, est toujours redoutable.
Rome et tous vos soldats révèrent ses aïeux ;
Germanicus son père est présent à leurs yeux. 770
Elle sait son pouvoir ; vous savez son courage ;
Et ce qui me la fait redouter davantage,
C'est que vous appuyez vous-même son courroux,
Et que vous lui donnez des armes contre vous.

NÉRON.

Moi, Burrhus?

BURRHUS.

Cet amour, Seigneur, qui vous possède . . . 775

NÉRON.

Je vous entends, Burrhus. Le mal est sans remède.
Mon cœur s'en est plus dit que vous ne m'en direz.
Il faut que j'aime enfin.

BURRHUS.

Vous vous le figurez,
Seigneur ; et, satisfait de quelque résistance,
Vous redoutez un mal faible dans sa naissance. 780
Mais si dans son devoir votre cœur affermi
Voulait ne point s'entendre avec son ennemi ;
Si de vos premiers ans vous consultiez la gloire ;
Si vous daigniez, Seigneur, rappeler la mémoire
Des vertus d'Octavie, indignes de ce prix, 785
Et de son chaste amour vainqueur de vos mépris ;
Surtout si, de Junie évitant la présence,
Vous condamnerez vos yeux à quelques jours d'absence ;
Croyez-moi, quelque amour qui semble vous charmer,
On n'aime point, Seigneur, si l'on ne veut aimer. 790

NÉRON.

Je vous croirai, Burrhus, lorsque dans les alarmes
Il faudra soutenir la gloire de nos armes,
Ou lorsque, plus tranquille, assis dans le sénat,
Il faudra décider du destin de l'État :
Je m'en reposerai sur votre expérience. 795
Mais, croyez-moi, l'amour est une autre science,
Burrhus ; et je ferais quelque difficulté

D'abaisser jusque-là votre sévérité.
Adieu. Je souffre trop, éloigné de Junie.

SCÈNE II.

BURRHUS, seul.

Enfin, Burrhus, Néron découvre son génie. 800
 Cette férocité que tu croyais fléchir
 De tes faibles liens est prête à s'affranchir.
 En quels excès peut-être elle va se répandre !
 O Dieux ! en ce malheur quel conseil dois-je prendre ?
 Sénèque, dont les soins me devraient soulager, 805
 Occupé loin de Rome, ignore ce danger.
 Mais quoi ? si d'Agrippine excitant la tendresse,
 Je pouvais. . . . La voici : mon bonheur me l'adresse.

SCÈNE III.

AGRIPPINE, BURRHUS, ALBINE.

AGRIPPINE.

Hé bien ! je me trompais, Burrhus, dans mes soupçons ?
 Et vous vous signalez par d'illustres leçons ! 810
 On exile Pallas, dont le crime peut-être
 Est d'avoir à l'Empire élevé votre maître.
 Vous le savez trop bien. Jamais, sans ses avis,
 Claude, qu'il gouvernait, n'eût adopté mon fils.
 Que dis-je ? A son épouse on donne une rivale ; 815
 On affranchit Néron de la foi conjugale.
 Digne emploi d'un ministre, ennemi des flatteurs,
 Choisi pour mettre un frein à ses jeunes ardeurs,
 De les flatter lui-même, et nourrir dans son âme
Le mépris de sa mère et l'oubli de sa femme ! 820

BURRHUS.

Madame, jusqu'ici c'est trop tôt m'accuser.
 L'Empereur n'a rien fait qu'on ne puisse excuser.
 N'imputez qu'à Pallas un exil nécessaire :
 Son orgueil dès longtemps exigeait ce salaire ;
 Et l'Empereur ne fait qu'accomplir à regret 825
 Ce que toute la cour demandait en secret.
 Le reste est un malheur qui n'est point sans ressource :
 Des larmes d'Octavie on peut tarir la source.
 Mais calmez vos transports. Par un chemin plus doux,
 Vous lui pourrez plus tôt ramener son époux : 830
 Les menaces, les cris le rendront plus farouche.

AGRIPPINE.

Ah ! l'on s'efforce en vain de me fermer la bouche.
 Je vois que mon silence irrite vos dédain ;
 Et c'est trop respecter l'ouvrage de mes mains.
 Pallas n'emporte pas tout l'appui d'Agrippine : 835
 Le ciel m'en laisse assez pour venger ma ruine.
 Le fils de Claudius commence à ressentir
 Des crimes dont je n'ai que le seul repentir.
 J'irai, n'en doutez point, le montrer à l'armée,
 Plaindre aux yeux des soldats son enfance opprimée, 840
 Leur faire, à mon exemple, expier leur erreur.
 On verra d'un côté le fils d'un empereur
 Redemandant la foi jurée à sa famille,
 Et de Germanicus on entendra la fille ;
 De l'autre, l'on verra le fils d'Énobarbus, 845
 Appuyé de Sénèque et du tribun Burrhus,
 Qui, tous deux de l'exil rappelés par moi-même,
 Partagent à mes yeux l'autorité suprême.

De nos crimes communs je veux qu'on soit instruit :
On saura les chemins par où je l'ai conduit. 850
Pour rendre sa puissance et la vôtre odieuses,
J'avouerai les rumeurs les plus injurieuses ;
Je confesserai tout, exils, assassinats,
Poison même . . .

BURRHUS.

Madame, ils ne vous croiront pas.
Ils sauront récuser l'injuste stratagème 855
D'un témoin irrité qui s'accuse lui-même.
Pour moi, qui le premier secondai vos desseins,
Qui fis même jurer l'armée entre ses mains,
Je ne me repens point de ce zèle sincère.
Madame, c'est un fils qui succède à son père. 860
En adoptant Néron, Claudius par son choix
De son fils et du vôtre a confondu les droits.
Rome l'a pu choisir. Ainsi, sans être injuste,
Elle choisit Tibère adopté par Auguste ;
Et le jeune Agrippa, de son sang descendu, 865
Se vit exclus du rang vainement prétendu.
Sur tant de fondements sa puissance établie
Par vous-même aujourd'hui ne peut être affaiblie ;
Et, s'il m'écoute encor, Madame, sa bonté
Vous en fera bientôt perdre la volonté. 870
J'ai commencé, je vais poursuivre mon ouvrage.

SCÈNE IV.

AGRIPPINE, ALBINE.

ALBINE.

*Dans quel emportement la douleur vous engage,
Madame ! L'Empereur puisse-t-il l'ignorer !*

AGRIPPINE.

Ah ! lui-même à mes yeux puisse-t-il se montrer !

ALBINE.

Madame, au nom des Dieux, cachez votre colère. 875

Quoi ? pour les intérêts de la sœur ou du frère,

Faut-il sacrifier le repos de vos jours ?

Contraindrez-vous César jusque dans ses amours ?

AGRIPPINE.

Quoi ? tu ne vois donc pas jusqu'où l'on me ravale,
Albine ? C'est à moi qu'on donne une rivale. 880

Bientôt, si je ne romps ce funeste lien,

Ma place est occupée, et je ne suis plus rien.

Jusqu'ici d'un vain titre Octavie honorée,

Inutile à la cour, en était ignorée.

Les grâces, les honneurs, par moi seule versés, 885

M'attiraient des mortels les vœux intéressés.

Une autre de César a surpris la tendresse :

Elle aura le pouvoir d'épouse et de maîtresse.

Le fruit de tant de soins, la pompe des Césars,

Tout deviendra le prix d'un seul de ses regards. 890

Que dis-je ? l'on m'évite, et déjà délaissée...

Ah ! je ne puis, Albine, en souffrir la pensée.

Quand je devrais du ciel hâter l'arrêt fatal,

Néron, l'ingrat Néron... Mais voici son rival.

SCÈNE V.

BRITANNICUS, AGRIPPINE, NARCISSE, ALBINE.

BRITANNICUS.

Nos ennemis communs ne sont pas invincibles, 895

Madame : nos malheurs trouvent des cœurs sensibles.

Vos amis et les miens, jusqu'alors si secrets,
 Tandis que nous perdions le temps en vains regrets,
 Animés du courroux qu'allume l'injustice,
 Viennent de confier leur douleur à Narcisse. 900
 Néron n'est pas encor tranquille possesseur
 De l'ingrate qu'il aime au mépris de ma sœur.
 Si vous êtes toujours sensible à son injure,
 On peut dans son devoir ramener le parjure.
 La moitié du sénat s'intéresse pour nous : 905
 Sylla, Pison, Plautus . . .

AGRIPPINE.

Prince, que dites-vous ?

Sylla, Pison, Plautus ! les chefs de la noblesse !

BRITANNICUS.

Madame, je vois bien que ce discours vous blesse,
 Et que votre courroux, tremblant, irrésolu,
 Craint déjà d'obtenir tout ce qu'il a voulu. 910
 Non, vous avez trop bien établi ma disgrâce :
 D'aucun ami pour moi ne redoutez l'audace.
 Il ne m'en reste plus ; et vos soins trop prudents
 Les ont tous écartés ou séduits dès longtemps.

AGRIPPINE.

Seigneur, à vos soupçons donnez moins de créance : 915
 Notre salut dépend de notre intelligence.
 J'ai promis, il suffit. Malgré vos ennemis,
 Je ne révoque rien de ce que j'ai promis.
 Le coupable Néron fuit en vain ma colère :
 Tôt ou tard il faudra qu'il entende sa mère. 920
 J'essaierai tour à tour la force et la douceur ;
Ou moi-même, avec moi conduisant votre sœur,

J'irai semer partout ma crainte et ses alarmes,
Et ranger tous les cœurs du parti de ses larmes.
Adieu. J'assiégerai Néron de toutes parts.
Vous, si vous m'en croyez, évitez ses regards.

925

SCÈNE VI.

BRITANNICUS, NARCISSE.

BRITANNICUS.

Ne m'as-tu point flatté d'une fausse espérance ?
Puis-je sur ton récit fonder quelque assurance,
Narcisse ?

NARCISSE.

Oui. Mais, Seigneur, ce n'est pas en ces lieux
Qu'il faut développer ce mystère à vos yeux.
Sortons. Qu'attendez-vous ?

930

BRITANNICUS.

Ce que j'attends, Narcisse ?

Hélas !

NARCISSE.

Expliquez-vous.

BRITANNICUS.

Si par ton artifice

Je pouvais revoir. . . .

NARCISSE.

Qui ?

BRITANNICUS.

J'en rougis. Mais enfin
D'un cœur moins agité j'attendrais mon destin.

NARCISSE.

Après tous mes discours vous la croyez fidèle ? 935

BRITANNICUS.

Non, je la crois, Narcisse, ingrate, criminelle,
 Digne de mon courroux ; mais je sens, malgré moi,
 Que je ne le crois pas autant que je le doi.
 Dans ses égarements, mon cœur opiniâtre
 Lui prête des raisons, l'excuse, l'idolâtre. 940
 Je voudrais vaincre enfin mon incrédulité :
 Je la voudrais haïr avec tranquillité.
 Et qui croira qu'un cœur si grand en apparence,
 D'une infidèle cour ennemi dès l'enfance,
 Renonce à tant de gloire, et dès le premier jour 945
 Trame une perfidie inouïe à la cour ?

NARCISSE.

Et qui sait si l'ingrate, en sa longue retraite,
 N'a point de l'Empereur médité la défaite ?
 Trop sûre que ses yeux ne pouvaient se cacher,
 Peut-être elle fuyait pour se faire chercher ; 950
 Pour exciter Néron par la gloire pénible
 De vaincre une fierté jusqu'alors invincible.

BRITANNICUS.

Je ne la puis donc voir ?

NARCISSE.

Seigneur, en ce moment
 Elle reçoit les vœux de son nouvel amant.

BRITANNICUS.

Hé bien ! Narcisse, allons. Mais que vois-je ? C'est elle. 955

NARCISSE.

Ah, Dieux ! A l'Empereur portons cette nouvelle.

SCÈNE VII.

BRITANNICUS, JUNIE.

JUNIE.

Retirez-vous, Seigneur, et fuyez un courroux
 Que ma persévérance allume contre vous.
 Néron est irrité. Je me suis échappée,
 Tandis qu'à l'arrêter sa mère est occupée. 960
 Adieu : réservez-vous, sans blesser mon amour,
 Au plaisir de me voir justifier un jour.
 Votre image sans cesse est présente à mon âme :
 Rien ne l'en peut bannir.

BRITANNICUS.

Je vous entends, Madame :
 Vous voulez que ma fuite assure vos désirs, 965
 Que je laisse un champ libre à vos nouveaux soupirs.
 Sans doute, en me voyant, une pudeur secrète
 Ne vous laisse goûter qu'une joie inquiète.
 Hé bien ! il faut partir !

JUNIE.

Seigneur, sans m'imputer . . .

BRITANNICUS.

Ah ! vous deviez du moins plus longtemps disputer. 970
 Je ne murmure point qu'une amitié commune
 Se range du parti que flatte la fortune ;

Que l'éclat d'un empire ait pu vous éblouir ;
 Qu'aux dépens de ma sœur vous en vouliez jouir ;
 Mais que, de ces grandeurs comme une autre occupée, 975
 Vous m'en ayez paru si longtemps détrompée,
 Non, je l'avoue encor, mon cœur désespéré
 Contre ce seul malheur n'était point préparé.
 J'ai vu sur ma ruine élever l'injustice ;
 De mes persécuteurs j'ai vu le ciel complice. 980
 Tant d'horreurs n'avaient point épuisé son courroux,
 Madame : il me restait d'être oublié de vous.

JUNIE.

Dans un temps plus heureux ma juste impatience
 Vous ferait repentir de votre défiance.
 Mais Néron vous menace : en ce pressant danger, 985
 Seigneur, j'ai d'autres soins que de vous affliger.
 Allez, rassurez-vous, et cessez de vous plaindre !
 Néron nous écoutait, et m'ordonnait de feindre.

BRITANNICUS.

Quoi ? le cruel . . .

JUNIE.

Témoin de tout notre entretien,
 D'un visage sévère examinait le mien, 990
 Prêt à faire sur vous éclater la vengeance
 D'un geste confident de notre intelligence.

BRITANNICUS.

Néron nous écoutait, Madame ! Mais, hélas !
 Vos yeux auraient pu feindre, et ne m'abuser pas.
 Ils pouvaient me nommer l'auteur de cet outrage. 995
 L'amour est-il muet, ou n'a-t-il qu'un langage ?
 De quel trouble un regard pouvait me préserver !
Il fallait . . .

JUNIE.

Il fallait me taire et vous sauver.

Combien de fois, hélas ! puisqu'il faut vous le dire,
 Mon cœur de son désordre allait-il vous instruire ! 1000
 De combien de soupirs interrompant le cours,
 Ai-je évité vos yeux que je cherchais toujours !
 Quel tourment de se taire en voyant ce qu'on aime,
 De l'entendre gémir, de l'affliger soi-même,
 Lorsque par un regard on peut le consoler ! 1005
 Mais quels pleurs ce regard aurait-il fait couler !
 Ah ! dans ce souvenir, inquiète, troublée,
 Je ne me sentais pas assez dissimulée.
 De mon front effrayé je craignais la pâleur ;
 Je trouvais mes regards trop pleins de ma douleur. 1010
 Sans cesse il me semblait que Néron en colère
 Me venait reprocher trop de soin de vous plaire ;
 Je craignais mon amour vainement renfermé ;
 Enfin, j'aurais voulu n'avoir jamais aimé.
 Hélas ! pour son bonheur, Seigneur, et pour le nôtre, 1015
 Il n'est que trop instruit de mon cœur et du vôtre.
 Allez, encore un coup, cachez-vous à ses yeux :
 Mon cœur plus à loisir vous éclaircira mieux.
 De mille autres secrets j'aurais compte à vous rendre.

BRITANNICUS.

Ah ! n'en voilà que trop : c'est trop me faire entendre, 1020
 Madame, mon bonheur, mon crime, vos bontés.
 Et savez-vous pour moi tout ce que vous quittez ?
 Quand pourrai-je à vos pieds expier ce reproche ?

JUNIE.

Que faites-vous ? Hélas ! votre rival s'approche.

SCÈNE VIII.

NÉRON, BRITANNICUS, JUNIE.

NÉRON.

Prince, continuez des transports si charmants. 1025
 Je conçois vos bontés par ses remerciements,
 Madame : à vos genoux je viens de le surprendre.
 Mais il aurait aussi quelque grâce à me rendre :
 Ce lieu le favorise, et je vous y retiens
 Pour lui faciliter de si doux entretiens. 1030

BRITANNICUS.

Je puis mettre à ses pieds ma douleur ou ma joie
 Partout où sa bonté consent que je la voie ;
 Et l'aspect de ces lieux où vous la retenez
 N'a rien dont mes regards doivent être étonnés.

NÉRON.

Et que vous montrent-ils qui ne vous avertisse 1035
 Qu'il faut qu'on me respecte et que l'on m'obéisse ?

BRITANNICUS.

Il ne nous ont pas vu l'un et l'autre élever,
 Moi pour vous obéir, et vous pour me braver ;
 Et ne s'attendaient pas, lorsqu'ils nous virent naître,
 Qu'un jour Domitius me dût parler en maître. 1040

NÉRON.

Ainsi par le destin nos vœux sont traversés :
 J'obéissais alors, et vous obéissez.
Si vous n'avez appris à vous laisser conduire,
Vous êtes jeune encore, et l'on peut vous instruire.

BRITANNICUS.

Et qui m'en instruira ? .

NÉRON.

Tout l'Empire à la fois,

1045

Rome.

BRITANNICUS.

Rome met-elle au nombre de vos droits
Tout ce qu'a de cruel l'injustice et la force,
Les emprisonnements, le rapt et le divorce ?

NÉRON.

Rome ne porte point ses regards curieux
Jusque dans des secrets que je cache à ses yeux.
Imitez son respect.

1050

BRITANNICUS.

On sait ce qu'elle en pense.

NÉRON.

Elle se tait du moins : imitez son silence.

BRITANNICUS.

Ainsi Néron commence à ne se plus forcer.

NÉRON.

Néron de vos discours commence à se lasser.

BRITANNICUS.

Chacun devait bénir le bonheur de son règne.

1055

NÉRON.

Heureux ou malheureux, il suffit qu'on me craigne.

BRITANNICUS.

Je connais mal Junie, ou de tels sentiments
Ne mériteront pas ses applaudissements.

NÉRON.

Du moins, si je ne sais le secret de lui plaire,
Je sais l'art de punir un rival téméraire.

1060

BRITANNICUS.

Pour moi, quelque péril qui me puisse accabler,
Sa seule inimitié peut me faire trembler.

NÉRON.

Souhaitez-la ! c'est tout ce que je puis vous dire.

BRITANNICUS.

Le bonheur de lui plaire est le seul où j'aspire.

NÉRON.

Elle vous l'a promis, vous lui plairez toujours.

1065

BRITANNICUS.

Je ne sais pas du moins épier ses discours.
Je la laisse expliquer sur tout ce qui me touche,
Et ne me cache point pour lui fermer la bouche.

NÉRON.

Je vous entends. Hé bien, gardes !

JUNIE.

Que faites-vous ?

C'est votre frère. Hélas ! c'est un amant jaloux.

1070

Seigneur, mille malheurs persécutent sa vie.

Ah ! son bonheur peut-il exciter votre envie ?

Souffrez que, de vos cœurs rapprochant les liens,

Je me cache à vos yeux, et me dérobe aux siens.

Ma fuite arrêtera vos discordes fatales ;

1075

Seigneur, j'irai remplir le nombre des vestales.

Ne lui disputez plus mes vœux infortunés ;
Souffrez que les Dieux seuls en soient importunés.

NÉRON.

L'entreprise, Madame, est étrange et soudaine.
Dans son appartement, gardes, qu'on la remène. 1080
Gardez Britannicus dans celui de sa sœur.

BRITANNICUS.

C'est ainsi que Néron sait disputer un cœur !

JUNIE.

Prince, sans l'irriter, cédonz à cet orage.

NÉRON.

Gardes, obéissez sans tarder davantage.

SCÈNE IX.

NÉRON, BURRHUS.

BURRHUS.

Que vois-je ? O ciel !

NÉRON, sans voir Burrhus.

Ainsi leurs feux sont redoublés. 1085
Je reconnais la main qui les a rassemblés.
Agrippine ne s'est présentée à ma vue,
Ne s'est dans ses discours si longtemps étendue,
Que pour faire jouer ce ressort odieux.
Qu'on sache si ma mère est encore en ces lieux. 1090
Burrhus, dans ce palais je veux qu'on la retienne,
Et qu'au lieu de sa garde on lui donne la mienne.

BURRHUS.

Quoi, Seigneur ? sans l'ouïr ? Une mère !

NÉRON.

Arrêtez ;

J'ignore quel projet, Burrhus, vous méditez ;
Mais, depuis quelques jours, tout ce que je désire 1095
Trouve en vous un censeur prêt à me contredire.
Répondez-m'en, vous dis-je ; ou, sur votre refus,
D'autres me répondront et d'elle et de Burrhus.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

AGRIPPINE, BURRHUS.

BURRHUS.

Oui, Madame, à loisir vous pourrez vous défendre :
César lui-même ici consent de vous entendre. 1100
Si son ordre au palais vous a fait retenir,
C'est peut-être à dessein de vous entretenir.
Quoi qu'il en soit, si j'ose expliquer ma pensée,
Ne vous souvenez plus qu'il vous ait offensée :
Préparez-vous plutôt à lui tendre les bras ; 1105
Défendez-vous, Madame, et ne l'accusez pas.
Vous voyez, c'est lui seul que la cour envisage.
Quoiqu'il soit votre fils, et même votre ouvrage,
Il est votre empereur. Vous êtes, comme nous.
Sujette à ce pouvoir qu'il a reçu de vous. 1110
Selon qu'il vous menace, ou bien qu'il vous caresse,
La cour autour de vous ou s'écarte, ou s'empresse.
C'est son appui qu'on cherche, en cherchant votre appui.
Mais voici l'Empereur.

AGRIPPINE.

Qu'on me laisse avec lui.

SCÈNE II.

AGRIPPINE, NÉRON.

AGRIPPINE, s'asseyant.

Approchez-vous, Néron, et prenez votre place. 1115
 On veut sur vos soupçons que je vous satisfasse.
 J'ignore de quel crime on a pu me noircir :
 De tous ceux que j'ai faits je vais vous éclaircir.
 Vous réglez. Vous savez combien votre naissance
 Entre l'Empire et vous avait mis de distance. 1120
 Les droits de mes aïeux, que Rome a consacrés,
 Étaient même sans moi d'inutiles degrés.
 Quand de Britannicus la mère condamnée
 Laissa de Claudius disputer l'hyménée,
 Parmi tant de beautés qui briguerent son choix, 1125
 Qui de ses affranchis mendièrent les voix,
 Je souhaitai son lit, dans la seule pensée
 De vous laisser au trône où je serais placée.
 Je fléchis mon orgueil, j'allai prier Pallas.
 Son maître, chaque jour caressé dans mes bras, 1130
 Prit insensiblement dans les yeux de sa nièce
 L'amour où je voulais amener sa tendresse.
 Mais ce lien du sang qui nous joignait tous deux
 Écartait Claudius d'un lit incestueux.
 Il n'osait épouser la fille de son frère. 1135
 Le sénat fut séduit : une loi moins sévère
 Mit Claude dans mon lit, et Rome à mes genoux.
 C'était beaucoup pour moi, ce n'était rien pour vous.
 Je vous fis sur mes pas entrer dans sa famille ;
 Je vous nommai son gendre, et vous donnai sa fille. 1140
Silanus, qui l'aimait, s'en vit abandonné,

Et marqua de son sang ce jour infortuné.
 Ce n'était rien encore. Eussiez-vous pu prétendre
 Qu'un jour Claude à son fils pût préférer son gendre ?
 De ce même Pallas j'implorai le secours : 1145
 Claude vous adopta, vaincu par ses discours,
 Vous appela Néron ; et du pouvoir suprême
 Voulut, avant le temps, vous faire part lui-même.
 C'est alors que chacun, rappelant le passé,
 Découvrit mon dessein déjà trop avancé ; 1150
 Que de Britannicus la disgrâce future
 Des amis de son père excita le murmure.
 Mes promesses aux uns éblouirent les yeux ;
 L'exil me délivra des plus séditeux ;
 Claude même, lassé de ma plainte éternelle, 1155
 Éloigna de son fils tous ceux de qui le zèle,
 Engagé dès longtemps à suivre son destin,
 Pouvait du trône encor lui rouvrir le chemin.
 Je fis plus : je choisis moi-même dans ma suite
 Ceux à qui je voulais qu'on livrât sa conduite ; 1160
 J'eus soin de vous nommer, par un contraire choix,
 Des gouverneurs que Rome honorait de sa voix.
 Je fus sourde à la brigue, et crus la renommée.
 J'appelai de l'exil, je tirai de l'armée,
 Et ce même Sénèque, et ce même Burrhus, 1165
 Qui depuis . . . Rome alors estimait leurs vertus.
 De Claude en même temps épuisant les richesses,
 Ma main, sous votre nom, répandait ses largesses.
 Les spectacles, les dons, invincibles appas,
 Vous attiraient les cœurs du peuple et des soldats, 1170
 Qui d'ailleurs, réveillant leur tendresse première,
 Favorisaient en vous Germanicus mon père.
 Cependant Claudius penchait vers son déclin.

Ses yeux, longtemps fermés, s'ouvrirent à la fin :
 Il connut son erreur. Occupé de sa crainte, 1175
 Il laissa pour son fils échapper quelque plainte,
 Et voulut, mais trop tard, assembler ses amis.
 Ses gardes, son palais, son lit, m'étaient soumis.
 Je lui laissai sans fruit consumer sa tendresse ;
 De ses derniers soupirs je me rendis maîtresse. 1180
 Mes soins, en apparence, épargnant ses douleurs,
 De son fils, en mourant, lui cachèrent les pleurs.
 Il mourut. Mille bruits en courent à ma honte.
 J'arrêtai de sa mort la nouvelle trop prompte ;
 Et tandis que Burrhus allait secrètement 1185
 De l'armée en vos mains exiger le serment,
 Que vous marchiez au camp, conduit sous mes auspices,
 Dans Rome les autels fumaient de sacrifices ;
 Par mes ordres trompeurs, tout le peuple excité
 Du prince déjà mort demandait la santé. 1190
 Enfin, des légions l'entière obéissance
 Ayant de votre empire affermi la puissance,
 On vit Claude ; et le peuple, étonné de son sort,
 Apprit en même temps votre règne et sa mort.
 C'est le sincère aveu que je voulais vous faire : 1195
 Voilà tous mes forfaits. En voici le salaire.
 Du fruit de tant de soins à peine jouissant
 En avez-vous six mois paru reconnaissant,
 Que, lassé d'un respect qui vous gênait peut-être,
 Vous avez affecté de ne me plus connaître. 1200
 J'ai vu Burrhus, Sénèque, aigrissant vos soupçons,
 De l'infidélité vous tracer des leçons,
 Ravis d'être vaincus dans leur propre science.
 J'ai vu favoriser de votre confiance
Othon, Sénécion, jeunes voluptueux, 1205

Et de tous vos plaisirs flatteurs respectueux ;
 Et lorsque, vos mépris exaltant mes murmures,
 Je vous ai demandé raison de tant d'injures
 (Seul recours d'un ingrat qui se voit confondu),
 Par de nouveaux affronts vous m'avez répondu. 1210
 Aujourd'hui je promets Junie à votre frère ;
 Ils se flattent tous deux du choix de votre mère :
 Que faites-vous ? Junie, enlevée à la cour,
 Devient en une nuit l'objet de votre amour ;
 Je vois de votre cœur Octavie effacée, 1215
 Prête à sortir du lit où je l'avais placée ;
 Je vois Pallas banni, votre frère arrêté ;
 Vous attendez enfin jusqu'à ma liberté :
 Burrhus ose sur moi porter ses mains hardies.
 Et lorsque, convaincu de tant de perfidies, 1220
 Vous deviez ne me voir que pour les expier,
 C'est vous qui m'ordonnez de me justifier.

NÉRON.

Je me souviens toujours que je vous dois l'Empire ;
 Et, sans vous fatiguer du soin de le redire,
 Votre bonté, Madame, avec tranquillité 1225
 Pouvait se reposer sur ma fidélité.
 Aussi bien ces soupçons, ces plaintes assidues,
 Ont fait croire à tous ceux qui les ont entendues
 Que jadis, j'ose ici vous le dire entre nous,
 Vous n'aviez, sous mon nom, travaillé que pour vous. 1230
 « Tant d'honneurs, disaient-ils, et tant de déférences,
 Sont-ce de ses bienfaits de faibles récompenses ?
 Quel crime a donc commis ce fils tant condamné ?
 Est-ce pour obéir qu'elle l'a couronné ?
 N'est-il de son pouvoir que le dépositaire ? » 1235

Non que, si jusque-là j'avais pu vous complaire,
Je n'eusse pris plaisir, Madame, à vous céder
Ce pouvoir que vos cris semblaient redemander.
Mais Rome veut un maître, et non une maîtresse.
Vous entendiez les bruits qu'excitait ma faiblesse : 1240
Le sénat chaque jour et le peuple, irrités
De s'ouïr par ma voix dicter vos volontés,
Publiaient qu'en mourant Claude avec sa puissance
M'avait encor laissé sa simple obéissance.
Vous avez vu cent fois nos soldats en courroux 1245
Porter en murmurant leurs aigles devant vous,
Honteux de rabaisser par cet indigne usage
Les héros dont encore elles portent l'image.
Toute autre se serait rendue à leurs discours ;
Mais, si vous ne réglez, vous vous plaiguez toujours. 1250
Avec Britannicus contre moi réunie,
Vous le fortifiez du parti de Junie ;
Et la main de Pallas trame tous ces complots.
Et, lorsque malgré moi j'assure mon repos,
On vous voit de colère et de haine animée. 1255
Vous voulez présenter mon rival à l'armée :
Déjà jusques au camp le bruit en a couru.

AGRIPPINE.

Moi, le faire Empereur, ingrat ? L'avez-vous cru ?
Quel serait mon dessein ? qu'aurais-je pu prétendre ?
Quels honneurs dans sa cour, quel rang pourrais-je at-
tendre ? 1260
Ah ! si sous votre empire on ne m'épargne pas,
Si mes accusateurs observent tous mes pas,
Si de leur empereur ils poursuivent la mère,
Que ferais-je au milieu d'une cour étrangère ?

Ils me reprocheraient, non des cris impuissants, 1265
 Des desseins étouffés aussitôt que naissants,
 Mais des crimes pour vous commis à votre vue,
 Et dont je ne serais que trop tôt convaincue.
 Vous ne me trompez point, je vois tous vos détours !
 Vous êtes un ingrat, vous le fûtes toujours. 1270
 Dès vos plus jeunes ans, mes soins et mes tendresses
 N'ont arraché de vous que de feintes caresses.
 Rien ne vous a pu vaincre ; et votre dureté
 Aurait dû dans son cours arrêter ma bonté.
 Que je suis malheureuse ! Et par quelle infortune 1275
 Faut-il que tous mes soins me rendent importune !
 Je n'ai qu'un fils. O ciel, qui m'entends aujourd'hui,
 T'ai-je fait quelques vœux qui ne fussent pour lui ?
 Remords, crainte, périls, rien ne m'a retenue ;
 J'ai vaincu ses mépris ; j'ai détourné ma vue 1280
 Des malheurs qui dès lors me furent annoncés ;
 J'ai fait ce que j'ai pu : vous réglez, c'est assez.
 Avec ma liberté, que vous m'avez ravie,
 Si vous le souhaitez, prenez encor ma vie,
 Pourvu que par ma mort tout le peuple irrité 1285
 Ne vous ravisse pas ce qui m'a tant coûté.

NÉRON.

Hé bien donc ! prononcez. Que voulez-vous qu'on fasse ?

AGRIPPINE.

De mes accusateurs qu'on punisse l'audace ;
 Que de Britannicus on calme le courroux ;
 Que Junie à son choix puisse prendre un époux ; 1290
 Qu'ils soient libres tous deux, et que Pallas demeure ;
 Que vous me permettiez de vous voir à toute heure ;

Que ce même Burrhus, qui nous vient écouter,
A votre porte enfin n'ose plus m'arrêter.

NÉRON.

Oui, Madame, je veux que ma reconnaissance 1295
Désormais dans les cœurs grave votre puissance ;
Et je bénis déjà cette heureuse froideur,
Qui de notre amitié va rallumer l'ardeur.
Quoi que Pallas ait fait, il suffit, je l'oublie ;
Avec Britannicus je me réconcilie ; 1300
Et, quant à cet amour qui nous a séparés,
Je vous fais notre arbitre, et vous nous jugerez.
Allez donc, et portez cette joie à mon frère.
Gardes, qu'on obéisse aux ordres de ma mère.

SCÈNE III.

NÉRON, BURRHUS.

BURRHUS.

Que cette paix, Seigneur, et ces embrassements 1305
Vont offrir à mes yeux des spectacles charmants !
Vous savez si jamais ma voix lui fut contraire,
Si de son amitié j'ai voulu vous distraire,
Et si j'ai mérité cet injuste courroux.

NÉRON.

Je ne vous flatte point, je me plaignais de vous, 1310
Burrhus : je vous ai crus tous deux d'intelligence ;
Mais son inimitié vous rend ma confiance.
Elle se hâte trop, Burrhus, de triompher.
J'embrasse mon rival, mais c'est pour l'étouffer.

BURRHUS.

Quoi, Seigneur ?

NÉRON.

C'en est trop : il faut que sa ruine 1315
Me délivre à jamais des fureurs d'Agrippine.
Tant qu'il respirera, je ne vis qu'à demi.
Elle m'a fatigué de ce nom ennemi ;
Et je ne prétends pas que sa coupable audace
Une seconde fois lui promette ma place. 1320

BURRHUS.

Elle va donc bientôt pleurer Britannicus ?

NÉRON.

Avant la fin du jour je ne le craindrai plus.

BURRHUS.

Et qui de ce dessein vous inspire l'envie ?

NÉRON.

Ma gloire, mon amour, ma sûreté, ma vie.

BURRHUS.

Non, quoi que vous disiez, cet horrible dessein 1325
Ne fut jamais, Seigneur, conçu dans votre sein.

NÉRON.

Burthus !

BURRHUS.

De votre bouche, ô ciel ! puis-je l'apprendre ?
Vous-même sans frémir avez-vous pu l'entendre ?
Songez-vous dans quel sang vous allez vous baigner ?
Néron dans tous les cœurs est-il las de régner ? 1330
Que dira-t-on de vous ? Quelle est votre pensée ?

NÉRON.

Quoi ? toujours enchaîné de ma gloire passée,
 J'aurai devant les yeux je ne sais quel amour
 Que le hasard nous donne et nous ôte en un jour ?
 Soumis à tous leurs vœux, à mes désirs contraire, 1335
 Suis-je leur empereur seulement pour leur plaire ?

BURRHUS.

Et ne suffit-il pas, Seigneur, à vos souhaits
 Que le bonheur public soit un de vos bienfaits ?
 C'est à vous à choisir, vous êtes encor maître.
 Vertueux jusqu'ici, vous pouvez toujours l'être : 1340
 Le chemin est tracé, rien ne vous retient plus :
 Vous n'avez qu'à marcher de vertus en vertus.
 Mais, si de vos flatteurs vous suivez la maxime,
 Il vous faudra, Seigneur, courir de crime en crime,
 Soutenir vos rigueurs par d'autres cruautés, 1345
 Et laver dans le sang vos bras ensanglantés
 Britannicus mourant excitera le zèle
 De ses amis, tout prêts à prendre sa querelle.
 Ces vengeurs trouveront de nouveaux défenseurs,
 Qui, même après leur mort, auront des successeurs : 1350
 Vous allumez un feu qui ne pourra s'éteindre.
 Craint de tout l'univers, il vous faudra tout craindre,
 Toujours punir, toujours trembler dans vos projets,
 Et pour vos ennemis compter tous vos sujets.
 Ah ! de vos premiers ans l'heureuse expérience 1355
 Vous fait-elle, Seigneur, haïr votre innocence ?
 Songez-vous au bonheur qui les a signalés ?
 Dans quel repos, ô ciel, les avez-vous coulés !
Quel plaisir de penser et de dire en vous-même :

«Partout, en ce moment, on me bénit, on m'aime; 1360
 On ne voit point le peuple à mon nom s'alarmer;
 Le ciel dans tous leurs pleurs ne m'entend point nommer;
 Leur sombre inimitié ne fuit point mon visage;
 Je vois voler partout les cœurs à mon passage!»
 Tels étaient vos plaisirs. Quel changement, ô Dieux! 1365
 Le sang le plus abject vous était précieux.
 Un jour, il m'en souvient, le sénat équitable
 Vous pressait de souscrire à la mort d'un coupable;
 Vous résistiez, Seigneur, à leur sévérité :
 Votre cœur s'accusait de trop de cruauté; 1370
 Et plaignant les malheurs attachés à l'Empire,
 «Je voudrais, disiez-vous, ne savoir pas écrire.»
 Non, ou vous me croirez, ou bien de ce malheur
 Ma mort m'épargnera la vue et la douleur.
 On ne me verra point survivre à votre gloire. 1375
 Si vous allez commettre une action si noire,

(Il se jette à genoux.)

Me voilà prêt, Seigneur : avant que de partir,
 Faites percer ce cœur qui n'y peut consentir;
 Appelez les cruels qui vous l'ont inspirée;
 Qu'ils viennent essayer leur main mal assurée. 1380
 Mais je vois que mes pleurs touchent mon empereur;
 Je vois que sa vertu frémit de leur fureur.
 Ne perdez point de temps, nommez-moi les perfides
 Qui vous osent donner ces conseils parricides.
 Appelez votre frère, oubliez dans ses bras 1385

NÉRON.

Ah ! que demandez-vous ?

BURRHUS.

Non, il ne vous hait pas,

Seigneur ; on le trahit : je sais son innocence ;
 Je vous répons pour lui de son obéissance.
 J'y cours. Je vais presser un entretien si doux.

NÉRON.

Dans mon appartement qu'il m'attende avec vous. 1390

SCÈNE IV.

NÉRON, NARCISSE.

NARCISSE.

Seigneur, j'ai tout prévu pour une mort si juste.
 Le poison est tout prêt. La fameuse Locuste
 A redoublé pour moi ses soins officieux :
 Elle a fait expirer un esclave à mes yeux ;
 Et le fer est moins prompt, pour trancher une vie, 1395
 Que le nouveau poison que sa main me confie.

NÉRON.

Narcisse, c'est assez ; je reconnais ce soin,
 Et ne souhaite pas que vous alliez plus loin.

NARCISSE.

Quoi ? pour Britannicus votre haine affaiblie
 Me défend . . .

NÉRON.

Oui, Narcisse : on nous réconcilie. 1400

NARCISSE.

Je me garderai bien de vous en détourner,
 Seigneur. Mais il s'est vu tantôt emprisonner :
 Cette offense en son cœur sera longtemps nouvelle ;
 Il n'est point de secrets que le temps ne révèle :
Il saura que ma main lui devait présenter 1405

Un poison que votre ordre avait fait apprêter.
Les Dieux de ce dessein puissent-ils le distraire ?
Mais peut-être il fera ce que vous n'osez faire.

NÉRON.

On répond de son cœur ; et je vaincrai le mien.

NARCISSE.

Et l'hymen de Junie en est-il le lien ? 1410
Seigneur, lui faites-vous encor ce sacrifice ?

NÉRON.

C'est prendre trop de soin. Quoi qu'il en soit, Narcisse,
Je ne le compte plus parmi mes ennemis.

NARCISSE.

Agrippine, Seigneur, se l'était bien promis :
Elle a repris sur vous son souverain empire. 1415

NÉRON.

Quoi donc ? Qu'a-t-elle dit ? et que voulez-vous dire ?

NARCISSE.

Elle s'en est vantée assez publiquement.

NÉRON.

De quoi ?

NARCISSE.

Qu'elle n'avait qu'à vous voir un moment ;
Qu'à tout ce grand éclat, à ce courroux funeste,
On verrait succéder un silence modeste ; 1420
Que vous-même à la paix souscriviez le premier,
Heureux que sa bonté daignât tout oublier.

NÉRON.

Mais, Narcisse, dis-moi, que veux-tu que je fasse ?

Je n'ai que trop de pente à punir son audace ;
 Et, si je m'en croyais, ce triomphe indiscret 1425
 Serait bientôt suivi d'un éternel regret.
 Mais de tout l'univers quel sera le langage ?
 Sur les pas des tyrans veux-tu que je m'engage,
 Et que Rome, effaçant tant de titres d'honneur,
 Me laisse pour tous noms celui d'empoisonneur ? 1430
 Ils mettront ma vengeance au rang des parricides.

NARCISSE.

Et prenez-vous, Seigneur, leurs caprices pour guides ?
 Avez-vous prétendu qu'ils se tairaient toujours ?
 Est-ce à vous de prêter l'oreille à leurs discours ?
 De vos propres désirs perdrez-vous la mémoire ? 1435
 Et serez-vous le seul que vous n'oserez croire ?
 Mais, Seigneur, les Romains ne vous sont pas connus.
 Non, non, dans leurs discours ils sont plus retenus.
 Tant de précaution affaiblit votre règne :
 Ils croiront, en effet, mériter qu'on les craigne. 1440
 Au joug depuis longtemps ils se sont façonnés ;
 Ils adorent la main qui les tient enchaînés.
 Vous les verrez toujours ardents à vous complaire.
 Leur prompt servitude a fatigué Tibère.
 Moi-même, revêtu d'un pouvoir emprunté 1445
 Que je reçus de Claude avec la liberté,
 J'ai cent fois, dans le cours de ma gloire passée,
 Tenté leur patience, et ne l'ai point lassée.
 D'un empoisonnement vous craignez la noirceur ?
 Faites périr le frère, abandonnez la sœur : 1450
 Rome, sur ses autels prodiguant les victimes,
 Fussent-ils innocents, leur trouvera des crimes ;
 Vous verrez mettre au rang des jours infortunés
Ceux où jadis la sœur et le frère sont nés.

NÉRON.

Narcisse, encore un coup, je ne puis l'entreprendre. 1455
 J'ai promis à Burrhus, il a fallu me rendre.
 Je ne veux point encore, en lui manquant de foi,
 Donner à sa vertu des armes contre moi.
 J'oppose à ses raisons un courage inutile :
 Je ne l'écoute point avec un cœur tranquille. 1460

NARCISSE.

Burrhus ne pense pas, Seigneur, tout ce qu'il dit :
 Son adroite vertu ménage son crédit ;
 Ou plutôt ils n'ont tous qu'une même pensée.
 Ils verraient par ce coup leur puissance abaissée ;
 Vous seriez libre alors, Seigneur, et devant vous 1465
 Ces maîtres orgueilleux fléchiraient comme nous.
 Quoi donc ? ignorez-vous tout ce qu'ils osent dire ?
 «Néron, s'ils en sont crus, n'est point né pour l'empire ;
 Il ne dit, il ne fait que ce qu'on lui prescrit :
 Burrhus conduit son cœur, Sénèque son esprit. 1470
 Pour toute ambition, pour vertu singulière,
 Il excelle à conduire un char dans la carrière,
 A disputer des prix indignes de ses mains,
 A se donner lui-même en spectacle aux Romains,
 A venir prodiguer sa voix sur un théâtre, 1475
 A réciter des chants qu'il veut qu'on idolâtre ;
 Tandis que des soldats, de moments en moments,
 Vont arracher pour lui les applaudissements.»
 Ah ! ne voulez-vous pas les forcer à se taire ?

NÉRON.

Viens, Narcisse. Allons voir ce que nous devons faire. 1480

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

BRITANNICUS, JUNIE.

BRITANNICUS.

Oui, Madame, Néron, qui l'aurait pu penser ?
Dans son appartement m'attend pour m'embrasser.
Il y fait de sa cour inviter la jeunesse ;
Il veut que d'un festin la pompe et l'allégresse
Confirment à leurs yeux la foi de nos serments, 1485
Et réchauffent l'ardeur de nos embrassements ;
Il éteint cet amour, source de tant de haine ;
Il vous fait de mon sort arbitre souveraine.
Pour moi, quoique banni du rang de mes aïeux,
Quoique de leur dépouille il se pare à mes yeux, 1490
Depuis qu'à mon amour cessant d'être contraire
Il semble me céder la gloire de vous plaire,
Mon cœur, je l'avouerai, lui pardonne en secret,
Et lui laisse le reste avec moins de regret.
Quoi ? je ne serai plus séparé de vos charmes ? 1495
Quoi ? même en ce moment, je puis voir sans alarmes
Ces yeux que n'ont émus ni soupirs ni terreur,
Qui m'ont sacrifié l'Empire et l'Empereur ?
Ah ! Madame. — Mais quoi ? Quelle nouvelle crainte
Tient parmi mes transports votre joie en contrainte ? 1500

D'où vient qu'en m'écoutant, vos yeux, vos tristes yeux,
Avec de longs regards se tournent vers les cieux ?
Qu'est-ce que vous craignez ?

JUNIE.

Je l'ignore moi-même ;

Mais je crains.

BRITANNICUS.

Vous m'aimez ?

JUNIE.

Hélas ! si je vous aime !

BRITANNICUS.

Néron ne trouble plus notre félicité.

1505

JUNIE.

Mais me répondez-vous de sa sincérité ?

BRITANNICUS.

Quoi ? vous le soupçonnez d'une haine couverte ?

JUNIE.

Néron m'aimait tantôt, il jurait votre perte ;

Il me fuit, il vous cherche : un si grand changement

Peut-il être, Seigneur, l'ouvrage d'un moment ?

1510

BRITANNICUS.

Cet ouvrage, Madame, est un coup d'Agrippine :

Elle a cru que ma perte entraînait sa ruine.

Grâce aux préventions de son esprit jaloux,

Nos plus grands ennemis ont combattu pour nous.

Je m'en fie aux transports qu'elle m'a fait paraître ;

1515

Je m'en fie à Burrhus ; j'en crois même son maître :

Je crois qu'à mon exemple, impuissant à trahir,
Il hait à cœur ouvert ou cesse de haïr.

JUNIE.

Seigneur, ne jugez pas de son cœur par le vôtre :
Sur des pas différents vous marchez l'un et l'autre. 1520
Je ne connais Néron et la cour que d'un jour ;
Mais, si je l'ose dire, hélas ! dans cette cour
Combien tout ce qu'on dit est loin de ce qu'on pense !
Que la bouche et le cœur sont peu d'intelligence !
Avec combien de joie on y trahit sa foi ! 1525
Quel séjour étranger et pour vous et pour moi !

BRITANNICUS.

Mais que son amitié soit véritable ou feinte,
Si vous craignez Néron, lui-même est-il sans crainte ?
Non, non, il n'ira point, par un lâche attentat,
Soulever contre lui le peuple et le sénat. 1530
Que dis-je ? Il reconnaît sa dernière injustice.
Ses remords ont paru, même aux yeux de Narcisse.
Ah ! s'il vous avait dit, ma princesse, à quel point . . .

JUNIE.

Mais Narcisse, Seigneur, ne vous trahit-il point ?

BRITANNICUS.

Et pourquoi voulez-vous que mon cœur s'en défie ? 1535

JUNIE.

Et que sais-je ? Il y va, Seigneur, de votre vie.
Tout m'est suspect : je crains que tout ne soit séduit ;
Je crains Néron ; je crains le malheur qui me suit.
D'un noir pressentiment malgré moi prévenue,

Je vous laisse à regret éloigner de ma vue. 1540
 Hélas ! si cette paix dont vous vous repaissez
 Couvrirait contre vos jours quelques pièges dressés .
 Si Néron, irrité de notre intelligence,
 Avait choisi la nuit pour cacher sa vengeance !
 S'il préparait ses coups tandis que je vous vois ! 1545
 Et si je vous parlais pour la dernière fois !
 Ah ! Prince !

BRITANNICUS.

Vous pleurez ! Ah ! ma chère princesse !
 Et pour moi jusque-là votre cœur s'intéresse ?
 Quoi ? Madame, en un jour où, plein de sa grandeur,
 Néron croit éblouir vos yeux de sa splendeur, 1550
 Dans des lieux où chacun me fuit et le révère,
 Aux pompes de sa cour préférer ma misère !
 Quoi ? dans ce même jour et dans ces mêmes lieux,
 Refuser un empire, et pleurer à mes yeux !
 Mais, Madame, arrêtez ces précieuses larmes : 1555
 Mon retour va bientôt dissiper vos alarmes.
 Je me rendrais suspect par un plus long séjour :
 Adieu. Je vais, le cœur tout plein de mon amour,
 Au milieu des transports d'une aveugle jeunesse,
 Ne voir, n'entretenir que ma belle princesse. 1560
 Adieu.

JUNIE.

Prince . . .

BRITANNICUS.

'On m'attend, Madame, il faut partir.

JUNIE.

Mais du moins attendez qu'on vous vienne avertir.

SCÈNE II.

AGRIPPINE, BRITANNICUS, JUNIE.

AGRIPPINE.

Prince, que tardez-vous ? Partez en diligence.

Néron impatient se plaint de votre absence.

La joie et le plaisir de tous les conviés

1565

Attend, pour éclater, que vous vous embrassiez.

Ne faites point languir une si juste envie :

Allez. Et nous, Madame, allons chez Octavie.

BRITANNICUS.

Allez, belle Junie, et d'un esprit content

Hâtez-vous d'embrasser ma sœur qui vous attend.

1570

Dès que je le pourrai, je reviens sur vos traces,

Madame ; et de vos soins j'irai vous rendre grâces.

SCÈNE III.

AGRIPPINE, JUNIE.

AGRIPPINE.

Madame, ou je me trompe, ou durant vos adieux

Quelques pleurs répandus ont obscurci vos yeux.

Puis-je savoir quel trouble a formé ce nuage ?

1575

Doutez-vous d'une paix dont je fais mon ouvrage ?

JUNIE.

Après tous les ennuis que ce jour m'a coûtés,

Ai-je pu rassurer mes esprits agités ?

Hélas ! à peine encor je conçois ce miracle.

Quand même à vos bontés je craindrais quelque
obstacle, 1580
Le changement, Madame, est commun à la cour ;
Et toujours quelque crainte accompagne l'amour.

AGRIPPINE.

Il suffit, j'ai parlé, tout a changé de face :
Mes soins à vos soupçons ne laissent point de place.
Je réponds d'une paix jurée entre mes mains ! 1585
Néron m'en a donné des gages trop certains.
Ah ! si vous aviez vu par combien de caresses
Il m'a renouvelé la foi de ses promesses !
Par quels embrassements il vient de m'arrêter !
Ses bras, dans nos adieux, ne pouvaient me quitter ; 1590
Sa facile bonté, sur son front répandue,
Jusqu'aux moindres secrets est d'abord descendue.
Il s'épanchait en fils, qui vient en liberté
Dans le sein de sa mère oublier sa fierté.
Mais bientôt, reprenant un visage sévère, 1595
Tel que d'un empereur qui consulte sa mère,
Sa confidence auguste a mis entre mes mains
Des secrets d'où dépend le destin des humains.
Non, il le faut ici confesser à sa gloire,
Son cœur n'enferme point une malice noire ; 1600
Et nos seuls ennemis, altérant sa bonté,
Abusaient contre nous de sa facilité.
Mais enfin à son tour leur puissance décline ;
Rome, encore une fois va connaître Agrippine ;
Déjà de ma faveur on adore le bruit. 1605
Cependant en ces lieux n'attendons pas la nuit.
Passons chez Octavie, et donnons-lui le reste
D'un jour autant heureux que je l'ai cru funeste.

Mais qu'est-ce que j'entends ? Quel tumulte confus ?
Que peut-on faire ?

JUNIE.

O ciel, sauvez Britannicus ! 1610

SCÈNE IV.

AGRIPPINE, JUNIE, BURRHUS.

AGRIPPINE.

Burrhus, où courez-vous ! Arrêtez. Que veut dire . . .

BURRHUS.

Madame, c'en est fait, Britannicus expire.

JUNIE.

Ah ! mon prince !

AGRIPPINE.

Il expire ?

BURRHUS.

Ou plutôt il est mort,

Madame.

JUNIE.

Pardonnez, Madame, à ce transport.

Je vais le secourir, si je puis, ou le suivre. 1615

SCÈNE V.

AGRIPPINE, BURRHUS.

AGRIPPINE.

Quel attentat, Burrhus !

BURRHUS.

Je n'y pourrai survivre,
Madame ; il faut quitter la cour et l'Empereur.

AGRIPPINE.

Quoi ? du sang de son frère il n'a point eu d'horreur ?

BURRHUS.

Ce dessein s'est conduit avec plus de mystère.
A peine l'Empereur a vu venir son frère, 1620
Il se lève, il l'embrasse, on se tait ; et soudain
César prend le premier une coupe à la main :
« Pour achever ce jour sous de meilleurs auspices,
Ma main de cette coupe épanche les prémices,
Dit-il. Dieux, que j'appelle à cette effusion, 1625
Venez favoriser notre réunion. »
Par les mêmes serments Britannicus se lie.
La coupe dans ses mains par Narcisse est remplie ;
Mais ses lèvres à peine en ont touché les bords,
Le fer ne produit point de si puissants efforts, 1630
Madame : la lumière à ses yeux est ravie ;
Il tombe sur son lit sans chaleur et sans vie.
Jugez combien ce coup frappe tous les esprits.
La moitié s'épouvante et sort avec des cris ;
Mais ceux qui de la cour ont un plus long usage, 1635
Sur les yeux de César composent leur visage.
Cependant sur son lit il demeure penché ;
D'aucun étonnement il ne paraît touché :
« Ce mal dont vous craignez, dit-il, la violence,
A souvent sans péril attaqué son enfance. » 1640
Narcisse veut en vain affecter quelque ennui,
Et sa perfide joie éclate malgré lui.

Pour moi, dût l'Empereur punir ma hardiesse,
 D'une odieuse cour j'ai traversé la presse ;
 Et j'allais, accablé de cet assassinat, 1645
 Pleurer Britannicus, César et tout l'État.

AGRIPPINE.

Le voici. Vous verrez si c'est moi qui l'inspire.

SCÈNE VI.

AGRIPPINE, NÉRON, BURRHUS, NARCISSE.

NÉRON, voyant Agrippine.

Dieux !

AGRIPPINE.

Arrêtez, Néron : j'ai deux mots à vous dire.
 Britannicus est mort : je reconnais les coups ;
 Je connais l'assassin.

NÉRON.

Et qui, Madame ?

AGRIPPINE.

Vous. 1650

NÉRON.

Moi ? Voilà les soupçons dont vous êtes capable.
 Il n'est point de malheur dont je ne sois coupable ;
 Et si l'on veut, Madame, écouter vos discours,
 Ma main de Claude même aura tranché les jours.
 Son fils vous était cher, sa mort peut vous confondre ; 1655
 Mais des coups du destin je ne puis pas répondre.

AGRIPPINE.

*Non, non, Britannicus est mort empoisonné :
 Narcisse a fait le coup, vous l'avez ordonné.*

NÉRON.

Madame ! Mais qui peut vous tenir ce langage ?

NARCISSE.

Hé ! Seigneur, ce soupçon vous fait-il tant d'outrage ? 1660
 Britannicus, Madame, eut des desseins secrets
 Qui vous auraient coûté de plus justes regrets.
 Il aspirait plus loin qu'à l'hymen de Junie :
 De vos propres bontés il vous aurait punie.
 Il vous trompait vous-même ; et son cœur offensé 1665
 Prétendait tôt ou tard rappeler le passé.
 Soit donc que malgré vous le sort vous ait servie,
 Soit qu'instruit des complots qui menaçaient sa vie,
 Sur ma fidélité César s'en soit remis,
 Laissez les pleurs, Madame, à vos seuls ennemis. 1670
 Qu'ils mettent ce malheur au rang des plus sinistres,
 Mais vous . . .

AGRIPPINE.

Poursuis, Néron, avec de tels ministres.
 Par des faits glorieux tu te vas signaler.
 Poursuis. Tu n'as pas fait ce pas pour reculer.
 Ta main a commencé par le sang de ton frère ; 1675
 Je prévois que tes coups viendront jusqu'à ta mère.
 Dans le fond de ton cœur je sais que tu me hais ;
 Tu voudras t'affranchir du joug de mes bienfaits.
 Mais je veux que ma mort te soit même inutile.
 Ne crois pas qu'en mourant je te laisse tranquille. 1680
 Rome, ce ciel, ce jour que tu reçus de moi,
 Partout, à tout moment, m'offriront devant toi.
 Tes remords te suivront comme autant de furies ;
 Tu croiras les calmer par d'autres barbaries ;
 Ta fureur, s'irritant soi-même dans son cours, 1685

D'un sang toujours nouveau marquera tous tes jours.
 Mais j'espère qu'enfin le ciel, las de tes crimes,
 Ajoutera ta perte à tant d'autres victimes ;
 Qu'après t'être couvert de leur sang et du mien,
 Tu te verras forcé de répandre le tien ;
 Et ton nom paraîtra, dans la race future,
 Aux plus cruels tyrans une cruelle injure.
 Voilà ce que mon cœur se présage de toi.
 Adieu : tu peux sortir.

1690

NÉRON.

Narcisse, suivez-moi.

SCÈNE VII.

AGRIPPINE, BURRHUS.

AGRIPPINE.

Ah, ciel ! de mes soupçons quelle était l'injustice !
 Je condamnais Burrhus pour écouter Narcisse !
 Burrhus, avez-vous vu quels regards furieux
 Néron en me quittant m'a laissés pour adieux ?
 C'en est fait : le cruel n'a plus rien qui l'arrête ;
 Le coup qu'on m'a prédit va tomber sur ma tête.
 Il vous accablera vous-même à votre tour.

1695

1700

BURRHUS.

Ah, Madame ! pour moi, j'ai vécu trop d'un jour.
 Plût au ciel que sa main, heureusement cruelle,
 Eût fait sur moi l'essai de sa fureur nouvelle !
 Qu'il ne m'eût pas donné, par ce triste attentat,
 Un gage trop certain des malheurs de l'État !
Son crime seul n'est pas ce qui me désespère ;

1705

Sa jalousie a pu l'armer contre son frère ;
 Mais s'il vous faut, Madame, expliquer ma douleur,
 Néron l'a vu mourir sans changer de couleur. 1710
 Ses yeux indifférents ont déjà la constance
 D'un tyran dans le crime endurci dès l'enfance.
 Qu'il achève, Madame, et qu'il fasse périr
 Un ministre importun qui ne le peut souffrir.
 Hélas ! loin de vouloir éviter sa colère, 1715
 La plus soudaine mort me sera la plus chère.

SCÈNE VIII.

AGRIPPINE, BURRHUS, ALBINE.

ALBINE.

Ah, Madame ! ah, Seigneur ! courez vers l'Empereur ;
 Venez sauver César de sa propre fureur.
 Il se voit pour jamais séparé de Junie.

AGRIPPINE.

Quoi ? Junie elle-même a terminé sa vie ? 1720

ALBINE.

Pour accabler César d'un éternel ennui,
 Madame, sans mourir elle est morte pour lui.
 Vous savez de ces lieux comme elle s'est ravie :
 Elle a feint de passer chez la triste Octavie ;
 Mais bientôt elle a pris des chemins écartés, 1725
 Où mes yeux ont suivi ses pas précipités.
 Des portes du palais elle sort éperdue.
 D'abord elle a d'Auguste aperçu la statue ;
 Et mouillant de ses pleurs le marbre de ses pieds,

Que de ses bras pressants elle tenait liés : 1730
« Prince, par ces genoux, dit-elle, que j'embrasse,
Protège en ce moment le reste de ta race.
Rome dans ton palais vient de voir immoler
Le seul de tes neveux qui te pût ressembler.
On veut après sa mort que je lui sois parjure ; 1735
Mais pour lui conserver une foi toujours pure,
Prince, je me dévoue à ces dieux immortels
Dont ta vertu t'a fait partager les autels. »
Le peuple cependant, que ce spectacle étonne,
Vole de toutes parts, se presse, l'environne, 1740
S'attendrit à ses pleurs ; et, plaignant son ennui
D'une commune voix la prend sous son appui.
Ils la mènent au temple, où depuis tant d'années
Au culte des autels nos vierges destinées
Gardent fidèlement le dépôt précieux 1745
Du feu toujours ardent qui brûle pour nos dieux.
César les voit partir sans oser les distraire.
Narcisse, plus hardi, s'empresse pour lui plaire.
Il vole vers Junie, et, sans s'épouvanter,
D'une profane main commence à l'arrêter. 1750
De mille coups mortels son audace est punie ;
Son infidèle sang rejaillit sur Junie.
César, de tant d'objets en même temps frappé,
Le laisse entre les mains qui l'ont enveloppé.
Il rentre. Chacun fuit son silence farouche ; 1755
Le seul nom de Junie échappe de sa bouche.
Il marche sans dessein ; ses yeux mal assurés
N'osent lever au ciel leurs regards égarés ;
Et l'on craint, si la nuit jointe à la solitude
Vient de son désespoir aigrir l'inquiétude, 1760
Si vous l'abandonnez plus longtemps sans secours,

Que sa douleur bientôt n'attente sur ses jours.
Le temps presse : courez. Il ne faut qu'un caprice ;
Il se perdrait, Madame.

AGRIPPINE.

Il se ferait justice.

Mais, Burrhus, allons voir jusqu'où vont ses transports. 1765
Voyons quel changement produiront ses remords ;
S'il voudra désormais suivre d'autres maximes.

BURRHUS.

Plût aux Dieux que ce fût le dernier de ses crimes !

ATHALIE.

TRAGÉDIE,

TIRÉE DE L'ÉCRITURE SAINTE.

PRÉFACE.

Tout le monde sait que le royaume de Juda était composé des deux tribus de Juda et de Benjamin, et que les dix autres tribus qui se révoltèrent contre Ro-boam composaient le royaume d'Israël. Comme les
5 rois de Juda étaient de la maison de David, et qu'ils avaient dans leur partage la ville et le temple de Jérusalem, tout ce qu'il y avait de prêtres et de lévites se retirèrent auprès d'eux, et leur demeurèrent toujours attachés. Car, depuis que le temple de Salomon fut
10 bâti, il n'était plus permis de sacrifier ailleurs ; et tous ces autres autels qu'on élevait à Dieu sur des montagnes, appelés par cette raison dans l'Écriture les hauts lieux, ne lui étaient point agréables. Ainsi le culte légitime ne subsistait plus que dans Juda. Les dix
15 tribus, excepté un très petit nombre de personnes, étaient ou idolâtres ou schismatiques.

Au reste, ces prêtres et ces lévites faisaient eux-mêmes une tribu fort nombreuse. Ils furent partagés en diverses classes pour servir tour à tour dans le temple,
20 d'un jour de sabbath à l'autre. Les prêtres étaient de la famille d'Aaron ; et il n'y avait que ceux de cette famille, lesquels pussent exercer la sacrificature. Les lévites leur étaient subordonnés, et avaient soin, entre autres choses, du chant, de la préparation des victimes
25 et de la garde du temple. Ce nom de lévite ne laisse

pas d'être donné quelquefois indifféremment à tous ceux de la tribu. Ceux qui étaient en semaine avaient, ainsi que le grand prêtre, leur logement dans les portiques ou galeries dont le temple était environné, et qui faisaient partie du temple même. Tout l'édifice s'appelait 5 en général le lieu saint. Mais on appelait plus particulièrement de ce nom cette partie du temple intérieur où était le chandelier d'or, l'autel des parfums, et les tables des pains de proposition. Et cette partie était encore distinguée du Saint des Saints, où était l'arche, 10 et où le grand prêtre seul avait droit d'entrer une fois l'année. C'était une tradition assez constante, que la montagne sur laquelle le temple fut bâti était la même montagne où Abraham avait autrefois offert en sacrifice son fils Isaac. 15

J'ai cru devoir expliquer ici ces particularités, afin que ceux à qui l'histoire de l'Ancien Testament ne sera pas assez présente n'en soient point arrêtés en lisant cette tragédie. Elle a pour sujet Joas reconnu et mis sur le trône; et j'aurais dû dans les règles l'intituler 20 *Joas*. Mais la plupart du monde n'en ayant entendu parler que sous le nom d'*Athalie*, je n'ai pas jugé à propos de la leur présenter sous un autre titre, puisque d'ailleurs Athalie y joue un personnage si considérable, et que c'est sa mort qui termine la pièce. Voici une 25 partie des principaux événements qui devancèrent cette grande action.

Joram, roi de Juda, fils de Josaphat, et le septième roi de la race de David, épousa Athalie, fille d'Achab et de Jézabel, qui régnaient en Israël, fameux l'un et 30 l'autre, mais principalement Jézabel, par leurs sanglantes persécutions contre les prophètes. Athalie, non

moins impie que sa mère, entraîna bientôt le roi son mari dans l'idolâtrie, et fit même construire dans Jérusalem un temple à Baal, qui était le dieu du pays de Tyr et de Sidon, où Jézabel avait pris naissance. Joram, après avoir vu périr par les mains des Arabes et des Philistins tous les princes ses enfants, à la réserve d'Okosias, mourut lui-même misérablement d'une longue maladie qui lui consuma les entrailles. Sa mort funeste n'empêcha pas Okosias d'imiter son impiété et celle d'Athalie sa mère. Mais ce prince, après avoir régné seulement un an, étant allé rendre visite au roi d'Israël, frère d'Athalie, fut enveloppé dans la ruine de la maison d'Achab, et tué par l'ordre de Jéhu, que Dieu avait fait sacrer par ses prophètes pour régner sur Israël, et pour être le ministre de ses vengeances. Jéhu extermina toute la postérité d'Achab et fit jeter par les fenêtres Jézabel, qui, selon la prédiction d'Élie, fut mangée des chiens dans la vigne de ce même Naboth qu'elle avait fait mourir autrefois pour s'emparer de son héritage. Athalie, ayant appris à Jérusalem tous ces massacres, entreprit de son côté d'éteindre entièrement la race royale de David, en faisant mourir tous les enfants d'Okosias, ses petits-fils. Mais heureusement Josabet, sœur d'Okosias, et fille de Joram, mais d'une autre mère qu'Athalie, étant arrivée lorsqu'on égorgeait les princes ses neveux, elle trouva moyen de dérober du milieu des morts le petit Joas encore à la mamelle, et le confia avec sa nourrice au grand prêtre, son mari, qui les cacha tous deux dans le temple, où l'enfant fut élevé secrètement jusqu'au jour qu'il fut proclamé roi de Juda. L'Histoire des Rois dit que ce fut la septième année d'après. Mais le texte grec des Paralipomènes,

que Sévère Sulpice a suivi, dit que ce fut la huitième. C'est ce qui m'a autorisé à donner à ce prince neuf à dix ans, pour le mettre déjà en état de répondre aux questions qu'on lui fait.

Je crois ne lui avoir rien fait dire qui soit au-dessus 5
de la portée d'un enfant de cet âge qui a de l'esprit et de la mémoire. Mais quand j'aurais été un peu au delà, il faut considérer que c'est ici un enfant tout extraordinaire, élevé dans le temple par un grand prêtre, qui, le regardant comme l'unique espérance de sa nation, 10
l'avait instruit de bonne heure dans tous les devoirs de la religion et de la royauté. Il n'en était pas de même des enfants des Juifs que de la plupart des nôtres. On leur apprenait les saintes lettres, non seulement dès qu'ils avaient atteint l'usage de la raison, mais, pour 15
me servir de l'expression de saint Paul, dès la mamelle. Chaque Juif était obligé d'écrire une fois en sa vie, de sa propre main, le volume de la loi tout entier. Les rois étaient même obligés de l'écrire deux fois, et il leur était enjoint de l'avoir continuellement devant les yeux. 20
Je puis dire ici que la France voit en la personne d'un prince de huit ans et demi, qui fait aujourd'hui ses plus chères délices, un exemple illustre de ce que peut dans un enfant un heureux naturel aidé d'une excellente éducation ; et que si j'avais donné au petit Joas la même 25
vivacité et le même discernement qui brillent dans les reparties de ce jeune prince, on m'aurait accusé avec raison d'avoir péché contre les règles de la vraisemblance.

L'âge de Zacharie, fils du grand prêtre, n'étant point 30
marqué, on peut lui supposer, si l'on veut, deux ou trois *ans de plus qu'à Joas*.

J'ai suivi l'explication de plusieurs commentateurs fort habiles, qui prouvent, par le texte même de l'Écriture, que tous ces soldats à qui Joïada, ou Joad, comme il est appelé dans Josèphe, fit prendre les armes consacrées à Dieu par David, étaient autant de prêtres et de
5 lévites, aussi bien que les cinq centeniers qui les commandaient. En effet, disent ces interprètes, tout devait être saint dans une si sainte action, et aucun profane n'y devait être employé. Il s'y agissait non seulement
10 de conserver le sceptre dans la maison de David, mais encore de conserver à ce grand roi cette suite de descendants dont devait naître le Messie. " Car ce Messie, tant de fois promis comme fils d'Abraham, devait aussi être le fils de David et de tous les rois de
15 Juda." De là vient que l'illustre et savant prélat, de qui j'ai emprunté ces paroles, appelle Joas le précieux reste de la maison de David. Josèphe en parle dans les mêmes termes. Et l'Écriture dit expressément que Dieu n'extermina pas toute la famille de Joram, voulant
20 conserver à David la lampe qu'il lui avait promise. Or, cette lampe, qu'était-ce autre chose que la lumière qui devait être un jour révélée aux nations ?

L'histoire ne spécifie point le jour où Joas fut proclamé. Quelques interprètes veulent que ce fut un jour
25 de fête. J'ai choisi celle de la Pentecôte, qui était l'une des trois grandes fêtes des Juifs. On y célébrait la mémoire de la publication de la loi sur le mont de Sinaï, et on y offrait aussi à Dieu les premiers pains de la nouvelle moisson : ce qui faisait qu'on la nommait
30 encore la fête des prémices. J'ai songé que ces circonstances me fourniraient quelque variété pour les chants du *chœur*.

Ce chœur est composé de jeunes filles de la tribu de Lévi, et je mets à leur tête une fille que je donne pour sœur à Zacharie. C'est elle qui introduit le chœur chez sa mère. Elle chante avec lui, porte la parole pour lui, et fait enfin les fonctions de ce personnage des anciens 5 chœurs qu'on appelait le coryphée. J'ai aussi essayé d'imiter des anciens cette continuité d'action qui fait que leur théâtre ne demeure jamais vide, les intervalles des actes n'étant marqués que par des hymnes et par des moralités du chœur, qui ont rapport à ce qui se 10 passe.

On me trouvera peut-être un peu hardi d'avoir osé mettre sur la scène un prophète inspiré de Dieu, et qui prédit l'avenir. Mais j'ai eu la précaution de ne mettre dans sa bouche que des expressions tirées des prophètes 15 mêmes. Quoique l'Écriture ne dise pas en termes exprès que Joïada ait eu l'esprit de prophétie, comme elle le dit de son fils, elle le représente comme un homme tout plein de l'esprit de Dieu. Et d'ailleurs ne paraît-il pas, par l'Évangile, qu'il a pu prophétiser en qualité 20 de souverain pontife ? Je suppose donc qu'il voit en esprit le funeste changement de Joas, qui, après trente années d'un règne fort pieux, s'abandonna aux mauvais conseils des flatteurs, et se souilla du meurtre de Zacharie, fils et successeur de ce grand prêtre. Ce 25 meurtre, commis dans le temple, fut une des principales causes de la colère de Dieu contre les Juifs, et de tous les malheurs qui leur arrivèrent dans la suite. On prétend même que depuis ce jour-là les réponses de Dieu cessèrent entièrement dans le sanctuaire. C'est 30 *ce qui m'a donné lieu de faire prédire tout de suite à Joad et la destruction du temple et la ruine de Jérusa-*

lem. Mais comme les prophètes joignent d'ordinaire les consolations aux menaces, et que d'ailleurs il s'agit de mettre sur le trône un des ancêtres du Messie, j'ai pris occasion de faire entrevoir la venue de ce consolateur, après lequel tous les anciens justes soupiraient. Cette scène, qui est une espèce d'épisode, amène très naturellement la musique, par la coutume qu'avaient plusieurs prophètes d'entrer dans leurs saints transports au son des instruments. Témoin cette troupe de prophètes qui vinrent au-devant de Saül avec des harpes et des lyres qu'on portait devant eux ; et témoin Élisée lui-même, qui, étant consulté sur l'avenir par le roi de Juda et par le roi d'Israël, dit, comme fait ici Joad : *Adducite mihi psaltem*. Ajoutez à cela que cette prophétie sert beaucoup à augmenter le trouble dans la pièce, par la consternation et par les différents mouvements où elle jette le chœur et les principaux acteurs.

LES NOMS DES PERSONNAGES.

JOAS, roi de Juda, fils d'Okosias.	
ATHALIE, veuve de Joram, aïeule de Joas.	
JOAD, autrement JOÏADA, grand prêtre.	
JOSABET, tante de Joas, femme du grand prêtre.	
ZACHARIE, fils de Joad et de Josabet.	5
SALOMITH, sœur de Zacharie.	
ABNER, l'un des principaux officiers des rois de Juda.	
AZARIAS, ISMAËL, ET LES TROIS AUTRES CHEFS DES PRÊTRES ET DES LÉVITES.	
MATHAN, prêtre apostat, sacrificateur de Baal.	10
NABAL, confident de Mathan.	
AGAR, femme de la suite d'Athalie.	
TROUPES DE PRÊTRES ET DE LÉVITES.	
SUITE D'ATHALIE.	
LA NOURRICE DE JOAS.	15
CHŒUR DE JEUNES FILLES DE LA TRIBU DE LÉVI.	

La scène est dans le temple de Jérusalem, dans un vestibule de l'appartement du grand prêtre.

ACTE I.

SCÈNE PREMIÈRE.

JOAD, ABNER.

ABNER.

Oui, je viens dans son temple adorer l'Éternel :
Je viens, selon l'usage antique et solennel,
Célébrer avec vous la fameuse journée
Où sur le mont Sina la loi nous fut donnée.
Que les temps sont changés ! Sitôt que de ce jour 5
La trompette sacrée annonçait le retour,
Du temple, orné partout de festons magnifiques,
Le peuple saint en foule inondait les portiques ;
Et tous, devant l'autel avec ordre introduits,
De leurs champs dans leurs mains portant les nouveaux 10
fruits,
Au Dieu de l'univers consacraient ces prémices.
Les prêtres ne pouvaient suffire aux sacrifices.
L'audace d'une femme, arrêtant ce concours,
En des jours ténébreux a changé ces beaux jours.
D'adorateurs zélés à peine un petit nombre 15
Ose des premiers temps nous retracer quelque ombre.
Le reste pour son Dieu montre un oubli fatal ;
Ou même, s'empressant aux autels de Baal,
Se fait initier à ses honteux mystères,
Et blasphème le nom qu'ont invoqué leurs pères. 20

Je tremble qu'Athalie, à ne vous rien cacher,
 Vous-même de l'autel vous faisant arracher,
 N'achève enfin sur vous ses vengeances funestes,
 Et d'un respect forcé ne dépouille les restes.

JOAD.

D'où vous vient aujourd'hui ce noir pressentiment ? 25

ABNER.

Pensez-vous être saint et juste impunément ?
 Dès longtemps elle hait cette fermeté rare
 Qui rehausse en Joad l'éclat de la tiare.
 Dès longtemps votre amour pour la religion
 Est traité de révolte et de sédition. 30

Du mérite éclatant cette reine jalouse
 Hait surtout Josabet, votre fidèle épouse.
 Si du grand prêtre Aaron Joad est successeur,
 De notre dernier roi Josabet est la sœur.
 Mathan d'ailleurs, Mathan, ce prêtre sacrilège, 35
 Plus méchant qu'Athalie, à toute heure l'assiège,
 Mathan, de nos autels infâme déserteur,
 Et de toute vertu zélé persécuteur.

C'est peu que, le front ceint d'une mitre étrangère,
 Ce lévite à Baal prête son ministère : 40
 Ce temple l'importune, et son impiété
 Voudrait anéantir le Dieu qu'il a quitté.

Pour vous perdre il n'est point de ressorts qu'il n'invente ;
 Quelquefois il vous plaint, souvent même il vous vante ;
 Il affecte pour vous une fausse douceur ; 45
 Et, par là de son fiel colorant la noirceur,

Tantôt à cette reine il vous peint redoutable,
Tantôt, voyant pour l'or sa soif insatiable,
Il lui feint qu'en un lieu que vous seul connaissez,

Vous cachez des trésors par David amassés. 50
 Enfin, depuis deux jours la superbe Athalie
 Dans un sombre chagrin paraît ensevelie.
 Je l'observais hier, et je voyais ses yeux
 Lancer sur le lieu saint des regards furieux,
 Comme si dans le fond de ce vaste édifice 55
 Dieu cachait un vengeur armé pour son supplice.
 Croyez-moi, plus j'y pense, et moins je puis douter
 Que sur vous son courroux ne soit prêt d'éclater,
 Et que de Jézabel la fille sanguinaire
 Ne vienne attaquer Dieu jusqu'en son sanctuaire. 60

JOAD.

Celui qui met un frein à la fureur des flots
 Sait aussi des méchants arrêter les complots.
 Soumis avec respect à sa volonté sainte,
 Je crains Dieu, cher Abner, et n'ai point d'autre crainte.
 Cependant je rends grâce au zèle officieux 65
 Qui sur tous mes périls vous fait ouvrir les yeux.
 Je vois que l'injustice en secret vous irrite,
 Que vous avez encor le cœur israélite.
 Le ciel en soit béni ! Mais ce secret courroux,
 Cette oisive vertu, vous en contentez-vous ? 70
 La foi qui n'agit point, est-ce une foi sincère ?
 Huit ans déjà passés, une impie étrangère
 Du sceptre de David usurpe tous les droits,
 Se baigne impunément dans le sang de nos rois,
 Des enfants de son fils détestable homicide, 75
 Et même contre Dieu lève son bras perfide.
 Et vous, l'un des soutiens de ce tremblant État,
 Vous, nourri dans les camps du saint roi Josaphat,
Qui sous son fils Joram commandiez nos armées,

Qui rassurâtes seul nos villes alarmées, 80
 Lorsque d'Okosias le trépas imprévu
 Dispersa tout son camp à l'aspect de Jéhu :
 « Je crains Dieu, dites-vous, sa vérité me touche ! »
 Voici comme ce Dieu vous répond par ma bouche :
 « Du zèle de ma loi que sert de vous parer ? 85
 Par de stériles vœux pensez-vous m'honorer ?
 Quel fruit me revient-il de tous vos sacrifices ?
 Ai-je besoin du sang des boucs et des génisses ?
 Le sang de vos rois crie, et n'est point écouté.
 Rompez, rompez tout pacte avec l'impiété. 90
 Du milieu de mon peuple exterminiez les crimes,
 Et vous viendrez alors m'immoler vos victimes. »

ABNER.

Hé ! que puis-je au milieu de ce peuple abattu ?
 Benjamin est sans force, et Juda sans vertu.
 Le jour qui de leurs rois vit éteindre la race 95
 Éteignit tout le feu de leur antique audace.
 « Dieu même, disent-ils, s'est retiré de nous :
 De l'honneur des Hébreux autrefois si jaloux,
 Il voit sans intérêt leur grandeur terrassée,
 Et sa miséricorde à la fin s'est lassée. 100
 On ne voit plus pour nous ses redoutables mains
 De merveilles sans nombre effrayer les humains ;
 L'arche sainte est muette, et ne rend plus d'oracles. »

JOAD.

Et quel temps fut jamais si fertile en miracles ?
 Quand Dieu par plus d'effets montra-t-il son pouvoir ? 105
 Auras-tu donc toujours des yeux pour ne point voir,
Peuple ingrat ? Quoi ? toujours les plus grandes merveilles
Sans ébranler ton cœur frapperont tes oreilles ?

Faut-il, Abner, faut-il vous rappeler le cours
 Des prodiges fameux accomplis en nos jours ? 110
 Des tyrans d'Israël les célèbres disgrâces,
 Et Dieu trouvé fidèle en toutes ses menaces ;
 L'impie Achab détruit, et de son sang trempé
 Le champ que par le meurtre il avait usurpé ;
 Près de ce champ fatal Jézabel immolée, 115
 Sous les pieds des chevaux cette reine foulée,
 Dans son sang inhumain les chiens désaltérés,
 Et de son corps hideux les membres déchirés ;
 Des prophètes menteurs la troupe confondue,
 Et la flamme du ciel sur l'autel descendue ; 120
 Élie aux éléments parlant en souverain,
 Les cieux par lui fermés et devenus d'airain,
 Et la terre trois ans sans pluie et sans rosée ;
 Les morts se ranimants à la voix d'Élisée :
 Reconnaissez, Abner, à ces traits éclatants, 125
 Un Dieu tel aujourd'hui qu'il fut dans tous les temps :
 Il sait, quand il lui plaît, faire éclater sa gloire :
 Et son peuple est toujours présent à sa mémoire.

ABNER.

Mais où sont ces honneurs à David tant promis,
 Et prédits même encore à Salomon son fils ? 130
 Hélas ! nous espérions que de leur race heureuse
 Devait sortir de rois une suite nombreuse ;
 Que sur toute tribu, sur toute nation,
 L'un d'eux établirait sa domination,
 Ferait cesser partout la discorde et la guerre, 135
 Et verrait à ses pieds tous les rois de la terre.

JOAD.

Aux promesses du ciel pourquoi renoncez-vous ?

ABNER.

Ce roi, fils de David, où le chercherons-nous ?
Le ciel même peut-il réparer les ruines
De cet arbre séché jusque dans ses racines ? 140
Athalie étouffa l'enfant même au berceau.
Les morts, après huit ans, sortent-ils du tombeau ?
Ah ! si dans sa fureur elle s'était trompée ;
Si du sang de nos rois quelque goutte échappée . . .

JOAD.

Hé bien ! que feriez-vous ? 145

ABNER.

O jour heureux pour moi !

De quelle ardeur j'irais reconnaître mon roi !
Doutez-vous qu'à ses pieds nos tribus empressées . . .
Mais pourquoi me flatter de ces vaines pensées ?
Déplorable héritier de ces rois triomphants,
Okosias restait seul avec ses enfants ; 150
Par les traits de Jéhu je vis percer le père ;
Vous avez vu les fils massacrés par la mère.

JOAD.

Je ne m'explique point. Mais quand l'astre du jour
Aura sur l'horizon fait le tiers de son tour,
Lorsque la troisième heure aux prières rappelle, 155
Retrouvez-vous au temple avec ce même zèle.
Dieu pourra vous montrer par d'importants bienfaits
Que sa parole est stable, et ne trompe jamais.
Allez : pour ce grand jour il faut que je m'apprête,
Et du temple déjà l'aube blanchit le faîte. 160

ABNER.

Quel sera ce bienfait que je ne comprends pas ?

L'illustre Josabet porte vers vous ses pas.
Je sors, et vais me joindre à la troupe fidèle
Qu'attire de ce jour la pompe solennelle.

SCÈNE II.

JOAD, JOSABET.

JOAD.

Les temps sont accomplis, Princesse : il faut parler, 165
Et votre heureux larcin ne se peut plus celer.
Des ennemis de Dieu la coupable insolence,
Abusant contre lui de ce profond silence,
Accusent trop longtemps ses promesses d'erreur.
Que dis-je ? Le succès animant leur fureur, 170
Jusque sur notre autel votre injuste marâtre
Veut offrir à Baal un encens idolâtre.
Montrons ce jeune roi que vos mains ont sauvé,
Sous l'aile du Seigneur dans le temple élevé.
De nos princes hébreux il aura le courage, 175
Et déjà son esprit a devancé son âge.
Avant que son destin s'explique par ma voix,
Je vais l'offrir au Dieu par qui règnent les rois.
Aussitôt assemblant nos lévites, nos prêtres,
Je leur déclarerai l'Héritier de leurs maîtres. 180

JOSABET.

Sait-il déjà son nom et son noble destin ?

JOAD.

Il ne répond encor qu'au nom d'Éliacin,
Et se croit quelque enfant rejeté par sa mère,
A qui j'ai par pitié daigné servir de père.

JOSABET.

Hélas ! de quel péril je l'avais su tirer ! 185
Dans quel péril encore est-il prêt de rentrer !

JOAD.

Quoi ? déjà votre foi s'affaiblit et s'étonne ?

JOSABET.

A vos sages conseils, Seigneur, je m'abandonne.
Du jour que j'arrachai cet enfant à la mort,
Je remis en vos mains tout le soin de son sort. 190
Même, de mon amour craignant la violence,
Autant que je le puis j'évite sa présence,
De peur qu'en le voyant quelque trouble indiscret
Ne fasse avec mes pleurs échapper mon secret.
Surtout j'ai cru devoir aux larmes, aux prières, 195
Consacrer ces trois jours et ces trois nuits entières.
Cependant aujourd'hui puis-je vous demander
Quels amis vous avez prêts à vous seconder ?
Abner, le brave Abner, viendra-t-il nous défendre ?
A-t-il près de son roi fait serment de se rendre ? 200

JOAD.

Abner, quoiqu'on se pût assurer sur sa foi,
Ne sait pas même encor si nous avons un roi.

JOSABET.

Mais à qui de Joas confiez-vous la garde ?
Est-ce Obed, est-ce Amnon que cet honneur regarde ?
De mon père sur eux les bienfaits répandus . . . 205

JOAD.

A l'injuste Athalie ils se sont tous vendus.

JOSABET.

Qui donc opposez-vous contre ses satellites ?

JOAD.

Ne vous l'ai-je pas dit ? Nos prêtres, nos lévites.

JOSABET.

Je sais que, près de vous en secret assemblé,
 Par vos soins prévoyants leur nombre est redoublé ; 210
 Que, pleins d'amour pour vous, d'horreur pour Athalie,
 Un serment solennel par avance les lie
 A ce fils de David qu'on leur doit révéler.
 Mais, quelque noble ardeur dont ils puissent brûler,
 Peuvent-ils de leur roi venger seuls la querelle ? 215
 Pour un si grand ouvrage est-ce assez de leur zèle ?
 Doutez-vous qu'Athalie, au premier bruit semé
 Qu'un fils d'Okosias est ici renfermé,
 De ses fiers étrangers assemblant les cohortes,
 N'environne le temple, et n'en brise les portes ? 220
 Suffira-t-il contre eux de vos ministres saints,
 Qui, levant au Seigneur leurs innocentes mains,
 Ne savent que gémir et prier pour nos crimes,
 Et n'ont jamais versé que le sang des victimes ?
 Peut-être dans leurs bras Joas percé de coups . . . 225

JOAD.

Et comptez-vous pour rien Dieu qui combat pour nous ?
 Dieu, qui de l'orphelin protège l'innocence,
 Et fait dans la faiblesse éclater sa puissance ;
 Dieu, qui hait les tyrans, et qui dans Jezraël
 Jura d'exterminer Achab et Jézabel ; 230
 Dieu, qui, frappant Joram, le mari de leur fille,

A jusque sur son fils poursuivi leur famille ;
Dieu, dont le bras vengeur, pour un temps suspendu,
Sur cette race impie est toujours étendu ?

JOSABET.

Et c'est sur tous ces rois sa justice sévère 235
Que je crains pour le fils de mon malheureux frère.
Qui sait si cet enfant, par leur crime entraîné,
Avec eux en naissant ne fut pas condamné ?
Si Dieu, le séparant d'une odieuse race,
En faveur de David voudra lui faire grâce ? 240

Hélas ! l'état horrible où le ciel me l'offrit
Revient à tout moment effrayer mon esprit.
De princes égorgés la chambre était remplie.
Un poignard à la main, l'implacable Athalie
Au carnage animait ses barbares soldats, 245
Et poursuivait le cours de ses assassinats.

Joas, laissé pour mort, frappa soudain ma vue.
Je me figure encor sa nourrice éperdue,
Qui devant les bourreaux s'était jetée en vain,
Et, faible, le tenait renversé sur son sein. 250

Je le pris tout sanglant. En baignant son visage,
Mes pleurs du sentiment lui rendirent l'usage ;
Et, soit frayeur encore, ou pour me caresser,
De ses bras innocents je me sentis presser.
Grand Dieu, que mon amour ne lui soit point funeste ! 255
Du fidèle David c'est le précieux reste :

Nourri dans ta maison, en l'amour de ta loi,
Il ne connaît encor d'autre père que toi.
Sur le point d'attaquer une reine homicide,
A l'aspect du peril si ma foi s'intimide, 260
Si la chair et le sang, se troublant aujourd'hui,

Ont trop de part aux pleurs que je répands pour lui,
 Conserve l'héritier de tes saintes promesses,
 Et ne punis que moi de toutes mes faiblesses !

JOAD.

Vos larmes, Josabet, n'ont rien de criminel ; 265
 Mais Dieu veut qu'on espère en son soin paternel.
 Il ne recherche point, aveugle en sa colère,
 Sur le fils qui le craint l'impiété du père.
 Tout ce qui reste encor de fidèles Hébreux
 Lui viendront aujourd'hui renouveler leurs vœux. 270
 Autant que de David la race est respectée,
 Autant de Jézabel la fille est détestée.
 Joas les touchera par sa noble pudeur,
 Où semble de son sang reluire la splendeur ;
 Et Dieu, par sa voix même appuyant notre exemple, 275
 De plus près à leur cœur parlera dans son temple.
 Deux infidèles rois tour à tour l'ont bravé :
 Il faut que sur le trône un roi soit élevé,
 Qui se souviennne un jour qu'au rang de ses ancêtres
 Dieu l'a fait remonter par la main de ses prêtres, 280
 L'a tiré par leur main de l'oubli du tombeau,
 Et de David éteint rallumé le flambeau.

Grand Dieu, si tu prévois qu'indigne de sa race
 Il doive de David abandonner la trace,
 Qu'il soit comme le fruit en naissant arraché, 285
 Ou qu'un souffle ennemi dans sa fleur a séché !
 Mais si ce même enfant, à tes ordres docile,
 Doit être à tes desseins un instrument utile,
 Fais qu'au juste héritier le sceptre soit remis ;
 Livre en mes faibles mains ses puissants ennemis ; 290
 Confonds dans ses conseils une reine cruelle.

Daigne, daigne, mon Dieu, sur Mathan et sur elle
Répandre cet esprit d'imprudence et d'erreur,
De la chute des rois funeste avant-coureur !
L'heure me presse : adieu. Des plus saintes familles 295
Votre fils et sa sœur vous amènent les filles.

SCÈNE III.

JOSABET, ZACHARIE, SALOMITH, LE CHŒUR.

JOSABET.

Cher Zacharie, allez, ne vous arrêtez pas ;
De votre auguste père accompagnez les pas.
O filles de Lévi, troupe jeune et fidèle,
Que déjà le Seigneur embrase de son zèle, 300
Qui venez si souvent partager mes soupirs,
Enfants, ma seule joie en mes longs dé plaisirs,
Ces festons dans vos mains, et ces fleurs sur vos têtes
Autrefois convenaient à nos pompeuses fêtes.
Mais, hélas ! en ce temps d'opprobre et de douleurs, 305
Quelle offrande sied mieux que celle de nos pleurs ?
J'entends déjà, j'entends la trompette sacrée.
Et du temple bientôt on permettra l'entrée.
Tandis que je me vais préparer à marcher,
Chantez, louez le Dieu que vous venez chercher. 310

SCÈNE IV.

LE CHŒUR.

TOUT LE CHŒUR chante.

Tout l'univers est plein de sa magnificence.
Qu'on l'adore, ce Dieu, qu'on l'invoque à jamais !

Son empire a des temps précédé la naissance.
Chantons, publions ses bienfaits.

UNE VOIX, seule.

En vain l'injuste violence 315
Au peuple qui le loue imposerait silence :
Son nom ne périra jamais.
Le jour annonce au jour sa gloire et sa puissance.
Tout l'univers est plein de sa magnificence.
Chantons, publions ses bienfaits. 320

TOUT LE CHŒUR répète.

Tout l'univers est plein de sa magnificence.
Chantons, publions ses bienfaits.

UNE VOIX, seule.

Il donne aux fleurs leur aimable peinture.
Il fait naître et mûrir les fruits.
Il leur dispense avec mesure 325
Et la chaleur des jours et la fraîcheur des nuits ;
Le champ qui les reçut les rend avec usure.

UNE AUTRE.

Il commande au soleil d'animer la nature,
Et la lumière est un don de ses mains ;
Mais sa loi sainte, sa loi pure 330
Est le plus riche don qu'il ait fait aux humains.

UNE AUTRE.

O mont de Sinaï, conserve la mémoire
De ce jour à jamais auguste et renommé,
Quand, sur ton sommet enflammé,
Dans un nuage épais le Seigneur enfermé, 335
Fit luire aux yeux mortels un rayon de sa gloire !

Dis-nous pourquoi ces feux et ces éclairs,
Ces torrents de fumée et ce bruit dans les airs,
Ces trompettes et ce tonnerre ?
Venait-il renverser l'ordre des éléments ?
Sur ses antiques fondements
Venait-il ébranler la terre ?

340

UNE AUTRE.

Il venait révéler aux enfants des Hébreux
De ses préceptes saints la lumière immortelle.
Il venait à ce peuple heureux
Ordonner de l'aimer d'une amour éternelle.

345

TOUT LE CHŒUR.

O divine, ô charmante loi !
O justice ! ô bonté suprême !
Que de raisons, quelle douceur extrême
D'engager à ce Dieu son amour et sa foi !

350

UNE VOIX, seule.

D'un joug cruel il sauva nos aïeux,
Les nourrit au désert d'un pain délicieux.
Il nous donne ses lois, il se donne lui-même.
Pour tant de biens, il commande qu'on l'aime.

LE CHŒUR.

O justice ! ô bonté suprême !

355

LA MÊME VOIX.

Des mers pour eux il entr'ouvrit les eaux ;
D'un aride rocher fit sortir des ruisseaux.
Il nous donne ses lois, il se donne lui-même.
Pour tant de biens, il commande qu'on l'aime.

LE CHŒUR.

O divine, ô charmante loi ! 360
 Que de raisons, quelle douceur extrême
 D'engager à ce Dieu son amour et sa foi !

UNE AUTRE VOIX, seule.

Vous qui ne connaissez qu'une crainte servile,
 Ingrats, un Dieu si bon ne peut-il vous charmer ?
 Est-il donc à vos cœurs, est-il si difficile 365
 Et si pénible de l'aimer ?
 L'esclave craint le tyran qui l'outrage ;
 Mais des enfants l'amour est le partage.
 Vous voulez que ce Dieu vous comble de bienfaits,
 Et ne l'aimer jamais ! 370

TOUT LE CHŒUR.

O divine, ô charmante loi !
 O justice ! ô bonté suprême !
 Que de raisons, quelle douceur extrême
 D'engager à ce Dieu son amour et sa foi !

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

JOSABET, SALOMITH, LE CHŒUR.

JOSABET.

Mes filles, c'est assez ; suspendez vos cantiques. 375
Il est temps de nous joindre aux prières publiques.
Voici notre heure. Allons célébrer ce grand jour,
Et devant le Seigneur paraître à notre tour.

SCÈNE II.

ZACHARIE, JOSABET, SALOMITH, LE CHŒUR.

JOSABET.

Mais que vois-je ? Mon fils, quel sujet vous ramène ?
Où courez-vous ainsi tout pâle et hors d'haleine ? 380

ZACHARIE.

O ma mère !

JOSABET.

Hé bien ! quoi ?

ZACHARIE.

Le temple est profané !

JOSABET.

Comment ?

ZACHARIE.

Et du Seigneur l'autel abandonné !

JOSABET.

Je tremble. Hâtez-vous d'éclaircir votre mère.

ZACHARIE.

Déjà, selon la loi, le grand prêtre mon père,
Après avoir au Dieu qui nourrit les humains 385
De la moisson nouvelle offert les premiers pains,
Lui présentait encore entre ses mains sanglantes
Des victimes de paix les entrailles fumantes.
Debout à ses côtés, le jeune Éliacin
Comme moi le servait en long habit de lin ; 390
Et cependant du sang de la chair immolée
Les prêtres arrosaient l'autel et l'assemblée.
Un bruit confus s'élève, et du peuple surpris
Détourne tout à coup les yeux et les esprits.
Une femme . . . Peut-on la nommer sans blasphème ? 395
Une femme . . . C'était Athalie elle-même.

JOSABET.

Ciel !

ZACHARIE.

Dans un des parvis aux hommes réservé,
Cette femme superbe entre, le front levé,
Et se préparait même à passer les limites
De l'enceinte sacrée ouverte aux seuls lévites. 400
Le peuple s'épouvante et fuit de toutes parts.
Mon père . . . Ah ! quel courroux animait ses regards !
Moïse à Pharaon parut moins formidable :
« Reine, sors, a-t-il dit, de ce lieu redoutable,
D'où te bannit ton sexe et ton impiété. 405

Viens-tu du Dieu vivant braver la majesté ?
La reine alors, sur lui jetant un œil farouche,
Pour blasphémer sans doute ouvrait déjà la bouche.
J'ignore si de Dieu l'ange se dévoilant
Est venu lui montrer un glaive étincelant ;
Mais sa langue en sa bouche à l'instant s'est glacée,
Et toute son audace a paru terrassée.
Ses yeux, comme effrayés, n'osaient se détourner ;
Surtout Éliacin paraissait l'étonner.

410

JOSABET.

Quoi donc ? Éliacin a paru devant elle ?

415

ZACHARIE.

Nous regardions tous deux cette reine cruelle,
Et d'une égale horreur nos cœurs étaient frappés.
Mais les prêtres bientôt nous ont enveloppés.
On nous a fait sortir. J'ignore tout le reste,
Et venais vous conter ce désordre funeste.

420

JOSABET.

Ah ! de nos bras sans doute elle vient l'arracher ;
Et c'est lui qu'à l'autel sa fureur vient chercher.
Peut-être en ce moment l'objet de tant de larmes . . .
Souviens-toi de David, Dieu, qui vois mes alarmes !

SALOMITH.

Quel est-il, cet objet des pleurs que vous versez ?

425

ZACHARIE.

Les jours d'Éliacin seraient-ils menacés ?

SALOMITH.

Aurait-il de la Reine attiré la colère ?

ZACHARIE.

Que craint-on d'un enfant sans support et sans père ?

JOSABET.

Ah ! la voici. Sortons. Il la faut éviter.

SCÈNE III.

ATHALIE, AGAR, ABNER, SUITE D'ATHALIE.

AGAR.

Madame, dans ces lieux pourquoi vous arrêter ? 430
Ici tous les objets vous blessent, vous irritent.
Abandonnez ce temple aux prêtres qui l'habitent ;
Fuyez tout ce tumulte, et dans votre palais
A vos sens agités venez rendre la paix.

ATHALIE.

Non, je ne puis : tu vois mon trouble et ma faiblesse. 435
Va, fais dire à Mathan qu'il vienne, qu'il se presse ;
Heureuse si je puis trouver par son secours
Cette paix que je cherche, et qui me fuit toujours !
(Elle s'assied.)

SCÈNE IV.

ATHALIE, ABNER, ETC.

ABNER.

Madame, pardonnez si j'ose le défendre.
Le zèle de Joad n'a point dû vous surprendre. 440
Du Dieu que nous servons tel est l'ordre éternel.
Lui-même il nous traça son temple et son autel,
Aux seuls enfants d'Aaron commit ses sacrifices,

Aux lévites marqua leur place et leurs offices,
 Et surtout défendit à leur postérité 445
 Avec tout autre dieu toute société.
 Hé quoi ? vous, de nos rois et la femme et la mère,
 Êtes-vous à ce point parmi nous étrangère ?
 Ignorez-vous nos lois ? Et faut-il qu'aujourd'hui . . .
 Voici votre Mathan : je vous laisse avec lui. 450

ATHALIE.

Votre présence, Abner, est ici nécessaire.
 Laissons là de Joad l'audace téméraire,
 Et tout ce vain amas de superstitions
 Qui ferment votre temple aux autres nations.
 Un sujet plus pressant excite mes alarmes. 455
 Je sais que, dès l'enfance élevé dans les armes,
 Abner a le cœur noble, et qu'il rend à la fois
 Ce qu'il doit à son Dieu, ce qu'il doit à ses rois.
 Demeurez.

SCÈNE V.

MATHAN, ATHALIE, ABNER, ETC.

MATHAN.

Grande Reine, est-ce ici votre place ?
 Quel trouble vous agite, et quel effroi vous glace ? 460
 Parmi vos ennemis que venez-vous chercher ?
 De ce temple profane osez-vous approcher ?
 Avez-vous dépouillé cette haine si vive . . .

ATHALIE.

Prêtez-moi l'un et l'autre une oreille attentive.
Je ne veux point ici rappeler le passé, 465

Ni vous rendre raison du sang que j'ai versé.
 Ce que j'ai fait, Abner, j'ai cru le devoir faire.
 Je ne prends point pour juge un peuple téméraire.
 Quoi que son insolence ait osé publier,
 Le ciel même a pris soin de me justifier. 470
 Sur d'éclatants succès ma puissance établie
 A fait jusqu'aux deux mers respecter Athalie.
 Par moi Jérusalem goûte un calme profond.
 Le Jourdain ne voit plus l'Arabe vagabond,
 Ni l'altier Philistin, par d'éternels ravages, 475
 Comme au temps de vos rois, désoler ses rivages ;
 Le Syrien me traite et de reine et de sœur.
 Enfin de ma maison le perfide oppresseur,
 Qui devait jusqu'à moi pousser sa barbarie,
 Jéhu, le fier Jéhu, tremble dans Samarie. 480
 De toutes parts pressé par un puissant voisin,
 Que j'ai su soulever contre cet assassin,
 Il me laisse en ces lieux souveraine maîtresse.
 Je jouissais en paix du fruit de ma sagesse.
 Mais un trouble importun vient, depuis quelques jours, 485
 De mes prospérités interrompre le cours.
 Un songe (me devrais-je inquiéter d'un songe ?)
 Entretient dans mon cœur un chagrin qui le ronge.
 Je l'évite partout, partout il me poursuit.
 C'était pendant l'horreur d'une profonde nuit. 490
 Ma mère Jézabel devant moi s'est montrée,
 Comme au jour de sa mort pompeusement parée.
 Ses malheurs n'avaient point abattu sa fierté ;
 Même elle avait encor cet éclat emprunté
 Dont elle eut soin de peindre et d'orner son visage, 495
 Pour réparer des ans l'irréparable outrage.
 « Tremble, m'a-t-elle dit, fille digne de moi.

Le cruel Dieu des Juifs l'emporte aussi sur toi.
 Je te plains de tomber dans ses mains redoutables,
 Ma fille ! » En achevant ces mots épouvantables, 500
 Son ombre vers mon lit a paru se baisser ;
 Et moi, je lui tendais les mains pour l'embrasser.
 Mais je n'ai plus trouvé qu'un horrible mélange
 D'os et de chair meurtris, et trainés dans la fange,
 Des lambeaux pleins de sang, et des membres affreux 505
 Que des chiens dévorants se disputaient entre eux.

ABNER.

Grand Dieu !

ATHALIE.

Dans ce désordre à mes yeux se présente
 Un jeune enfant couvert d'une robe éclatante,
 Tels qu'on voit des Hébreux les prêtres revêtus.
 Sa vue a ranimé mes esprits abattus. 510
 Mais lorsque, revenant de mon trouble funeste,
 J'admirais sa douceur, son air noble et modeste,
 J'ai senti tout à coup un homicide acier
 Que le traître en mon sein a plongé tout entier.
 De tant d'objets divers le bizarre assemblage 515
 Peut-être du hasard vous paraît un ouvrage :
 Moi-même quelque temps, honteuse de ma peur,
 Je l'ai pris pour l'effet d'une sombre vapeur.
 Mais de ce souvenir mon âme possédée
 A deux fois en dormant revu la même idée : 520
 Deux fois mes tristes yeux se sont vu retracer
 Ce même enfant toujours tout prêt à me percer.
 Lasse enfin des horreurs dont j'étais poursuivie,
 J'allais prier Baal de veiller sur ma vie,
Et chercher du repos au pied de ses autels. 525

Que ne peut la frayeur sur l'esprit des mortels ?
 Dans le temple des Juifs un instinct m'a poussée,
 Et d'apaiser leur Dieu j'ai conçu la pensée :
 J'ai cru que des présents calmeraient son courroux,
 Que ce Dieu, quel qu'il soit, en deviendrait plus doux. 530
 Pontife de Baal, excusez ma faiblesse.
 J'entre : le peuple fuit, le sacrifice cesse,
 Le grand prêtre vers moi s'avance avec fureur.
 Pendant qu'il me parlait, ô surprise ! ô terreur !
 J'ai vu ce même enfant dont je suis menacée, 535
 Tel qu'un songe effrayant l'a peint à ma pensée.
 Je l'ai vu : son même air, son même habit de lin,
 Sa démarche, ses yeux, et tous ses traits enfin.
 C'est lui-même. Il marchait à côté du grand prêtre ;
 Mais bientôt à ma vue on l'a fait disparaître. 540
 Voilà quel trouble ici m'oblige à m'arrêter,
 Et sur quoi j'ai voulu tous deux vous consulter.
 Que présage, Mathan, ce prodige incroyable ?

MATHAN.

Ce songe et ce rapport, tout me semble effroyable.

ATHALIE.

Mais cet enfant fatal, Abner, vous l'avez vu : 545
 Quel est-il ? de quel sang ? et de quelle tribu ?

ABNER.

Deux enfants à l'autel prêtaient leur ministère.
 L'un est fils de Joad, Josabet est sa mère.
 L'autre m'est inconnu.

MATHAN.

Pourquoi délibérer ?
 De tous les deux, Madame, il se faut assurer. 550

Vous savez pour Joad mes égards, mes mesures ;
Que je ne cherche point à venger mes injures ;
Que la seule équité règne en tous mes avis ;
Mais lui-même, après tout, fût-ce son propre fils,
Voudrait-il un moment laisser vivre un coupable ? 555

ABNER.

De quel crime un enfant peut-il être capable ?

MATHAN.

Le ciel nous le fait voir un poignard à la main :
Le ciel est juste et sage, et ne fait rien en vain.
Que cherchez-vous de plus ?

ABNER.

Mais, sur la foi d'un songe,
Dans le sang d'un enfant voulez-vous qu'on se plonge ? 560
Vous ne savez encor de quel père il est né,
Quel il est.

MATHAN.

On le craint : tout est examiné.
A d'illustres parents s'il doit son origine,
La splendeur de son sort doit hâter sa ruine.
Dans le vulgaire obscur si le sort l'a placé, 565
Qu'importe qu'au hasard un sang vil soit versé ?
Est-ce aux rois à garder cette lente justice ?
Leur sûreté souvent dépend d'un prompt supplice.
N'allons point les gêner d'un soin embarrassant :
Dès qu'on leur est suspect, on n'est plus innocent. 570

ABNER.

Hé quoi, Mathan ? d'un prêtre est-ce là le langage ?
Moi, nourri dans la guerre, aux horreurs du carnage,

Des vengeances des rois ministre rigoureux,
 C'est moi qui prête ici ma voix au malheureux !
 Et vous, qui lui devez des entrailles de père, 575
 Vous, ministre de paix dans les temps de colère,
 Couvrant d'un zèle faux votre ressentiment,
 Le sang à votre gré coule trop lentement ?
 Vous m'avez commandé de vous parler sans feinte,
 Madame : quel est donc ce grand sujet de crainte ? 580
 Un songe, un faible enfant que votre œil prévenu
 Peut-être sans raison croit avoir reconnu.

ATHALIE.

Je le veux croire, Abner ; je puis m'être trompée.
 Peut-être un songe vain m'a trop préoccupée.
 Hé bien ! il faut revoir cet enfant de plus près ; 585
 Il en faut à loisir examiner les traits.
 Qu'on les fasse tous deux paraître en ma présence.

ABNER.

Je crains . . .

ATHALIE.

Manquerait-on pour moi de complaisance ?
 De ce refus bizarre où seraient les raisons ?
 Il pourrait me jeter en d'étranges soupçons. 590
 Que Josabet, vous dis-je, ou Joad les amène.
 Je puis, quand je voudrai, parler en souveraine.
 Vos prêtres, je veux bien, Abner, vous l'avouer,
 Des bontés d'Athalie ont lieu de se louer.
 Je sais sur ma conduite et contre ma puissance 595
 Jusqu'où de leurs discours ils portent la licence.
 Ils vivent cependant, et leur temple est debout.
 Mais je sens que bientôt ma douceur est à bout.

Que Joad mette un frein à son zèle sauvage,
Et ne m'irrite point par un second outrage. 600
Allez.

SCÈNE VI.

ATHALIE, MATHAN, ETC.

MATHAN.

Enfin je puis parler en liberté :
Je puis dans tout son jour mettre la vérité.
Quelque monstre naissant dans ce temple s'élève,
Reine ; n'attendez pas que le nuage crève.
Abner chez le grand prêtre a devancé le jour. 605
Pour le sang de ses rois vous savez son amour.
Et qui sait si Joad ne veut point en leur place
Substituer l'enfant dont le ciel vous menace,
Soit son fils, soit quelque autre . . .

ATHALIE.

Où, vous m'ouvrez les yeux.
Je commence à voir clair dans cet avis des cieux. 610
Mais je veux de mon doute être débarrassée.
Un enfant est peu propre à trahir sa pensée.
Souvent d'un grand dessein un mot nous fait juger.
Laissez-moi, cher Mathan, le voir, l'interroger.
Vous, cependant, allez ; et, sans jeter d'alarmes, 615
A tous mes Tyriens faites prendre les armes.

SCÈNE VII.

JOAS, JOSABET, ATHALIE, ZACHARIE, ABNER,
SALOMITH, DEUX LÉVITES, LE CHŒUR, ETC.

JOSABET, aux deux lévites.

O vous, sur ces enfants si chers, si précieux,
Ministres du Seigneur, ayez toujours les yeux.

ABNER, à Josabet.

Princesse, assurez-vous, je les prends sous ma garde.

ATHALIE.

O ciel ! plus j'examine, et plus je le regarde, 620
C'est lui ! D'horreur encor tous mes sens sont saisis.
Épouse de Joad, est-ce là votre fils ?

JOSABET.

Qui ? lui, Madame ?

ATHALIE.

Lui.

JOSABET.

Je ne suis point sa mère.

Voilà mon fils.

ATHALIE.

Et vous, quel est donc votre père ?
Jeune enfant, répondez. 625

JOSABET.

Le ciel jusqu'aujourd'hui . . .

ATHALIE.

Pourquoi vous pressez-vous de répondre pour lui ?
C'est à lui de parler.

JOSABET.

Dans un âge si tendre
Quel éclaircissement en pouvez-vous attendre ?

ATHALIE.

Cet âge est innocent. Son ingénuité
N'altère point encor la simple vérité.
Laissez-le s'expliquer sur tout ce qui le touche.

630

JOSABET, tout bas.

Daigne mettre, grand Dieu, ta sagesse en sa bouche !

ATHALIE.

Comment vous nommez-vous ?

JOAS.

J'ai nom Éliacin.

ATHALIE.

Votre père ?

JOAS.

Je suis, dit-on, un orphelin
Entre les bras de Dieu jeté dès ma naissance,
Et qui de mes parents n'eus jamais connaissance.

635

ATHALIE.

Vous êtes sans parents ?

JOAS.

Ils m'ont abandonné.

ATHALIE.

Comment ? et depuis quand ?

JOAS.

Depuis que je suis né.

ATHALIE.

Ne sait-on pas au moins quel pays est le vôtre ?

JOAS.

Ce temple est mon pays ; je n'en connais point d'autre. 640

ATHALIE.

Où dit-on que le sort vous a fait rencontrer ?

JOAS.

Parmi des loups cruels prêts à me dévorer.

ATHALIE.

Qui vous mit dans ce temple ?

JOAS.

Une femme inconnue,
Qui ne dit point son nom, et qu'on n'a point revue.

ATHALIE.

Mais de vos premiers ans quelles mains ont pris soin ? 645

JOAS.

Dieu laissa-t-il jamais ses enfants au besoin ?
Aux petits des oiseaux il donne leur pâture,
Et sa bonté s'étend sur toute la nature.
Tous les jours je l'invoque ; et d'un soin paternel
Il me nourrit des dons offerts sur son autel. 650

ATHALIE.

Quel prodige nouveau me trouble et m'embarrasse ?
La douceur de sa voix, son enfance, sa grâce
Font insensiblement à mon inimitié
Succéder . . . Je serais sensible à la pitié ?

ABNER.

Madame, voilà donc cet ennemi terrible. 655
De vos songes menteurs l'imposture est visible,
A moins que la pitié qui semble vous troubler
Ne soit ce coup fatal qui vous faisait trembler.

ATHALIE, à Joas et à Josabet.

Vous sortez ?

JOSABET.

Vous avez entendu sa fortune. 660
Sa présence à la fin pourrait être importune.

ATHALIE.

Non : revenez. Quel est tous les jours votre emploi ?

JOAS.

J'adore le Seigneur. On m'explique sa loi.
Dans son livre divin on m'apprend à la lire,
Et déjà de ma main je commence à l'écrire.

ATHALIE.

Que vous dit cette loi ? 665

JOAS.

Que Dieu veut être aimé ;
Qu'il venge tôt ou tard son saint nom blasphémé ;
Qu'il est le défenseur de l'orphelin timide ;
Qu'il résiste au superbe, et punit l'homicide.

ATHALIE.

J'entends. Mais tout ce peuple enfermé dans ce lieu, 670
A quoi s'occupe-t-il ?

JOAS.

Il loue, il bénit Dieu.

ATHALIE.

Dieu veut-il qu'à toute heure on prie, on le contemple ?

JOAS.

Tout profane exercice est banni de son temple.

ATHALIE.

Quels sont donc vos plaisirs ?

JOAS.

Quelquefois à l'autel

Je présente au grand prêtre ou l'encens ou le sel ;

J'entends chanter de Dieu les grandeurs infinies ; 675

Je vois l'ordre pompeux de ses cérémonies.

ATHALIE.

Hé quoi ? vous n'avez point de passe-temps plus doux ?

Je plains le triste sort d'un enfant tel que vous.

Venez dans mon palais, vous y verrez ma gloire.

JOAS.

Moi ? des bienfaits de Dieu je perdrais la mémoire ? 680

ATHALIE.

Non, je ne vous veux pas contraindre à l'oublier.

JOAS.

Vous ne le priez point.

ATHALIE.

Vous pourrez le prier.

JOAS.

Je verrais cependant en invoquer un autre.

ATHALIE.

J'ai mon dieu que je sers ; vous servirez le vôtre.
Ce sont deux puissants dieux.

685

JOAS.

Il faut craindre le mien.
Lui seul est Dieu, Madame, et le vôtre n'est rien.

ATHALIE.

Les plaisirs près de moi vous chercheront en foule.

JOAS.

Le bonheur des méchants comme un torrent s'écoule.

ATHALIE.

Ces méchants, qui sont-ils ?

JOSABET.

Hé, Madame ! excusez
Un enfant . . .

690

ATHALIE, à Josabet.

J'aime à voir comme vous l'instruisez.
Enfin, Éliacin, vous avez su me plaire ;
Vous n'êtes point sans doute un enfant ordinaire.
Vous voyez, je suis reine, et n'ai point d'héritier.
Laissez là cet habit, quittez ce vil métier.
Je veux vous faire part de toutes mes richesses ;
Essayez dès ce jour l'effet de mes promesses.
A ma table, partout, à mes côtés assis,
Je prétends vous traiter comme mon propre fils.

695

JOAS.

Comme votre fils ?

ATHALIE.

Où . . . Vous vous taisez ?

JOAS.

Quel père

Je quitterais ! Et pour . . .

700

ATHALIE.

Hé bien ?

JOAS.

Pour quelle mère !

ATHALIE, à Josabet.

Sa mémoire est fidèle ; et dans tout ce qu'il dit

De vous et de Joad je reconnais l'esprit.

Voilà comme, infectant cette simple jeunesse,

Vous employez tous deux le calme où je vous laisse.

Vous cultivez déjà leur haine et leur fureur ;

705

Vous ne leur prononcez mon nom qu'avec horreur.

JOSABET.

Peut-on de nos malheurs leur dérober l'histoire ?

Tout l'univers les sait ; vous-même en faites gloire.

ATHALIE.

Oui, ma juste fureur, et j'en fais vanité,

A vengé mes parents sur ma postérité.

710

J'aurais vu massacrer et mon père et mon frère,

Du haut de son palais précipiter ma mère,

Et dans un même jour égorger à la fois

(Quel spectacle d'horreur !) quatre-vingts fils de rois ;

Et pourquoi ? pour venger je ne sais quels prophètes, 715

Dont elle avait puni les fureurs indiscrètes ;

Et moi, reine sans cœur, fille sans amitié,

Esclave d'une lâche et frivole pitié,

Je n'aurais pas du moins à cette aveugle rage

Rendu meurtre pour meurtre, outrage pour outrage, 720
 Et de votre David traité tous les neveux
 Comme on traitait d'Achab les restes malheureux ?
 Où serais-je aujourd'hui si, domptant ma faiblesse,
 Je n'eusse d'une mère étouffé la tendresse ;
 Si de mon propre sang ma main versant des flots 725
 N'eût par ce coup hardi réprimé vos complots ?
 Enfin de votre Dieu l'implacable vengeance
 Entre nos deux maisons rompit toute alliance
 David m'est en horreur ; et les fils de ce roi,
 Quoique nés de mon sang, sont étrangers pour moi. 730

JOSABET.

Tout vous a réussi ? Que Dieu voie, et nous juge.

ATHALIE.

Ce Dieu, depuis longtemps votre unique refuge,
 Que deviendra l'effet de ses prédictions ?
 Qu'il vous donne ce roi promis aux nations,
 Cet enfant de David, votre espoir, votre attente . . . 735
 Mais nous nous reverrons. Adieu. Je sors contente :
 J'ai voulu voir ; j'ai vu.

ABNER, à Josabet.

Je vous l'avais promis :
 Je vous rends le dépôt que vous m'avez commis.

SCÈNE VIII.

JOAD, JOSABET, JOAS, ZACHARIE, ABNER,
 SALOMITH, LÉVITES, LE CHŒUR.

JOSABET, à Joad.

Avez-vous entendu cette superbe reine,
Seigneur ?

JOAD.

J'entendais tout, et plaignais votre peine.
Ces lévites et moi, prêts à vous secourir,
Nous étions avec vous résolus de périr.

(A Joas, en l'embrassant.)

Que Dieu veille sur vous, enfant dont le courage
Vient de rendre à son nom ce noble témoignage.
Je reconnais, Abner, ce service important. 745
Souvenez-vous de l'heure où Joad vous attend.
Et nous, dont cette femme impie et meurtrière
A souillé les regards et troublé la prière,
Rentrons ; et qu'un sang pur, par mes mains épanché,
Lave jusques au marbre où ses pas ont touché. 750

SCÈNE IX.

LE CHŒUR.

UNE DES FILLES DU CHŒUR.

Quel astre à nos yeux vient de luire ?
Quel sera quelque jour cet enfant merveilleux ?
Il brave le faste orgueilleux,
Et ne se laisse point séduire
A tous ses attraits périlleux. 755

UNE AUTRE.

Pendant que du dieu d'Athalie
Chacun court encenser l'autel,
Un enfant courageux publie
Que Dieu lui seul est éternel,
Et parle comme un autre Élie 760
Devant cette autre Jézabel.

UNE AUTRE.

Qui nous révélera ta naissance secrète,
Cher enfant ? Es-tu fils de quelque saint prophète ?

UNE AUTRE.

Ainsi l'on vit l'aimable Samuel
Croître à l'ombre du tabernacle. 765
Il devint des Hébreux l'espérance et l'oracle.
Puisses-tu, comme lui, consoler Israël !

UNE AUTRE chante.

O bienheureux mille fois
L'enfant que le Seigneur aime,
Qui de bonne heure entend sa voix, 770
Et que ce Dieu daigne instruire lui-même !
Loin du monde élevé, de tous les dons des cieux
Il est orné dès sa naissance,
Et du méchant l'abord contagieux
N'altère point son innocence. 775

TOUT LE CHŒUR.

Heureuse, heureuse l'enfance
Que le Seigneur instruit et prend sous sa défense !

LA MÊME VOIX, seule.

Tel en un secret vallon,
Sur le bord d'une onde pure,
Croît, à l'abri de l'aquilon, 780
Un jeune lis, l'amour de la nature.
Loin du monde élevé, de tous les dons des cieux
Il est orné dès sa naissance ;
Et du méchant l'abord contagieux
N'altère point son innocence. 785

TOUT LE CHŒUR.

Heureux, heureux mille fois
L'enfant que le Seigneur rend docile à ses lois !

UNE VOIX, seule.

Mon Dieu, qu'une vertu naissante
Parmi tant de périls marche à pas incertains !
Qu'une âme qui te cherche et veut être innocente 790
Trouve d'obstacle à ses desseins !
Que d'ennemis lui font la guerre !
Où se peuvent cacher tes saints ?
Les pécheurs couvrent la terre.

UNE AUTRE.

O palais de David, et sa chère cité, 795
Mont fameux, que Dieu même a longtemps habité,
Comment as-tu du ciel attiré la colère ?
Sion, chère Sion, que dis-tu quand tu vois
Une impie étrangère
Assise, hélas ! au trône de tes rois ? 800

TOUT LE CHŒUR.

Sion, chère Sion, que dis-tu quand tu vois
Une impie étrangère
Assise, hélas ! au trône de tes rois ?

LA MÊME VOIX continue.

Au lieu des cantiques charmants
Où David t'exprimait ses saints ravissements, 805
Et bénissait son Dieu, son Seigneur et son Père,
Sion, chère Sion, que dis-tu quand tu vois
Louer le dieu de l'impie étrangère,
Et blasphémer le nom qu'ont adoré tes rois ?

UNE VOIX, seule.

Combien de temps, Seigneur, combien de temps encore 810
 Verrons-nous contre toi les méchants s'élever ?
 Jusque dans ton saint temple ils viennent te braver.
 Ils traitent d'insensé le peuple qui t'adore.
 Combien de temps, Seigneur, combien de temps encore
 Verrons-nous contre toi les méchants s'élever ? 815

UNE AUTRE.

Que vous sert, disent-ils, cette vertu sauvage ?
 De tant de plaisirs si doux
 Pourquoi fuyez-vous l'usage ?
 Votre Dieu ne fait rien pour vous.

UNE AUTRE.

Rions, chantons, dit cette troupe impie ; 820
 De fleurs en fleurs, de plaisirs en plaisirs,
 Promenons nos désirs.
 Sur l'avenir, insensé qui se fie.
 De nos ans passagers le nombre est incertain.
 Hâtons-nous aujourd'hui de jouir de la vie ; 825
 Qui sait si nous serons demain ?

TOUT LE CHŒUR.

Qu'ils pleurent, ô mon Dieu, qu'ils frémissent de crainte,
 Ces malheureux, qui de ta cité sainte
 Ne verront point l'éternelle splendeur.
 C'est à nous de chanter, nous à qui tu révèles 830
 Tes clartés immortelles ;
 C'est à nous de chanter tes dons et ta grandeur.

UNE VOIX, seule.

De tous ces vains plaisirs où leur âme se plonge,

Que leur restera-t-il ? Ce qui reste d'un songe
Dont on a reconnu l'erreur.

835

A leur réveil (ô réveil plein d'horreur !)
Pendant que le pauvre à ta table
Goûtera de ta paix la douceur ineffable,
Ils boiront dans la coupe affreuse, inépuisable,
Que tu présenteras au jour de ta fureur
A toute la race coupable.

840

TOUT LE CHŒUR.

O réveil plein d'horreur !
O songe peu durable !
O dangereuse erreur !

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

MATHAN, NABAL, LE CHŒUR.

MATHAN.

Jeunes filles, allez : qu'on dise à Josabet 845
Que Mathan veut ici lui parler en secret.

UNE DES FILLES DU CHŒUR.

Mathan ! O Dieu du ciel, puisses-tu le confondre !

NABAL.

Hé quoi ? tout se disperse, et fuit sans vous répondre ?

MATHAN.

Approchons.

SCÈNE II.

ZACHARIE, MATHAN, NABAL.

ZACHARIE.

Téméraire, où voulez-vous passer ?
Au delà de ce lieu gardez-vous d'avancer. 850
C'est des ministres saints la demeure sacrée ;
Les lois à tout profane en défendent l'entrée.
Qui cherchez-vous ? Mon père, en ce jour solennel,
De l'idolâtre impur fuit l'aspect criminel ;

Et devant le Seigneur maintenant prosternée, 855
Ma mère en ce devoir craint d'être détournée.

MATHAN.

Mon fils, nous attendrons : cessez de vous troubler.
C'est votre illustre mère à qui je veux parler.
Je viens ici chargé d'un ordre de la Reine.

SCÈNE III.

MATHAN, NABAL.

NABAL.

Leurs enfants ont déjà leur audace hautaine. 860
Mais que veut Athalie en cette occasion ?
D'où naît dans ses conseils cette confusion ?
Par l'insolent Joad ce matin offensée,
Et d'un enfant fatal en songe menacée,
Elle allait immoler Joad à son courroux, 865
Et dans ce temple enfin placer Baal et vous.
Vous m'en aviez déjà confié votre joie,
Et j'espérais ma part d'une si riche proie.
Qui fait changer ainsi ses vœux irrésolus ?

MATHAN.

Ami, depuis deux jours je ne la connais plus. 870
Ce n'est plus cette reine éclairée, intrépide,
Élevée au-dessus de son sexe timide,
Qui d'abord accablait ses ennemis surpris,
Et d'un instant perdu connaissait tout le prix.
La peur d'un vain remords trouble cette grande âme : 875
Elle flotte, elle hésite ; en un mot, elle est femme.

J'avais tantôt rempli d'amertume et de fiel
 Son cœur déjà saisi des menaces du ciel ;
 Elle-même, à mes soins confiant sa vengeance,
 M'avait dit d'assembler sa garde en diligence : 880
 Mais, soit que cet enfant devant elle amené,
 De ses parents, dit-on, rebut infortuné,
 Eût d'un songe effrayant diminué l'alarme,
 Soit qu'elle eût même en lui vu je ne sais quel charme,
 J'ai trouvé son courroux chancelant, incertain, 885
 Et déjà remettant sa vengeance à demain.
 Tous ses projets semblaient l'un l'autre se détruire.
 « Du sort de cet enfant je me suis fait instruire,
 Ai-je dit. On commence à vanter ses aïeux ;
 Joad de temps en temps le montre aux factieux, 890
 Le fait attendre aux Juifs comme un autre Moïse,
 Et d'oracles menteurs s'appuie et s'autorise. »
 Ces mots ont fait monter la rougeur sur son front ;
 Jamais mensonge heureux n'eut un effet si prompt.
 « Est-ce à moi de languir dans cette incertitude ? 895
 Sortons, a-t-elle dit, sortons d'inquiétude.
 Vous-même à Josabet prononcez cet arrêt :
 Les feux vont s'allumer, et le fer est tout prêt ;
 Rien ne peut de leur temple empêcher le ravage,
 Si je n'ai de leur foi cet enfant pour ôtage. » 900

NABAL.

Eh bien, pour un enfant qu'ils ne connaissent pas,
 Que le hasard peut-être a jeté dans leurs bras,
 Voudront-ils que leur temple enseveli sous l'herbe . . .

MATHAN.

Ah ! de tous les mortels çonnais le plus superbe,

Plutôt que dans mes mains par Joad soit livré 905
 Un enfant qu'à son Dieu Joad a consacré,
 Tu lui verras subir la mort la plus terrible.
 D'ailleurs pour cet enfant leur attache est visible.
 Si j'ai bien de la Reine entendu le récit,
 Joad sur sa naissance en sait plus qu'il ne dit. 910
 Quel qu'il soit, je prévois qu'il leur sera funeste.
 Ils le refuseront. Je prends sur moi le reste ;
 Et j'espère qu'enfin de ce temple odieux
 Et la flamme et le fer vont délivrer mes yeux.

NABAL.

Qui peut vous inspirer une haine si forte ? 915
 Est-ce que de Baal le zèle vous transporte ?
 Pour moi, vous le savez, descendu d'Ismaël,
 Je ne sers ni Baal, ni le Dieu d'Israël.

MATHAN.

Ami, peux-tu penser que d'un zèle frivole
 Je me laisse aveugler pour une vaine idole, 920
 Pour un fragile bois, que malgré mon secours
 Les vers sur son autel consomment tous les jours ?
 Né ministre du Dieu qu'en ce temple on adore,
 Peut-être que Mathan le servirait encore,
 Si l'amour des grandeurs, la soif de commander, 925
 Avec son joug étroit pouvaient s'accommoder.
 Qu'est-il besoin, Nabal, qu'à tes yeux je rappelle
 De Joad et de moi la fameuse querelle,
 Quand j'osai contre lui disputer l'encensoir,
 Mes brigues, mes combats, mes pleurs, mon désespoir ? 930
 Vaincu par lui, j'entrai dans une autre carrière,
 Et mon âme à la cour s'attacha toute entière.

J'approchai par degrés de l'oreille des rois,
Et bientôt en oracle on érigea ma voix.
J'étudiai leur cœur, je flattai leurs caprices, 935
Je leur semai de fleurs le bord des précipices.
Près de leurs passions rien ne me fut sacré.
De mesure et de poids je changeais à leur gré.
Autant que de Joad l'inflexible rudesse
De leur superbe oreille offensait la mollesse, 940
Autant je les charmais par ma dextérité,
Dérobant à leurs yeux la triste vérité,
Prêtant à leurs fureurs des couleurs favorables,
Et prodigue surtout du sang des misérables.
Enfin, au dieu nouveau qu'elle avait introduit, 945
Par les mains d'Athalie un temple fut construit.
Jérusalem pleura de se voir profanée ;
Des enfants de Lévi la troupe consternée
En poussa vers le ciel des hurlements affreux.
Moi seul, donnant l'exemple aux timides Hébreux, 950
Déserteur de leur loi, j'approuvai l'entreprise,
Et par là de Baal méritai la prêtrise.
Par là je me rendis terrible à mon rival,
Je ceignis la tiare, et marchai son égal.
Toutefois, je l'avoue, en ce comble de gloire, 955
Du Dieu que j'ai quitté l'importune mémoire
Jette encore en mon âme un reste de terreur ;
Et c'est ce qui redouble et nourrit ma fureur.
Heureux si, sur son temple achevant ma vengeance,
Je puis convaincre enfin sa haine d'impuissance, 960
Et parmi le débris, le ravage et les morts,
A force d'attentats perdre tous mes remords !
Mais voici Josabet.

SCÈNE IV.

JOSABET, MATHAN, NABAL.

MATHAN.

Envoyé par la Reine,
 Pour rétablir le calme et dissiper la haine,
 Princesse, en qui le ciel mit un esprit si doux, 965
 Ne vous étonnez pas si je m'adresse à vous.
 Un bruit, que j'ai pourtant soupçonné de mensonge,
 Appuyant les avis qu'elle a reçus en songe,
 Sur Joad, accusé de dangereux complots,
 Allait de sa colère attirer tous les flots. 970
 Je ne veux point ici vous vanter mes services.
 De Joad contre moi je sais les injustices ;
 Mais il faut à l'offense opposer les bienfaits.
 Enfin, je viens chargé de paroles de paix.
 Vivez, solennisez vos fêtes sans ombrage. 975
 De votre obéissance elle ne veut qu'un gage ;
 C'est, pour l'en détourner j'ai fait ce que j'ai pu,
 Cet enfant sans parents, qu'elle dit qu'elle a vu.

JOSABET.

Éliacin ?

MATHAN.

J'en ai pour elle quelque honte.
 D'un vain songe peut-être elle fait trop de compte. 980
 Mais vous vous déclarez ses mortels ennemis,
 Si cet enfant sur l'heure en mes mains n'est remis.
 La Reine, impatiente, attend votre réponse.

JOSABET.

Et voilà de sa part la paix qu'on nous annonce\

MATHAN.

Pourriez-vous un moment douter de l'accepter ? 985
D'un peu de complaisance est-ce trop l'acheter ?

JOSABET.

J'admiraïs si Mathan, dépouillant l'artifice,
Avait pu de son cœur surmonter l'injustice,
Et si de tant de maux le funeste inventeur
De quelque ombre de bien pouvait être l'auteur. 990

MATHAN.

De quoi vous plaignez-vous ? Vient-on avec furie
Arracher de vos bras votre fils Zacharie ?
Quel est cet autre enfant si cher à votre amour ?
Ce grand attachement me surprend à mon tour.
Est-ce un trésor pour vous si précieux, si rare ? 995
Est-ce un libérateur que le ciel vous prépare ?
Songez-y : vos refus pourraient me confirmer
Un bruit sourd que déjà l'on commence à semer.

JOSABET.

Quel bruit ?

MATHAN.

Que cet enfant vient d'illustre origine ;
Qu'à quelque grand projet votre époux le destine. 1000

JOSABET.

Et Mathan, par ce bruit qui flatte sa fureur

MATHAN.

Princesse, c'est à vous à me tirer d'erreur.
Je sais que, du mensonge implacable ennemie,
Josabet livrerait même sa propre vie,
S'il fallait que sa vie à sa sincérité 1005

Coûtât le moindre mot contre la vérité.
 Du sort de cet enfant on n'a donc nulle trace ?
 Une profonde nuit enveloppe sa race ?
 Et vous-même ignorez de quels parents issu,
 De quelles mains Joad en ses bras l'a reçu ? 1010
 Parlez ; je vous écoute, et suis prêt de vous croire.
 Au Dieu que vous servez, Princesse, rendez gloire.

JOSABET.

Méchant, c'est bien à vous d'oser ainsi nommer
 Un Dieu que votre bouche enseigne à blasphémer !
 Sa vérité par vous peut-elle être attestée, 1015
 Vous, malheureux, assis dans la chaire empestée
 Où le mensonge règne et répand son poison ;
 Vous, nourri dans la fourbe et dans la trahison ?

SCÈNE V.

JOAD, JOSABET, MATHAN, NABAL.

JOAD.

Où suis-je ? De Baal ne vois-je pas le prêtre ?
 Quoi ? fille de David, vous parlez à ce traître ? 1020
 Vous souffrez qu'il vous parle ? Et vous ne craignez pas
 Que du fond de l'abîme entr'ouvert sous ses pas
 Il ne sorte à l'instant des feux qui vous embrasent,
 Ou qu'en tombant sur lui ces murs ne vous écrasent ?
 Que veut-il ? De quel front cet ennemi de Dieu 1025
 Vient-il infecter l'air qu'on respire en ce lieu ?

MATHAN.

On reconnaît Joad à cette violence.
 Toutefois il devrait montrer plus de prudence,

Respecter une reine, et ne pas outrager
Celui que de son ordre elle a daigné charger. 1030

JOAD.

Hé bien ! que nous fait-elle annoncer de sinistre ?
Quel sera l'ordre affreux qu'apporte un tel ministre ?

MATHAN.

J'ai fait à Josabet savoir sa volonté.

JOAD.

Sors donc de devant moi, monstre d'impiété !
De toutes tes horreurs, va, comble la mesure. 1035
Dieu s'apprête à te joindre à la race parjure,
Abiron et Dathan, Doëg, Achitophel.
Les chiens, à qui son bras a livré Jézabel,
Attendant que sur toi sa fureur se déploie,
Déjà sont à ta porte, et demandent leur proie. 1040

MATHAN. (Il se trouble.)

Avant la fin du jour . . . on verra qui de nous . . .
Doit . . . Mais sortons, Nabal.

NABAL.

Où vous égarez-vous ?
De vos sens étonnés quel désordre s'empare ?
Voilà votre chemin.

SCÈNE VI.

JOAD, JOSABET.

JOSABET.

L'orage se déclare.

Athalie en fureur demande Éliacin. 1045

Déjà de sa naissance et de votre dessein
On commence, Seigneur, à percer le mystère :
Peu s'en faut que Mathan ne m'ait nommé son père.

JOAD.

Au perfide Mathan qui l'aurait révélé ?
Votre trouble à Mathan n'a-t-il point trop parlé ? 1050

JOSABET.

J'ai fait ce que j'ai pu pour m'en rendre maîtresse.
Cependant, croyez-moi, Seigneur, le péril presse.
Réservons cet enfant pour un temps plus heureux.
Tandis que les méchants délibèrent entre eux,
Avant qu'on l'environne, avant qu'on nous l'arrache, 1055
Une seconde fois souffrez que je le cache.
Les portes, les chemins lui sont encore ouverts.
Faut-il le transporter aux plus affreux déserts ?
Je suis prête. Je sais une secrète issue
Par où, sans qu'on le voie, et sans être aperçue, 1060
De Cédron avec lui traversant le torrent,
J'irai dans le désert où jadis en pleurant,
Et cherchant comme nous son salut dans la fuite,
David d'un fils rebelle évita la poursuite.
Je craindrai moins pour lui les lions et les ours . . . 1065
Mais pourquoi de Jéhu refuser le secours ?
Je vous ouvre peut-être un avis salutaire.
Faisons de ce trésor Jéhu dépositaire.
On peut dans ses États le conduire aujourd'hui,
Et le chemin est court qui mène jusqu'à lui. 1070
Jéhu n'a point un cœur farouche, inexorable ;
De David à ses yeux le nom est favorable.
Hélas ! est-il un roi si dur et si cruel,

A moins qu'il n'eût pour mère une autre Jézabel,
Qui d'un tel suppliant ne plaîgnît l'infortune ? 1075
Sa cause à tous les rois n'est-elle pas commune ?

JOAD.

Quels timides conseils m'osez-vous suggérer ?
En l'appui de Jéhu pourriez-vous espérer ?

JOSABET.

Dieu défend-il tout soin et toute prévoyance ?
Ne l'offense-t-on point par trop de confiance ? 1080
A ses desseins sacrés employant les humains,
N'a-t-il pas de Jéhu lui-même armé les mains ?

JOAD.

Jéhu, qu'avait choisi sa sagesse profonde,
Jéhu, sur qui je vois que votre espoir se fonde,
D'un oubli trop ingrat a payé ses bienfaits. 1085
Jéhu laisse d'Achab l'affreuse fille en paix,
Suit des rois d'Israël les profanes exemples,
Du vil dieu de l'Égypte a conservé les temples.
Jéhu, sur les hauts lieux enfin osant offrir
Un téméraire encens que Dieu ne peut souffrir, 1090
N'a pour servir sa cause et venger ses injures
Ni le cœur assez droit, ni les mains assez pures.
Non, non : c'est à Dieu seul qu'il nous faut attacher.
Montrons Éliacin ; et, loin de le cacher,
Que du bandeau royal sa tête soit ornée. 1095
Je veux même avancer l'heure déterminée,
Avant que de Mathan le complot soit formé.

SCÈNE VII.

JOAD, JOSABET, AZARIAS, SUIVI DU CHŒUR ET DE PLUSIEURS
LÉVITES.

JOAD.

Hé bien, Azarias, le temple est-il fermé?

AZARIAS.

J'en ai fait devant moi fermer toutes les portes.

JOAD.

N'y reste-t-il que vous et vos saintes cohortes ? 1100

AZARIAS.

De ses parvis sacrés j'ai deux fois fait le tour.
Tout a fui, tous se sont séparés sans retour,
Misérable troupeau qu'a dispersé la crainte ;
Et Dieu n'est plus servi que dans la tribu sainte.
Depuis qu'à Pharaon ce peuple est échappé, 1105
Une égale terreur ne l'avait point frappé.

JOAD.

Peuple lâche, en effet, et né pour l'esclavage,
Hardi contre Dieu seul ! Poursuivons notre ouvrage.
Mais qui retient encor ces enfants parmi nous ?

UNE DES FILLES DU CHŒUR.

Hé ! pourrions-nous, Seigneur, nous séparer de vous ? 1110
Dans le temple de Dieu sommes-nous étrangères ?
Vous avez près de vous nos pères et nos frères.

UNE AUTRE.

Hélas ! si, pour venger l'opprobre d'Israël,

Nos mains ne peuvent pas, comme autrefois Jahel,
 Des ennemis de Dieu percer la tête impie, 1115
 Nous lui pouvons du moins immoler notre vie.
 Quand vos bras combattront pour son temple attaqué,
 Par nos armes du moins il peut être invoqué.

JOAD.

Voilà donc quels vengeurs s'arment pour ta querelle,
 Des prêtres, des enfants, ô Sagesse éternelle! 1120
 Mais, si tu les soutiens, qui peut les ébranler ?
 Du tombeau, quand tu veux, tu sais nous rappeler.
 Tu frappes et guéris, tu perds et ressuscites.
 Ils ne s'assurent point en leurs propres mérites,
 Mais en ton nom sur eux invoqué tant de fois, 1125
 En tes serments jurés au plus saint de leurs rois,
 En ce temple où tu fais ta demeure sacrée,
 Et qui doit du soleil égaler la durée.
 Mais d'où vient que mon cœur frémit d'un saint effroi ?
 Est-ce l'Esprit divin qui s'empare de moi ? 1130
 C'est lui-même. Il m'échauffe. Il parle. Mes yeux s'ouvrent,
 Et les siècles obscurs devant moi se découvrent.
 Lévites, de vos sons prêtez-moi les accords,
 Et de ses mouvements secondez les transports.

LE CHŒUR chante au son de toute la symphonie des instruments.

Que du Seigneur la voix se fasse entendre, 1135
 Et qu'à nos cœurs son oracle divin
 Soit ce qu'à l'herbe tendre
 Est, au printemps, la fraîcheur du matin.

JOAD.

Cieux, écoutez ma voix ; terre, prête l'oreille.

Ne dis plus, ô Jacob, que ton Seigneur sommeille. 1140
Pécheurs, disparaissez ; le Seigneur se réveille.

(Ici recommence la symphonie, et Joad aussitôt reprend la parole.)

Comment en un plomb vil l'or pur s'est-il changé ?
Quel est dans le lieu saint ce pontife égorgé ?
Pleure, Jérusalem, pleure, cité perfide,
Des prophètes divins malheureuse homicide. 1145
De son amour pour toi ton Dieu s'est dépouillé.
Ton encens à ses yeux est un encens souillé.

Où menez-vous ces enfants et ces femmes ?
Le Seigneur a détruit la reine des cités ;
Ses prêtres sont captifs, ses rois sont rejetés ; 1150
Dieu ne veut plus qu'on vienne à ses solennités.
Temple, renverse-toi. Cèdres, jetez des flammes.

Jérusalem, objet de ma douleur,
Quelle main en un jour t'a ravi tous tes charmes ?
Qui changera mes yeux en deux sources de larmes 1155
Pour pleurer ton malheur ?

AZARIAS.

O saint temple !

JOSABET.

O David !

LE CHŒUR.

Dieu de Sion, rappelle,
Rappelle en sa faveur tes antiques bontés.

(La symphonie recommence encore ; et Joad, un moment après, l'interrompt.)

JOAD.

Quelle Jérusalem nouvelle
Sort du fond du désert, brillante de clartés, 1160
Et porte sur le front une marque immortelle ?

Peuples de la terre, chantez.
Jérusalem renaît plus charmante et plus belle.
D'où lui viennent de tous côtés
Ces enfants qu'en son sein elle n'a point portés ? 1165
Lève, Jérusalem, lève ta tête altière.
Regarde tous ces rois de ta gloire étonnés.
Les rois des nations, devant toi prosternés,
De tes pieds baisent la poussière ;
Des peuples à l'envi marchent à ta lumière. 1170
Heureux qui pour Sion d'une sainte ferveur
Sentira son âme embrasée !
Cieux, répandez votre rosée,
Et que la terre enfante son Sauveur !

JOSABET.

Hélas ! d'où nous viendra cette insigne faveur, 1175
Si les rois de qui doit descendre ce Sauveur . . .

JOAD.

Préparez, Josabet, le riche diadème
Que sur son front sacré David porta lui-même.
(Aux lévites.)
Et vous, pour vous armer, suivez-moi dans ces lieux
Où se garde caché, loin des profanes yeux, 1180
Ce formidable amas de lances et d'épées
Qui du sang philistin jadis furent trempées,
Et que David vainqueur, d'ans et d'honneurs chargé,
Fit consacrer au Dieu qui l'avait protégé.
Peut-on les employer pour un plus noble usage ? 1185
Venez, je veux moi-même en faire le partage.

SCÈNE VIII.

SALOMITH, LE CHŒUR.

SALOMITH.

Que de craintes, mes sœurs, que de troubles mortels !
 Dieu tout-puissant, sont-ce là les prémices,
 Les parfums et les sacrifices
 Qu'on devait en ce jour offrir sur tes autels ? 1190

UNE FILLE DU CHŒUR.

Quel spectacle à nos yeux timides !
 Qui l'eût cru qu'on dût voir jamais
 Les glaïves meurtriers, les lances homicides
 Briller dans la maison de paix ?

UNE AUTRE.

D'où vient que, pour son Dieu pleine d'indifférence 1195
 Jérusalem se tait en ce pressant danger ?
 D'où vient, mes sœurs, que pour nous protéger
 Le brave Abner au moins ne rompt pas le silence ?

SALOMITH.

Hélas ! dans une cour où l'on n'a d'autres lois
 Que la force et la violence, 1200
 Où les honneurs et les emplois
 Sont le prix d'une aveugle et basse obéissance,
 Ma sœur, pour la triste innocence
 Qui voudrait élever sa voix ?

UNE AUTRE.

Dans ce péril, dans ce désordre extrême, 1205
 Pour qui prépare-t-on le sacré diadème ?

SALOMITH.

Le Seigneur a daigné parler.
Mais ce qu'à son prophète il vient de révéler,
Qui pourra nous le faire entendre ?
S'arme-t-il pour nous défendre ?
S'arme-t-il pour nous accabler ?

1210

TOUT LE CHŒUR chante.

O promesse ! ô menace ! ô ténébreux mystère !
Que de maux, que de biens sont prédits tour à tour !
Comment peut-on avec tant de colère
Accorder tant d'amour ?

1215

UNE VOIX, seule.

Sion ne sera plus. Une flamme cruelle
Détruira tous ses ornements.

UNE AUTRE VOIX.

Dieu protège Sion. Elle a pour fondements
Sa parole éternelle.

LA PREMIÈRE.

Je vois tout son éclat disparaître à mes yeux.

1220

LA SECONDE.

Je vois de toutes parts sa clarté répandue.

LA PREMIÈRE.

Dans un gouffre profond Sion est descendue.

LA SECONDE.

Sion a son front dans les cieux.

LA PREMIÈRE.

Quel triste abaissement !

LA SECONDE.

Quelle immortelle gloire !

LA PREMIÈRE.

Que de cris de douleur !

LA SECONDE.

Que de chants de victoire ! 1225

UNE TROISIÈME.

Cessons de nous troubler. Notre Dieu, quelque jour,
Dévoilera ce grand mystère.

TOUTES TROIS.

Révérans sa colère ;
Espérons en son amour.

UNE AUTRE.

D'un cœur qui t'aime, 1230
Mon Dieu, qui peut troubler la paix ?
Il cherche en tout ta volonté suprême,
Et ne se cherche jamais.
Sur la terre, dans le ciel même,
Est-il d'autre bonheur que la tranquille paix 1235
D'un cœur qui t'aime ?

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

JOAS, JOSABET, ZACHARIE, SALOMITH, UN LÉVITE,
LE CHŒUR.

SALOMITH.

D'un pas majestueux, à côté de ma mère,
Le jeune Éliacin s'avance avec mon frère.
Dans ces voiles, mes sœurs, que portent-ils tous deux ?
Quel est ce glaive enfin qui marche devant eux ? 1240

JOSABET, à Zacharie.

Mon fils, avec respect posez sur cette table
De notre sainte loi le livre redoutable.
Et vous aussi, posez, aimable Éliacin,
Cet auguste bandeau près du livre divin.
Lévite, il faut placer, Joad ainsi l'ordonne, 1245
Le glaive de David auprès de sa couronne.

JOAS.

Princesse, quel est donc ce spectacle nouveau ?
Pourquoi ce livre saint, ce glaive, ce bandeau ?
Depuis que le Seigneur m'a reçu dans son temple,
D'un semblable appareil je n'ai point vu d'exemple. 1250

JOSABET.

Tous vos doutes, mon fils, bientôt s'éclairciront.

JOAS.

Vous voulez essayer ce bandeau sur mon front ?

Ah ! Princesse, gardez d'en profaner la gloire.

Du roi qui l'a porté respectez la mémoire.

Un malheureux enfant aux ours abandonné . . . 1255

JOSABET, lui essayant le diadème.

Laissez, mon fils ; je fais ce qui m'est ordonné.

JOAS.

Mais j'entends les sanglots sortir de votre bouche !

Princesse, vous pleurez ! Quelle pitié vous touche ?

Est-ce qu'en holocauste aujourd'hui présenté,

Je dois, comme autrefois la fille de Jephté, 1260

Du Seigneur par ma mort apaiser la colère ?

Hélas ! un fils n'a rien qui ne soit à son père.

JOSABET.

Voici qui vous dira les volontés des cieux.

Ne craignez rien. Et nous, sortons tous de ces lieux.

SCÈNE II.

JOAD, JOAS

JOAS, courant dans les bras du grand prêtre.

Mon père ! 1265

JOAD.

Hé bien, mon fils ?

JOAS.

Qu'est-ce donc qu'on prépare ?

JOAD.

Il est juste, mon fils, que je vous le déclare.
Il faut que vous soyez instruit, même avant tous,
Des grands desseins de Dieu sur son peuple et sur vous.
Armez-vous d'un courage et d'une foi nouvelle.
Il est temps de montrer cette ardeur et ce zèle 1270
Qu'au fond de votre cœur mes soins ont cultivés,
Et de payer à Dieu ce que vous lui devez.
Sentez-vous cette noble et généreuse envie ?

JOAS.

Je me sens prêt, s'il veut, de lui donner ma vie.

JOAD.

On vous a lu souvent l'histoire de nos rois. 1275
Vous souvient-il, mon fils, quelles étroites lois
Doit s'imposer un roi digne du diadème ?

JOAS.

Un roi sage, ainsi Dieu l'a prononcé lui-même,
Sur la richesse et l'or ne met point son appui,
Craint le Seigneur son Dieu, sans cesse a devant lui 1280
Ses préceptes, ses lois, ses jugements sévères,
Et d'injustes fardeaux n'accable point ses frères.

JOAD.

Mais sur l'un de ces rois s'il fallait vous régler,
A qui choisiriez-vous, mon fils, de ressembler ?

JOAS.

David, pour le Seigneur plein d'un amour fidèle, 1285
Me paraît des grands rois le plus parfait modèle.

JOAD.

Ainsi dans leurs excès vous n'imiteriez pas
L'infidèle Joram, l'impie Okosias ?

JOAS.

O mon père !

JOAD.

Achievez, dites, que vous en semble ?

JOAS.

Puisse périr comme eux quiconque leur ressemble ! 1290
Mon père, en quel état vous vois-je devant moi ?

JOAD, se prosternant à ses pieds.

Je vous rends le respect que je dois à mon roi.
De votre aïeul David, Joas, rendez-vous digne.

JOAS.

Joas ? Moi ?

JOAD.

Vous saurez par quelle grâce insigne,
D'une mère en fureur Dieu trompant le dessein, 1295
Quand déjà son poignard était dans votre sein,
Vous choisit, vous sauva du milieu du carnage.
Vous n'êtes pas encore échappé de sa rage.
Avec la même ardeur qu'elle voulut jadis
Perdre en vous le dernier des enfants de son fils, 1300
A vous faire périr sa cruauté s'attache,
Et vous poursuit encor sous le nom qui vous cache.
Mais sous vos étendards j'ai déjà su ranger
Un peuple obéissant et prompt à vous venger.
Entrez, généreux chefs des familles sacrées, 1305
Du ministère saint tour à tour honorées.

SCÈNE III.

JOAS, JOAD, AZARIAS, ISMAËL, ET LES TROIS AUTRES
CHEFS DES LÉVITES.

JOAD continue.

Roi, voilà vos vengeurs contre vos ennemis.
Prêtres, voilà le roi que je vous ai promis.

AZARIAS.

Quoi ? c'est Éliacin ?

ISMAËL.

Quoi ? cet enfant aimable . . .

JOAD.

Est des rois de Juda l'héritier véritable,	1310
Dernier né des enfants du triste Okosias,	
Nourri, vous le savez, sous le nom de Joas.	
De cette fleur si tendre et sitôt moissonnée,	
Tout Juda, comme vous, plaignant la destinée,	
Avec ses frères morts le crut enveloppé.	1315
Du perfide couteau comme eux il fut frappé.	
Mais Dieu du coup mortel sut détourner l'atteinte,	
Conserva dans son cœur la chaleur presque éteinte,	
Permit que, des bourreaux trompant l'œil vigilant,	
Josabet dans son sein l'emportât tout sanglant,	1320
Et, n'ayant de son vol que moi seul pour complice,	
Dans le temple cachât l'enfant et la nourrice.	

JOAS.

*Hélas ! de tant d'amour et de tant de bienfaits,
Mon père, quel moyen de m'acquitter jamais ?*

JOAD.

Gardez pour d'autres temps cette reconnaissance. 1325

Voilà donc votre roi, votre unique espérance.

J'ai pris soin jusqu'ici de vous le conserver :

Ministres du Seigneur, c'est à vous d'achever.

Bientôt de Jézabel la fille meurtrière,

Instruite que Joas voit encor la lumière, 1330

Dans l'horreur du tombeau viendra le replonger.

Déjà, sans le connaître, elle veut l'égorger.

Prêtres saints, c'est à vous de prévenir sa rage.

Il faut finir des Juifs le honteux esclavage,

Venger vos princes morts, relever votre loi, 1335

Et faire aux deux tribus reconnaître leur roi.

L'entreprise, sans doute, est grande et périlleuse.

J'attaque sur son trône une reine orgueilleuse,

Qui voit sous ses drapeaux marcher un camp nombreux

De hardis étrangers, d'infidèles Hébreux. 1340

Mais ma force est au Dieu dont l'intérêt me guide.

Songez qu'en cet enfant tout Israël réside.

Déjà ce Dieu vengeur commence à la troubler ;

Déjà, trompant ses soins, j'ai su vous rassembler.

Elle nous croit ici sans armes, sans défense. 1345

Couronnons, proclamons Joas en diligence.

De là, du nouveau prince intrépides soldats,

Marchons, en invoquant l'arbitre des combats ;

Et réveillant la foi dans les cœurs endormie,

Jusque dans son palais cherchons notre ennemie. 1350

Et quels cœurs si plongés dans un lâche sommeil,

Nous voyant avancer dans ce saint appareil,

Ne s'empresseront pas à suivre notre exemple ?

Un roi que Dieu lui-même a nourri dans son temple ;

Le successeur d'Aaron, de ses prêtres suivi, 1355

Conduisant au combat les enfants de Lévi ;
 Et, dans ces mêmes mains des peuples révérees,
 Les armes au Seigneur par David consacrées !
 Dieu sur ses ennemis répandra sa terreur.
 Dans l'infidèle sang baignez-vous sans horreur ; 1360
 Frappez et Tyriens, et même Israélites.
 Ne descendez-vous pas de ces fameux lévites
 Qui, lorsqu'au dieu du Nil le volage Israël
 Rendit dans le désert un culte criminel,
 De leurs plus chers parents saintement homicides, 1365
 Consacrèrent leurs mains dans le sang des perfides,
 Et par ce noble exploit vous acquirent l'honneur
 D'être seuls employés aux autels du Seigneur ?
 Mais je vois que déjà vous brûlez de me suivre.
 Jurez donc, avant tout, sur cet auguste livre 1370
 A ce roi que le ciel vous redonne aujourd'hui,
 De vivre, de combattre, et de mourir pour lui.

AZARIAS.

Oui, nous jurons ici pour nous, pour tous nos frères,
 De rétablir Joas au trône de ses pères, |
 De ne poser le fer entre nos mains remis, 1375
 Qu'après l'avoir vengé de tous ses ennemis.
 Si quelque transgresseur enfreint cette promesse,
 Qu'il éprouve, grand Dieu, ta fureur vengeresse ;
 Qu'avec lui ses enfants, de ton partage exclus,
 Soient au rang de ces morts que tu ne connais plus. 1380

JOAD.

*Et vous, à cette loi, votre règle éternelle,
 Roi, ne jurez-vous pas d'être toujours fidèle ?*

JOAS.

Pourrais-je à cette loi ne me pas conformer ?

JOAD.

O mon fils ! de ce nom j'ose encor vous nommer,
 Souffrez cette tendresse, et pardonnez aux larmes 1385
 Que m'arrachent pour vous de trop justes alarmes.
 Loin du trône nourri, de ce fatal honneur
 Hélas ! vous ignorez le charme empoisonneur.
 De l'absolu pouvoir vous ignorez l'ivresse,
 Et des lâches flatteurs la voix enchanteresse. 1390
 Bientôt ils vous diront que les plus saintes lois,
 Maîtresses du vil peuple, obéissent aux rois ;
 Qu'un roi n'a d'autre frein que sa volonté même ;
 Qu'il doit immoler tout à sa grandeur suprême ;
 Qu'aux larmes, au travail, le peuple est condamné, 1395
 Et d'un sceptre de fer veut être gouverné ;
 Que, s'il n'est opprimé, tôt ou tard il opprime.
 Ainsi de piège en piège, et d'abîme en abîme,
 Corrompant de vos mœurs l'aimable pureté,
 Ils vous feront enfin haïr la vérité, 1400
 Vous peindront la vertu sous une affreuse image.
 Hélas ! ils ont des rois égaré le plus sage.

Promettez sur ce livre, et devant ces témoins,
 Que Dieu fera toujours le premier de vos soins ;
 Que, sévère aux méchants, et des bons le refuge, 1405
 Entre le pauvre et vous, vous prendrez Dieu pour juge,
 Vous souvenant, mon fils, que, caché sous ce lin,
 Comme eux vous fûtes pauvre, et comme eux orphelin.

JOAS.

Je promets d'observer ce que la loi m'ordonne.
 Mon Dieu, punissez-moi si je vous abandonne ! 1410

JOAD.

Venez : de l'huile sainte il faut vous consacrer.
Paraissez, Josabet : vous pouvez vous montrer.

SCÈNE IV.

JOAS, JOAD, JOSABET, ZACHARIE, AZARIAS, etc.,
SALOMITH, LE CHŒUR.

JOSABET, embrassant Joas.

O Roi, fils de David !

JOAS.

O mon unique mère !
Venez, cher Zacharie, embrasser votre frère.

JOSABET, à Zacharie.

Aux pieds de votre roi prosternez-vous, mon fils. 1415

JOAD, pendant qu'ils s'embrassent.

Enfants, ainsi toujours puissiez-vous être unis !

JOSABET, à Joas.

Vous savez donc quel sang vous a donné la vie ?

JOAS.

Et je sais quelle main sans vous me l'eût ravie.

JOSABET.

De votre nom, Joas, je puis donc vous nommer.

JOAS.

Joas ne cessera jamais de vous aimer. 1420

LE CHŒUR.

Quoi ? c'est là . . .

JOSABET.

C'est Joas.

JOAD.

Écoutons ce Lévite.

SCÈNE V.

JOAS, JOSABET, ETC. UN LÉVITE.

UN LÉVITE.

J'ignore contre Dieu quel projet on médite.
 Mais l'airain menaçant frémit de toutes parts ;
 On voit luire des feux parmi des étendards ;
 Et sans doute Athalie assemble son armée. 1425
 Déjà même au secours toute voie est fermée ;
 Déjà le sacré mont, où le temple est bâti,
 D'insolents Tyriens est partout investi.
 L'un deux, en blasphémant, vient de nous faire entendre
 Qu'Abner est dans les fers, et ne peut nous défendre. 1430

JOSABET, à Joas.

Cher enfant, que le ciel en vain m'avait rendu,
 Hélas ! pour vous sauver j'ai fait ce que j'ai pu.
 Dieu ne se souvient plus de David votre père.

JOAD, à Josabet.

Quoi ? vous ne craignez pas d'attirer sa colère
 Sur vous et sur ce roi si cher à votre amour ? 1435
 Et quand Dieu, de vos bras l'arrachant sans retour,
 Voudrait que de David la maison fût éteinte,
 N'êtes-vous pas ici sur la montagne sainte
 Où le père des Juifs sur son fils innocent

Leva sans murmurer un bras obéissant, 1440
 Et mit sur un bûcher ce fruit de sa vieillesse,
 Laissant à Dieu le soin d'accomplir sa promesse,
 Et lui sacrifiant, avec ce fils aimé,
 Tout l'espoir de sa race, en lui seul renfermé?

Amis, partageons-nous. Qu'Ismaël en sa garde 1445
 Prenne tout le côté que l'orient regarde ;
 Vous, le côté de l'ourse ; et vous, de l'occident ;
 Vous, le midi. Qu'aucun, par un zèle imprudent,
 Découvrant mes desseins, soit prêtre, soit lévite,
 Ne sorte avant le temps, et ne se précipite ; 1450
 Et que chacun enfin, d'un même esprit poussé,
 Garde en mourant le poste où je l'aurai placé.
 L'ennemi nous regarde, en son aveugle rage,
 Comme de vils troupeaux réservés au carnage,
 Et croit ne rencontrer que désordre et qu'effroi. 1455
 Qu'Azarias partout accompagne le roi.

(A Joas.)

Venez, cher rejeton d'une vaillante race,
 Remplir vos défenseurs d'une nouvelle audace ;
 Venez du diadème à leurs yeux vous couvrir,
 Et périssez du moins en roi, s'il faut périr. 1460
 Suivez-le, Josabet. (A un lévite.) Vous, donnez-moi ces
 armes.

Enfants, offrez à Dieu vos innocentes larmes.

SCÈNE VI.

SALOMITH, LE CHŒUR.

TOUT LE CHŒUR chante.

Partez, enfants d'Aaron, partez.
 Jamais plus illustre querelle

De vos aïeux n'arma le zèle. 1465
 Partez, enfants d'Aaron, partez.
 C'est votre roi, c'est Dieu pour qui vous combattez.

UNE VOIX, seule.

Où sont les traits que tu lances,
 Grand Dieu, dans ton juste courroux ?
 N'es-tu plus le Dieu jaloux ? 1470
 N'es-tu plus le Dieu des vengeances ?

UNE AUTRE.

Où sont, Dieu de Jacob, tes antiques bontés ?
 Dans l'horreur qui nous environne,
 N'entends-tu que la voix de nos iniquités ?
 N'es-tu plus le Dieu qui pardonne ? 1475

TOUT LE CHŒUR.

Où sont, Dieu de Jacob, tes antiques bontés ?

UNE VOIX, seule.

C'est à toi que dans cette guerre
 Les flèches des méchants prétendent s'adresser.
 «Faisons, disent-ils, cesser
 Les fêtes de Dieu sur la terre. 1480
 De son joug importun délivrons les mortels.
 Massacrons tous ses saints. Renversons ses autels.
 Que de son nom, que de sa gloire
 Il ne reste plus de mémoire ;
 Que ni lui ni son Christ ne règnent plus sur nous.» 1485

TOUT LE CHŒUR.

Où sont les traits que tu lances,
 Grand Dieu, dans ton juste courroux ?

N'es-tu plus le Dieu jaloux ?
N'es-tu plus le Dieu des vengeances ?

UNE VOIX, seule.

Triste reste de nos rois, 1490
Chère et dernière fleur d'une tige si belle,
Hélas ! sous le couteau d'une mère cruelle
Te verrons-nous tomber une seconde fois ?
Prince aimable, dis-nous si quelque ange au berceau
Contre tes assassins prit soin de te défendre ; 1495
Ou si dans la nuit du tombeau
La voix du Dieu vivant a ranimé ta cendre.

UNE AUTRE.

D'un père et d'un aïeul contre toi révoltés,
Grand Dieu, les attentats lui sont-ils imputés ?
Est-ce que sans retour ta pitié l'abandonne ? 1500

LE CHŒUR.

Où sont, Dieu de Jacob, tes antiques bontés ?
N'es-tu plus le Dieu qui pardonne ?

UNE DES FILLES DU CHŒUR, sans chanter.

Chères sœurs, n'entendez-vous pas
Des cruels Tyriens la trompette qui sonne ?

SALOMITH.

J'entends même les cris des barbares soldats, 1505
Et d'horreur j'en frissonne.
Courons, fuyons ; retirons-nous
A l'ombre salulaire
Du redoutable sanctuaire.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

ZACHARIE, SALOMITH, LE CHŒUR.

SALOMITH.

Cher Zacharie, eh bien ! que nous apprenez-vous ? 1510

ZACHARIE.

Redoublez au Seigneur votre ardente prière.
Peut-être nous touchons à notre heure dernière.
Pour l'horrible combat, ma sœur, l'ordre est donné.

SALOMITH.

Que fait Joas ?

ZACHARIE.

Joas vient d'être couronné.

Le grand prêtre a sur lui répandu l'huile sainte. 1515
O ciel ! dans tous les yeux quelle joie était peinte
A l'aspect de ce roi racheté du tombeau !
Ma sœur, on voit encor la marque du couteau.
On voit paraître aussi sa fidèle nourrice,
Qui, cachée en un coin de ce vaste édifice, 1520
Gardait ce cher dépôt, et n'avait de ses soins
Que les yeux de ma mère et que Dieu pour témoins.
Nos lévites pleuraient de joie et de tendresse,
Et mêlaient leurs sanglots à leurs cris d'allégresse.

Lui, parmi ces transports, affable et sans orgueil, 1525
 A l'un tendait la main, flattait l'autre de l'œil,
 Jurait de se régler par leurs avis sincères,
 Et les appelait tous ses pères ou ses frères.

SALOMITH.

Ce secret au dehors est-il aussi semé ?

ZACHARIE.

Ce secret dans le temple est encor renfermé. 1530
 Des enfants de Lévi la troupe partagée
 Dans un profond silence aux portes s'est rangée.
 Tous doivent à la fois précipiter leurs pas,
 Et crier pour signal : Vive le roi Joas !
 Mais mon père défend que le roi se hasarde, 1535
 Et veut qu'Azarias demeure pour sa garde.
 Cependant Athalie, un poignard à la main,
 Rit des faibles remparts de nos portes d'airain.
 Pour les rompre, elle attend les fatales machines,
 Et ne respire enfin que sang et que ruines. 1540
 Quelques prêtres, ma sœur, ont d'abord proposé
 Qu'en un lieu souterrain, par nos pères creusé,
 On renfermât du moins notre arche précieuse.
 « O crainte, a dit mon père, indigne, injurieuse !
 L'arche qui fit tomber tant de superbes tours, 1545
 Et força le Jourdain de rebrousser son cours,
 Des dieux des nations tant de fois triomphante,
 Fuirait donc à l'aspect d'une femme insolente ? »
 Ma mère, auprès du Roi, dans un trouble mortel,
 L'œil tantôt sur ce prince et tantôt vers l'autel, 1550
 Muette, et succombant sous le poids des alarmes,
Aux yeux les plus cruels arracherait des larmes.

Le Roi de temps en temps la presse entre ses bras,
 La flatte . . . Chères sœurs, suivez toutes mes pas ;
 Et, s'il faut aujourd'hui que notre roi périsse, 1555
 Allons, qu'un même sort avec lui nous unisse.

SALOMITH.

Quelle insolente main frappe à coups redoublés ?
 Qui fait courir ainsi ces lévites troublés ?
 Quelle précaution leur fait cacher leurs armes ?
 Le temple est-il forcé ? 1560

ZACHARIE.

Dissipez vos alarmes :
 Dieu nous envoie Abner.

SCÈNE II.

ABNER, JOAD, JOSABET, ZACHARIE, SALOMITH,
 ISMAËL, DEUX LÉVITES, ETC.

JOAD.

En croirai-je mes yeux,
 Cher Abner ? Quel chemin a pu jusqu'en ces lieux
 Vous conduire au travers d'un camp qui nous assiège ?
 On disait que d'Achab la fille sacrilège
 Avait, pour assurer ses projets inhumains, 1565
 Chargé d'indignes fers vos généreuses mains.

ABNER.

Oui, Seigneur, elle a craint mon zèle et mon courage.
 Mais c'est le moindre prix que me gardait sa rage.
 Dans l'horreur d'un cachot par son ordre enfermé,
 J'attendais que, le temple en cendres consumé, 1570
 De tant de flots de sang non encore assouvi,

Elle vînt m'affranchir d'une importune vie,
 Et retrancher des jours qu'aurait dû mille fois
 Terminer la douleur de survivre à mes rois.

JOAD.

Par quel miracle a-t-on obtenu votre grâce ? 1575

ABNER.

Dieu dans ce cœur cruel sait seul ce qui se passe.
 Elle m'a fait venir, et d'un air égaré :
 « Tu vois de mes soldats tout ce temple entouré,
 Dit-elle. Un feu vengeur va le réduire en cendre,
 Et ton Dieu contre moi ne le saurait défendre. 1580
 Ses prêtres toutefois, mais il faut se hâter,
 A deux conditions peuvent se racheter :
 Qu'avec Éliacin on mette en ma puissance
 Un trésor dont je sais qu'ils ont la connaissance,
 Par votre roi David autrefois amassé, 1585
 Sous le sceau du secret au grand prêtre laissé.
 Va, dis-leur qu'à ce prix je leur permets de vivre. »

JOAD.

Quel conseil, cher Abner, croyez-vous qu'on doit suivre ?

ABNER.

Et tout l'or de David, s'il est vrai qu'en effet
 Vous gardiez de David quelque trésor secret, 1590
 Et tout ce que des mains de cette reine avare
 Vous avez pu sauver et de riche et de rare,
 Donnez-le. Voulez-vous que d'impurs assassins
 Viennent briser l'autel, brûler les chérubins,
 Et, portant sur notre arche une main téméraire, 1595
De votre propre sang souiller le sanctuaire ?

JOAD.

Mais siérait-il, Abner, à des cœurs généreux
De livrer au supplice un enfant malheureux,
Un enfant que Dieu même à ma garde confie,
Et de nous racheter aux dépens de sa vie ? 1600

ABNER.

Hélas ! Dieu voit mon cœur. Plût à ce Dieu puissant
Qu'Athalie oubliât un enfant innocent,
Et que du sang d'Abner sa cruauté contente
Crût calmer par ma mort le ciel qui la tourmente !
Mais que peuvent pour lui vos inutiles soins ? 1605
Quand vous périrez tous, en périra-t-il moins .
Dieu vous ordonne-t-il de tenter l'impossible ?
Pour obéir aux lois d'un tyran inflexible,
Moïse, par sa mère au Nil abandonné,
Se vit, presque en naissant, à périr condamné ; 1610
Mais Dieu, le conservant contre toute espérance,
Fit par le tyran même élever son enfance.
Qui sait ce qu'il réserve à votre Éliacin,
Et si, lui préparant un semblable destin,
Il n'a point de pitié déjà rendu capable 1615
De nos malheureux rois l'homicide implacable ?
Du moins, et Josabet comme moi l'a pu voir,
Tantôt à son aspect je l'ai vu s'émouvoir ;
J'ai vu de son courroux tomber la violence.
Princesse, en ce péril, vous gardez le silence ? 1620
Hé quoi ? pour un enfant qui vous est étranger
Souffrez-vous que sans fruit Joad laisse égorger
Vous, son fils, tout ce peuple, et que le feu dévore
Le seul lieu sur la terre où Dieu veut qu'on l'adore ?

Que feriez-vous de plus, si des rois vos aïeux 1625
Ce jeune enfant était un reste précieux ?

JOSABET, tout bas à Joad.

Pour le sang de ses rois vous voyez sa tendresse :
Que ne lui parlez-vous ?

JOAD.

Il n'est pas temps, Princesse.

ABNER.

Le temps est cher, Seigneur, plus que vous ne pensez.
Tandis qu'à me répondre ici vous balancez, 1630
Mathan, près d'Athalie, étincelant de rage,
Demande le signal, et presse le carnage.
Faut-il que je me jette à vos sacrés genoux ?
Au nom du lieu si saint qui n'est ouvert qu'à vous,
Lieu terrible où de Dieu la majesté repose, 1635
Quelque dure que soit la loi qu'on vous impose,
De ce coup imprévu songeons à nous parer.
Donnez-moi seulement le temps de respirer.
Demain, dès cette nuit, je prendrai des mesures
Pour assurer le temple et venger ses injures. 1640
Mais je vois que mes pleurs et que mes vains discours
Pour vous persuader sont un faible secours :
Votre austère vertu n'en peut être frappée.
Eh bien, trouvez-moi donc quelque arme, quelque épée ;
Et qu'aux portes du temple, où l'ennemi m'attend, 1645
Abner puisse du moins mourir en combattant.

JOAD.

Je me rends. Vous m'ouvrez un avis que j'embrasse.
De tant de maux, Abner, détournons la menace.

Il est vrai, de David un trésor est resté.
 La garde en fut commise à ma fidélité. 1650
 C'était des tristes Juifs l'espérance dernière,
 Que mes soins vigilants cachaient à la lumière.
 Mais puisqu'à votre reine il faut le découvrir,
 Je vais la contenter, nos portes vont s'ouvrir.
 De ses plus braves chefs qu'elle entre accompagnée ; 1655
 Mais de nos saints autels qu'elle tienne éloignée
 D'un ramas d'étrangers l'indiscrète fureur.
 Du pillage du temple épargnez-moi l'horreur.
 Des prêtres, des enfants lui feraient-ils quelque ombre ?
 De sa suite avec vous qu'elle règle le nombre. 1660
 Et quant à cet enfant si craint, si redouté,
 De votre cœur, Abner, je connais l'équité.
 Je vous veux devant elle expliquer sa naissance :
 Vous verrez s'il le faut remettre en sa puissance ;
 Et je vous ferai juge entre Athalie et lui. 1665

ABNER.

Ah ! je le prends déjà, Seigneur, sous mon appui.
 Ne craignez rien. Je cours vers celle qui m'envoie.

SCÈNE III.

JOAD, JOSABET, ISMAËL, ZACHARIE, etc.

JOAD.

Grand Dieu, voici ton heure, on t'amène ta proie.
 Ismaël, écoutez. (Il lui parle à l'oreille.)

JOSABET.

Puissant maître des cieux,
 Remets-lui le bandeau dont tu couvris ses yeux, 1670

Lorsque, lui dérobant tout le fruit de son crime,
Tu cachas dans mon sein cette tendre victime.

JOAD.

Allez, sage Ismaël, ne perdez point de temps :
Suivez de point en point ces ordres importants.
Surtout qu'à son entrée et que sur son passage 1675
Tout d'un calme profond lui présente l'image.
Vous, enfants, préparez un trône pour Joas.
Qu'il s'avance suivi de nos sacrés soldats.
Faites venir aussi sa fidèle nourrice,
Princesse, et de vos pleurs que la source tarisse. 1680

(A un lévite.)

Vous, dès que cette reine, ivre d'un fol orgueil,
De la porte du temple aura passé le seuil,
Qu'elle ne pourra plus retourner en arrière,
Prenez soin qu'à l'instant la trompette guerrière
Dans le camp ennemi jette un subit effroi. 1685
Appelez tout le peuple au secours de son roi ;
Et faites retentir jusques à son oreille
De Joas conservé l'étonnante merveille.
Il vient.

SCÈNE IV.

JOAS, JOAD, JOSABET, TROUPES DE PRÊTRES ET DE LÉVITES,
ETC.

JOAD continue.

Lévites saints, prêtres de notre Dieu,
Partout, sans vous montrer, environnez ce lieu ; 1690
Et, laissant à mes soins gouverner votre zèle,
Pour paraître attendez que ma voix vous appelle.
(Ils se cachent tous.)

Roi, je crois qu'à vos vœux cet espoir est permis :
 Venez voir à vos pieds tomber vos ennemis.
 Celle dont la fureur poursuivit votre enfance 1695
 Vers ces lieux à grands pas pour vous perdre s'avance.
 Mais ne la craignez point. Songez qu'autour de vous
 L'ange exterminateur est debout avec nous.
 Montez sur votre trône, et . . . Mais la porte s'ouvre :
 Permettez un moment que ce voile vous couvre. 1705
 (Il tire un rideau.)
 Vous changez de couleur, Princesse ?

JOSABET.

Ah ! sans pâlir,
 Puis-je voir d'assassins le temple se remplir ?
 Quoi ? ne voyez-vous pas quelle nombreuse escorte . . .

JOAD.

Je vois que du saint temple on referme la porte.
 Tout est en sûreté. 1705

SCÈNE V.

ATHALIE, JOAS (caché derrière le rideau); JOAD, JOSABET,
 ABNER, SUITE D'ATHALIE.

ATHALIE, à Joad.

Te voilà, séducteur,
 De ligues, de complots pernicieux auteur,
 Qui dans le trouble seul as mis tes espérances,
 Éternel ennemi des suprêmes puissances.
 En l'appui de ton Dieu tu t'étais reposé.
 De ton espoir frivole es-tu désabusé ? 1710
 Il laisse en mon pouvoir et ton temple et ta vie.
 Je devrais sur l'autel où ta main sacrifie

Te . . . Mais du prix qu'on m'offre il faut me contenter.
 Ce que tu m'as promis, songe à l'exécuter.
 Cet enfant, ce trésor qu'il faut qu'on me remette, 1715
 Où sont-ils ?

JOAD.

Sur le champ tu seras satisfaite :
 Je te les vais montrer l'un et l'autre à la fois.

(Le rideau se tire.)

Paraissez, cher enfant, digne sang de nos rois.
 Connais-tu l'héritier du plus saint des monarques,
 Reine ? De ton poignard connais du moins ces mar- 1720
 ques.

Voilà ton roi, ton fils, le fils d'Okosias.
 Peuples, et vous, Abner, reconnaissez Joas.

ABNER.

Ciel !

ATHALIE, à Joad.

Perfide !

JOAD.

Vois-tu cette Juive fidèle,
 Dont tu sais bien qu'alors il suçait la mamelle ?
 Il fut par Josabet à ta rage enlevé. 1725
 Ce temple le reçut, et Dieu l'a conservé.
 Des trésors de David voilà ce qui me reste.

ATHALIE.

Ta fourbe à cet enfant, traître, sera funeste.
 D'un fantôme odieux, soldats, délivrez-moi.

JOAD.

Soldats du Dieu vivant, défendez votre roi. 1730
 (Ici le fond du théâtre s'ouvre. On voit le dedans du temple ; et les lévites
 armés sortent de tous côtés sur la scène.)

ATHALIE.

Où suis-je ? O trahison ! ô reine infortunée.
D'armes et d'ennemis je suis environnée.

JOAD.

Tes yeux cherchent en vain, tu ne peux échapper,
Et Dieu de toutes parts a su t'envelopper.
Ce Dieu que tu bravais en nos mains t'a livrée. 1735
Rends-lui compte du sang dont tu t'es enivrée.

ATHALIE.

Quoi ? la peur a glacé mes indignes soldats ?
Lâche Abner, dans quel piège as-tu conduit mes pas ?

ABNER.

Reine, Dieu m'est témoin . . .

ATHALIE.

Laisse là ton Dieu, traître,
Et venge-moi.

ABNER, se jetant aux pieds de Joas.

Sur qui ? Sur Joas ! sur mon maître ! 1740

ATHALIE.

Lui Joas ? lui ton roi ? Songez, méchants, songez
Que mes armes encor vous tiennent assiégés.
J'entends à haute voix tout mon camp qui m'appelle.
On vient à mon secours. Tremblez, troupe rebelle.

SCÈNE VI.

ISMAËL, JOAS, JOAD, ATHALIE, ETC.

ISMAËL, à Joad.

Seigneur, le temple est libre et n'a plus d'ennemis. 1745
L'étranger est en fuite, et le Juif est soumis.

Comme le vent dans l'air dissipe la fumée,
 La voix du Tout-Puissant a chassé cette armée.
 Nos lévites, du haut de nos sacrés parvis,
 D'Okosias au peuple ont annoncé le fils, 1750
 Ont conté son enfance au glaive dérobée,
 Et la fille d'Achab dans le piège tombée.
 Partout en même temps la trompette a sonné.
 Et ses sons et leurs cris dans son camp étonné
 Ont répandu le trouble et la terreur subite 1755
 Dont Gédéon frappa le fier Madianite.
 Les Tyriens, jetant armes et boucliers,
 Ont, par divers chemins, disparu les premiers.
 Quelques Juifs éperdus ont aussi pris la fuite ;
 Mais, de Dieu sur Joas admirant la conduite, 1760
 Le reste à haute voix s'est pour lui déclaré.
 Enfin, d'un même esprit tout le peuple inspiré,
 Femmes, vieillards, enfants, s'embrassant avec joie,
 Bénissent le Seigneur et celui qu'il envoie.
 Tous chantent de David le fils ressuscité. 1765
 Baal est en horreur dans la sainte cité.
 De son temple profane on a brisé les portes.
 Mathan est égorgé.

ATHALIE.

Dieu des Juifs, tu l'emportes !

Oui, c'est Joas, je cherche en vain à me tromper.
 Je reconnais l'endroit où je le fis frapper ; 1770
 Je vois d'Okosias et le port et le geste :
 Tout me retrace enfin un sang que je déteste.
 David, David triomphe ; Achab seul est détruit.
 Impitoyable Dieu, toi seul as tout conduit.
 C'est toi qui, me flattant d'une vengeance aisée, 1775
 M'as vingt fois en un jour à moi-même opposée,

Tantôt pour un enfant excitant mes remords,
 Tantôt m'éblouissant de tes riches trésors,
 Que j'ai craint de livrer aux flammes, au pillage.
 Qu'il règne donc ce fils, ton soin et ton ouvrage ; 1780
 Et que, pour signaler son empire nouveau,
 On lui fasse en mon sein enfoncer le couteau !
 Voici ce qu'en mourant lui souhaite sa mère :
 Que dis-je, souhaiter ? je me flatte, j'espère
 Qu'indocile à ton joug, fatigué de ta loi, 1785
 Fidèle au sang d'Achab, qu'il a reçu de moi,
 Conforme à son aïeul, à son père semblable,
 On verra de David l'héritier détestable
 Abolir tes honneurs, profaner ton autel,
 Et venger Athalie, Achab et Jézabel. 1790

JOAD.

Qu'à l'instant hors du temple elle soit emmenée,
 Et que la sainteté n'en soit pas profanée.
 Allez, sacrés vengeurs de vos princes meurtris,
 De leur sang par sa mort faire cesser les cris.
 Si quelque audacieux embrasse sa querelle, 1795
 Qu'à la fureur du glaive on le livre avec elle.

SCÈNE VII.

JOAS, JOAD, JOSABET, ABNER, etc.

JOAS.

Dieu, qui voyez mon trouble et mon affliction,
 Détournez loin de moi sa malédiction,
 Et ne souffrez jamais qu'elle soit accomplie.
 Faites que Joas meure avant qu'il vous oublie. 1800

JOAD, aux lévites.

Appellez tout le peuple, et montrons-lui son roi.
Qu'il lui vienne en ses mains renouveler sa foi.
Roi, prêtres, peuple, allons, pleins de reconnaissance,
De Jacob avec Dieu confirmer l'alliance,
Et, saintement confus de nos égarements, 1805
Nous rengager à lui par de nouveaux serments.
Abner, auprès du roi reprenez votre place.
Hé bien ? de cette impie a-t-on puni l'audace ?

SCÈNE VIII.

UN LÉVITE, JOAS, JOAD, ETC.

UN LÉVITE.

Le fer a de sa vie expié les horreurs.
Jérusalem, longtemps en proie à ses fureurs, 1810
De son joug odieux à la fin soulagée,
Avec joie en son sang la regarde plongée.

JOAD.

Par cette fin terrible, et due à ses forfaits,
Apprenez, roi des Juifs, et n'oubliez jamais
Que les rois dans le ciel ont un juge sévère, 1815
L'innocence un vengeur, et l'orphelin un père.

REMARKS ON ANDROMAQUE

THE weekly journal, *la Gazette de France*, in its issue of November 19, 1667, contained the following paragraph: "Le 17 novembre Leurs Majestés eurent le divertissement d'une fort belle tragédie, par la troupe royale, en l'appartement de la Reine, où étaient quantité de seigneurs et de dames de la cour." This tragedy, as we learn from Robinet, who continued Loret's *Muse historique* with his rimed *Gazette*, addressed to Madame (Henrietta of England), was *Andromaque*. Its first production was therefore before the royal court. Previous to this hearing Racine had read the play to Madame, as he says in his dedication to her of the published text. A week later Robinet writes in his *Gazette*:

"J'ai vu la pièce toute neuve
D'Andromaque, d'Hector la veuve."

Therefore in the meantime, between the nineteenth and twenty-sixth of November, public performances of the tragedy had begun in Paris, and, as we know, on the stage of the Hôtel de Bourgogne, to which Racine had already transferred *Alexandre*, from the keeping of Molière's troupe. Molière hastened to avenge himself, and the following May brought out a malicious criticism of *Andromaque* in the shape of the comedy of *la Folle Querelle*, by the lawyer-dramatist Subligny. In this satire, which testifies to the vogue of Racine's play as well as to Mo-

lière's resentment, Erastus, an admirer of *Andromaque*, and lover of Hortense, who detests it, is outargued and ridiculed by his sweetheart, and by Lysander, who shares her opinion.

Racine invented the plot of his play. His material, as the two prefaces indicate, was taken from the poets of antiquity. His characters are partly his own and partly handed down to him. Andromache goes back to Homer, where she appears both as wife and mother. Greek tragedy and Latin epic preserve these attributes, but set them amid surroundings which are repugnant to modern readers. The wife of Hector and the mother of Astyanax becomes a concubine of Pyrrhus and the bearer of children to him. And when Pyrrhus finally passes from the scene, she contracts a second marriage with Helenus, a Trojan (see the *Æneid*). This last stage in her career is ignored by Racine. The intermediate one is modified by him so as to connect her with the Andromache of the *Iliad*. In the French tragedy the Trojan princess is Pyrrhus' captive indeed, but a captive who has preserved her dignity, and who is treated as an equal. She has not borne children to her master, but still watches over Astyanax, rescued from the ruin of his country. Her maternal love, which in the drama of Euripides had descended to Molossus, thus remains fixed on its first object. The vicissitudes and trials of exile and captivity are used by Racine to strengthen the conception of those womanly traits which Homer had outlined. He presents to us the Andromache of Hector's Farewell intensified and refined.

His fidelity to the idea of the Homeric heroine has led *Racine to change* the tradition of his other characters. In *Euripides*, *Hermione* is Pyrrhus' wife, and as such is jeal-

ous of the Trojan slave, Molossus' mother. With Racine she is not yet married to Pyrrhus, but only betrothed, has gone to his court to be wedded, and there is injured in her honor and outraged in her affections by the delays interposed by Pyrrhus through his passion for the widow of Hector. This modern basis for her jealousy is clearly broader than the one set by the ancient dramatist.

Further force is given to the situation in the French play by transforming the Orestes of Greek tradition into an ardent lover. His relation to Hermione is the counterpart of Pyrrhus' attitude towards Andromache. When Hermione is gracious Orestes hopes, while Andromache wavers Pyrrhus delays. And Hermione favors Orestes or disdains him according to the varying moods of the king. Consequently Andromache is the center of the action. Whatever she does affects the bearing of the whole plot. And the plot at once acquires logic and compactness to an unusual degree.

This striking interdependence of the characters in *Andromaque* has often been ascribed to the influence of Corneille's *Pertharite*, first performed in 1652, and published several times during the next fifteen years. Racine had probably read *Pertharite*. Certain scenes in *Andromaque* resemble those of the older play. But there is no evidence of conscious imitation in it. The *Cid* would have offered a more forceful model for Racine's general plan. There Don Sanche loves Chimène, the Infanta loves Rodrigue, and both hope or fear as the love of Rodrigue and Chimène encounters obstacles or flows freely on. The heroine in each case rules the action. But this was a conception bequeathed to French drama by the pastoral plays of Italy and the pastoral novels of Spain and France.

In the particular case of *Andromaque* suggestions for Hermione's relation to Pyrrhus may also be found in Virgil's account of Dido and Æneas.

The character of Pyrrhus — and Orestes to a less extent — is the weak point in the play. He is not a Greek, nor even an ancient, in his self-control under provocation when the challenger is a woman. In Homer and Virgil he is a man of blood, violent and brutal. In Racine he is mild to a degree, even milder than the Prince of Condé himself, who is said to have criticised Pyrrhus for being "too violent." Racine indeed has committed an anachronism, and in the place of the Pyrrhus of antiquity has set a courtier of Louis XIV, who gives utterance to the jargon of the society of his day. Orestes has also been modified in the same direction of gallantry, though the Greek tradition, too strong to be wholly rejected, appears in the final scene of the tragedy.

The success of *Andromaque* was immediate and general. It expressed the desires of the educated classes of the time very much as the *Cid* had satisfied the previous generation. Its analysis of character and its simple action, the dependence of the action on the development of the characters, the every-day nature of the subject, conjugal fidelity and maternal love, all combined to accentuate the reaction against Corneille's romanticism and mark the beginning of a new era in tragedy. The style of the play shows the change. Less oratorical and sublime than the *Cid* and its successors, the periods of *Andromaque* are more even, subtle and harmonious. The phraseology is less varied and picturesque, but direct and peculiarly fitted to render the sentiments of the heart.

Some contemporaries, mainly partisans of Corneille, at-

tributed the popularity of the new drama to its interpreters. Mlle du Parc, who had forsaken Molière's company to take the part of Andromache, was indeed a great favorite and here achieved a triumph, which she enjoyed but a short time, dying in December, 1668. The same fate overtook Montfleury, who played Orestes. Stout and bombastic (we have his description in Rostand's *Cyrano de Bergerac*), he overexerted himself in the closing scenes which portray Orestes' madness, and died hardly a month after the first performance. The other actors were more fortunate, Floridor, who, though sixty years old, took the role of Pyrrhus, and Mlle des Œillets, who was the Hermione. Since their day the best tragedians of the French theatre have added to their reputation by their rendering of *Andromaque*. Le Kain in the eighteenth century and Talma in the nineteenth proved to be unusual interpreters of Orestes, while Rachel, as Hermione, excelled all her other parts. This latter character, revengeful and passionate, has finally become the most interesting personage in the play.

NOTES

PAGE 3. **A Madame.** Henrietta of England (1644-1670), daughter of Charles I and Henrietta of France. In exile since 1646, she was married in 1661 to her cousin Philip of Orleans, called Monsieur, the younger brother of Louis XIV. Hence her title of "Madame." A great favorite at court, she exercised considerable influence on literature. Molière dedicated his *École des Femmes* (1662) to her. She suggested to Racine and Corneille the subject of *Bérénice* (1670) and *Tite et Bérénice* (1670) respectively. Bossuet pronounced over her one of his finest funeral orations (1670). It would seem from this dedication that Racine had profited by her criticism and patronage in the composition and first representation of *Andromaque*, before the court.

18. **du cœur** = *par le cœur*, in present day usage. Bossuet says in his oration on Madame: "Je pourrais vous faire remarquer qu'elle connaissait si bien la beauté des ouvrages de l'esprit, que l'on croyait avoir atteint la perfection, quand on avait su plaire à MADAME."

PAGE 4, 13. **nous n'avons plus que faire de demander**, *we no longer need ask*.

15. **les règles.** The unities of time and place and the various restrictions of classical French tragedy. Molière in his *Critique de l'École des Femmes* (1663) had already said: "Je voudrais bien savoir si la grande règle de toutes les règles n'est pas de plaire . . ." (Scene VI), and Corneille had begun his *Discours de l'utilité et des parties du Poème dramatique* (1660) with these words: "Bien que, selon Aristote, le seul but de la poésie dramatique soit de plaire aux spectateurs . . ."

20. **Je n'en puis parler**, etc. For order see note to Second Preface, page 9, line 12. A supposed reminiscence of Horace's ode to Agrippa:

Conamur tenues grandia, dum pudor
Imbellisque lyrae Musa potens vetat
Laudes egregii Cæsaris et tuas
Culpa deterere ingenii. — Odes, 1, 6, ll. 9-12.

For Molière's praise of Madame, more abrupt and direct than Racine's, see the dedication of his *École des Femmes*.

FIRST PREFACE.

PAGE 5. This heading is not Racine's, but his later editors'. His preface began with "Virgile," etc.

1. *Littoraque Epeiri*, etc. This passage is taken from lines 292 to 332 of the Third Book. The lines are not consecutive, and the text differs somewhat from the readings of our standard editions. The translation is: "We coast along the shore of Epirus, we enter a Chaonian harbor and ascend to the lofty city of Buthrotum." [The Trojans hear that the land is ruled by Helenus, son of Priam, and by Andromache, who is married to Helenus. Aeneas leaves the fleet] "just at the time when it happened that Andromache was making libations of the customary food and sad gifts to the ashes" (of Hector) [before the city in a grove by the wave of the so-called Simois], "and was calling the Manes to the mound dedicated to Hector, an empty tomb on a green sward which she had consecrated, and with it twin altars, the cause of tears." [Andromache saw Aeneas coming, thought it an apparition and fainted. Reviving finally she asks him whether he is alive, or, if dead, where Hector is. He stammers out that he is a living being, and asks her what her fate is, whether she is enslaved to Pyrrhus]. "She spoke with downcast look and lowered voice: 'Happy above all others the virgin daughter of Priam, condemned to die on the enemy's tomb, under the high walls of Troy, who suffered not the casting of lots, nor touched the bed of the conquering lord, a captive! We, our country in ashes, borne over divers seas, endured the pride of the race of Achilles, the haughty youth, bearing offspring to him in slavery; who afterwards having sought Hermione, descendant of Leda, and a Spartan marriage" [handed me a slave over to his slave Helenus]. "But Orestes, inflamed by his great love for the wife taken from him and haunted by the furies of his own crimes, comes upon him unawares and kills him before his ancestral altars."

Notice that Racine omits the lines which speak of Helenus, while *he* includes some which refer to Andromache's bearing a son to *Pyrrhus*.

PAGE 6, 2. **l'Andromaque d'Euripide.** See Remarks, and also the Second Preface, page 8.

4. **Mais véritablement,** etc. This statement is hardly correct. The Greek conception of the captive Andromache had been softened, to be sure, by Virgil. Racine takes another step towards making her honored and refined. His treatment of the character of Pyrrhus is at wide variance with the conception of antiquity, but Racine may have been unconscious of the extent of his revision. See Remarks.

9. **ç'a été.** A use of *ce* in a neuter sense, which has become obsolete.

10. **Sénèque.** This is the philosopher Seneca, Nero's tutor. He left a number of Latin tragedies taken from favorite subjects of the Greek drama. His *Troades* is based on Euripides' versions of the destruction of Troy.

11. **et Virgile.** See Virgil's account of Pyrrhus' cruelty at the fall of Troy, in lines 491-558 of the Second Book.

13. **Encore s'est-il trouvé des gens,** etc. That Pyrrhus should have been considered too violent by any of Racine's contemporaries (see Remarks) shows how imperfect was the knowledge of antiquity at the time. Boileau is reported by Louis Racine as coming to a different conclusion, the one accepted to-day.

17. **Céladon.** Hero of Honoré d'Urfé's (1568-1625) pastoral novel *l'Astrée* (1610-1626), one of the great literary influences of the century. Celadon's complete submission to the will of his mistress, Astrée, set the fashion for later fiction. — **le parfait amour** was part of the novelistic jargon, but was already in general use in the sixteenth century.

22. **pour m'embarrasser** = *pour que je m'embarrasse*. Not an unusual construction for the infinitive at this time. See *Britannicus*, 1234.

27. **ce n'est pas à moi de.** Also in ll. 502, 1100. But *à* is found in ll. 1176, 1485.

28. **Horace.** See his *Ars Poetica*:

Scriptor honoratum si forte reponis Achillem,
Impiger, iracundus, inexorabilis, acer,
Jura neget sibi nata, nihil non arroget armis (120-122).

30. **Aristote.** In chapter XIII of his *Poetics*. The passage para-

phrased here concludes in the original as follows: "There remains a middle course, that is to say the character, chosen from among the fortunate and illustrious, should not be too virtuous or too just, and should become unfortunate not because of a crime or evil deed, but because of some fault."

SECOND PREFACE.

PAGE 8. This preface, which supplanted the first from 1676 on, was also without a heading. It kept the passage from the *Aeneid*, and the first paragraph of its predecessor, through "l'*Andromaque* d'Euripide." The rest may have seemed too personal to Racine, and in the revision he has abandoned his critics for an explanation of the changes he had made in the story.

9. **l'idée que nous avons maintenant.** Such as would be derived from Homer.

22. **Ronsard.** Pierre de (1524-1585), the head of the Pléiade and the reviver of French poetry. His *Franciade* (1572), an unfinished epic poem in four cantos, treats of the traditional origin of the French, from a certain Francus, son of Hector.

PAGE 9, 2. nos vieilles chroniques. Perhaps those of St. Denis.

6. **créance** = *croyance*. Cf. *Britannicus*, 915.

10. **dont** = *d'où* to-day. At first *dont* was an adverb of place.

12. **le peut voir.** The usual order in the seventeenth century, now restricted to the verbs *faire, entendre, envoyer, laisser, sentir, voir*. Cf. l. 128.

12. **Hérodote** (484?-424? B.C.). The first historian. The reference is to Book II of his History, sections 113-115. But Euripides seems to have taken his idea from the lyric poet Stesichoros (620? B.C.), who said that Helen's "image" only went to Troy. Herodotus' statement is used to fortify this notion.

13. **j'eusse besoin.** Notice the past tense after a present in the principal clause. A frequent construction at the time, to intensify the doubt. Cf. l. 278. See Haase, *Syntaxe française du XVII^e siècle*, page 169.

15, 16. **détruire . . . altérer.** Notice the infinitives where nouns would be expected. Cf. l. 1405.

20. **quoique Homère, etc.** In the *Iliad* (Book XXI, 161-168) *Achilles* is wounded in the elbow by Asteropaios' spear, and blood flows from the wound.

21. **Sophocle** (495-405 B.C.). A contemporary of Euripides, but belonging to the older school of dramatists. The reference is to his *Œdipus Tyrannus* (1234-1267), where Jocasta hangs herself. In Euripides' *Phanissæ* (1427-1458) she stabs herself over the bodies of her sons, who have killed each other.

25. **contrariété** = *contradiction*.

26. **ancien commentateur**. Joachim Liebhard (1500-1574), called Camerarius, a German humanist, author of *Commentarii linguae græcæ et latine* (1551). Racine states, in a note, that he is quoting from the commentary on Sophocles' *Electra*. The reference is to lines 540-542, where Sophocles speaks of two children of Menelaus and Helen, while Homer assigns them but one, Hermione. See Mesnard's edition, vol. II, page 39, note 7.

ACTEURS.

PAGE 10. The usual term for the characters during the seventeenth century and the first part of the eighteenth. Then the word "personnages" was substituted for it. But see the list in *Athalie*, page 188.

4, 6. **Hermione** was written "Hermionne" at first, and **Cléone** "Cléonne." See the rime for lines 77, 78 etc.

4. **accordée** = *fiancée*.

8. **Phœnix** is taken from Greek mythology, where he was tutor to Achilles and afterwards to Pyrrhus. See *Iliad*, IX, 430-619.

10. **Buthrot** = *Buthrotum*. In old Epirus, opposite the northern end of the island Corcyra.

The stage-setting for *Andromaque* was prescribed as follows: "Le théâtre est un palais à colonnes, et dans le fond une mer avec des vaisseaux." (E. Despois, *le Théâtre français sous Louis XIV*; Paris, 1874, page 413). Cf. l. 792.

ACT I. SCENE I.

1. **Oui**. Indicates a conversation begun before the curtain rises. See *Britannicus*, 1099; *Athalie*, 1.

fidèle was written "fidelle" by Racine, and thus rimed to the eye as well as the ear. Notice the rich rimes in lines 3 and 4, 7 and 8, 13 and 14 etc.

4. **nous rejoindre**, *bring us together*.

5. **funeste**. Because of Hermione's betrothal to Pyrrhus.
11. **que** = *où*, as often in the seventeenth century.
12. **de l'Épire**. The editions of 1668, 1673, read *de Mycène*.
14. **vos malheurs**. Orestes addresses Pylades with *tu*. But Pylades, though equal in rank with his friend, is here a confidant and thus is bound to show deference.
17. **mélancolie**. Stronger in meaning than it is to-day, "gloom." Orestes' mood may have been the result of his matricide.
19. **cruel secours**. A play on words which was in keeping with the affected phrases of the time.
25. **amène**. Racine wrote *ameine*, a frequent form of the sixteenth and seventeenth centuries. Cf. *Athalie*, 379.
26. **inhumaine**. Another example of the refined language of the times, more distinctively due to the influence of the *Précieuses*. Cf. *fers* in l. 32, *poussé tant de vœux*, l. 35, l. 40, etc.
31. **charme**, *enchantment*, *spell* (L. *carmen*). Cf. l. 673. But the early editions read *charmes*, which may have meant "attractions." See l. 50.
36. **Vous l'abhorriez**. Note the pause after the fourth syllable, for emphasis. The line is thus divided into three rhythmic elements 4+2+6. Becq de Fouquières, however, considers this a classical line with four rhythmic elements, which he indicates by 4-2-0-6 (*Traité général de versification française*, Paris, 1879, pages 85, 86, 96). Cf. *Athalie*, 297.
41. **Ménélas**. Menelaus was father of Hermione.
42. **vengeur de sa famille**. Pyrrhus brought aid to the Greeks before Troy after Achilles' death. He was rewarded by the hand of Hermione, who had been already betrothed to Orestes. See the latter's complaint in Euripides' *Andromache*, 966-976.
44. **ennuis**, *grief*. The word has lost in strength since Racine's day.
46. **déplorable**, *pitiable*. Cf. *Athalie*, 149.
51. **épris**. Now quite restricted to the passion of love.
58. **En ce calme**, etc. The early editions read *Dans ce calme*. . . . Racine evidently substituted *en*, allowable in the seventeenth century, to avoid the repetition of *dans*. *Dans la Grèce* was also a frequent construction. He writes *en Épire*, l. 22 etc., and *dans l'Épire*, l. 228 etc.; but *en ces lieux*, ll. 394, 620 etc.; *dans ces lieux*, l. 1605.

61. **J'y cours.** The pause is again for emphasis: cf. l. 36. But the line has the four rhythmic elements, 3+3+3+3. Notice the alliteration in *guerre* and *gloire*. Cf. ll. 78, 102.

63. **mes sens**, etc. An absolute construction, common at the time. Cf. *Britannicus*, 33.

65. **admire**, *wonder at* (L. *admirari*). Cf. l. 1130. Notice in l. 66 the play on words, *courir . . . au pidge que j'te vite*.

70. **en sa cour** = *à sa cour*.

71. **fil.** The *s* seems to be silent. Cf. ll. 159, 188 etc.; *Athalie*, 130, 622.

72. **Reste.** Note the singular, quite frequent in *Andromaque*. Cf. ll. 154, 1122, etc. See *Athalie*, 256. — *Troie ensevelis* is an admissible hiatus because the *e* elides. Cf. l. 220 etc.

74. **P'ingénieux Ulysse**, the "*crafty Ulysses*" of the *Iliad*. What follows is Racine's invention.

75. **arraché de.** See notes for *Britannicus*, 390; *Athalie*, 992. Cf. l. 740.

80. **négligé.** An imitation of the Latin construction, formerly in good use. Cf. ll. 1001, 1191; *Athalie*, 72.

81. **déplaisirs**, *sorrows*. Cf. l. 451. — *où* = *dans lesquels*.

84. **la seule vengeance** = *la vengeance seule*. Cf. l. 223; *Athalie*, 400. But see ll. 150, 157.

86. **De mes feux**, etc. The editors refer this line to Virgil's "*agnosco veteris vestigia flammae*" (*Aeneid*, IV, 23).

99. The line is evidently divided into 1+5+3+3.

100. A phrase which reminds one of Corneille. Cf. l. 1386; *Britannicus*, 357, 358.

109. **cette veuve inhumaine.** An extreme instance of the fashion noticed in the note to l. 26.

111. **encore.** The *e* is allowable because it elides with *on*. Cf. l. 283.

120. **maître de lui.** See *maître de soi* in l. 1323. This hesitation between *lui* and *soi* relating to things still exists. See note for l. 1468.

122. Notice the antitheses.

128. **Il la viendra presser.** For the order see note to Second Preface, page 9, line 12.

129. **je l'ai vue.** Also without agreement when followed by an infinitive. Cf. *Britannicus*, 398; *Athalie*, 1618 and note.

135. **lui montrez.** A former construction in the case of two imperatives connected by *et, ou* or *mais*, where the second verb has a pronoun object. Cf. l. 1238.

137. **Loin de leur accorder** = *Loin qu'il leur accorde.* The infinitive was used more freely in the seventeenth century than it is to-day. See l. 1303.

138. **irriter,** *increase* by exciting. Cf. *Britannicus*, 509.

139. In this line Racine gives both orders for the pronoun object of a dependent infinitive. See note for l. 128.

SCENE II.

143. A line perhaps suggested by Seneca's *Troades*, where Ulysses says to Andromache:

Griorum omnium
Procerumque vox est, petere quos seras domos
Hectorea soboles prohibet. Hunc fata expetunt. (527-529).

149. The line is divided into 6+4+2.

151. **ce qu'** anticipates ll. 152-154. A favorite construction of Racine's. See *Britannicus*, 436.

156. **encor.** Poetic license, to rime to the eye with *Hector*. The same rime occurs more than once. Cf. ll. 271, 272, 335, 336 etc. But see note for l. 330.

158. **il n'est point** = *il n'y a point.* Form favored in poetry, to avoid hiatus.

163, 164. Cf. ll. 840-842. In the *Iliad* (XVI, 122-129), Hector sets Protesilaos' ship on fire, but remains himself on land. Racine may have in mind Virgil:

Vel Danaum Phrygios jaculatus puppibus ignis.
(*Aeneid*, II, 276).

167, 168. Allusion to the well-known Æsopic fable of the peasant and snake. Cf. La Fontaine's *Fables*, VI, 13, where the villager warms it at his hearth.

169. **envie,** *animosity* (L. *invidia*).

175. A line apparently divided into 2+4+6.

179, 180. In Seneca's *Troades* it is Andromache who thus reproaches Ulysses: "Nocturne miles, fortis in pueri necem" (756). In Euripides' *Troades* (1156-1165), it is Hecuba who bewails the fear the Greeks have for Astyanax, whose body has been laid down before her. — **conspirer,** *desire together.*

184. **D'ordonner d'un** = *Disposer d'un*. Quite frequent in the seventeenth century, occasional to-day.

189, 190. **Hécube . . . Cassandre**. Priam's queen and daughter. Racine may have taken his idea from Euripides' *Troades*, 249 and 277. — **dans Argos** = *à Argos*. Cf. note for l. 58.

195. **soin**, *anxious care*.

203, 204. Suggested by Andromache's words to Ulysses :

An has ruinas urbis in cinerem datas
Hic excitabit? hae manus Trojam erigent?
Nullas habet spes Troja, si tales habet. (Seneca, *Troades*, 740-742).

Note the rimes in *-er* and *-ét*, ll. 203-208.

208. **fallait** = *aurait fallu*. Indicative for emphasis. Cf. *devait*, l. 1348.

211-220. Suggested by Agamemnon's reply to Pyrrhus, when refusing to sacrifice Polyxena on Achilles' tomb. (Seneca, *Troades*, 280-288).

219. Notice the division of the line: 6 + 2 + 4.

222. **Un faux Astyanax**, etc. Probably suggested to Racine by the tradition regarding Francus. See note to Second Preface, page 8, l. 22.

224. **Ce n'est pas**, etc. The construction of *être* in the singular with plural predicate was preferred in the seventeenth century to the plural. See Haase, *Syntaxe française*, pp. 156, 157.

227. **elle** refers to *colère*, l. 226.

228. **il** is Astyanax.

234. **dont** = *par laquelle*. Cf. *Britannicus*, 734.

235. **Hector en profita**. Reference to the subject-matter of the *Iliad*, Achilles' anger at the seizure of his captive Briseis by Agamemnon, his refusal to fight and Hector's triumphs over the Greeks in consequence.

246. **Du sang**, etc. Hermione, daughter of Menelaus, and Orestes, son of Agamemnon, were first cousins.

SCENE III.

251. **vient à**, *happens to*.

252. **s'en faisait aimer**. Notice that *en* refers to a person, as was the usage until the nineteenth century.

SCENE IV.

Phoenix should also appear in the list of characters for this scene. Note Pyrrhus' use of the *précieux* jargon.

270. **Digne objet**, etc. Perhaps suggested by Andromache's words to Ulysses demanding Astyanax :

Hic est, hic est terror, Ulysse,
Mille carinis! (Seneca, *Troades*, 708, 709).

276. **mon intérêt**, *my interest in him*, love.

278. **n'essuyât**. Cf. Second Preface, note for p. 9, l. 13. See l. 987; *Athalie*, 201.

279. **père**. In the scene of Hector's farewell to Andromache, the latter laments: "My father was slain of goodly Achilles, for he wasted the populous city of the Kilikians, even high-gated Thebe, and slew Eetion" (Leaf's translation of the *Iliad*, VI, 414-416).

313. Notice the weakened *cæsura*, and the tendency to overflow. The line would read 6 + 2 || 4.

319, 320. The rime here exists only for the ear, though Racine wrote *allumé*. Cf. ll. 1191, 1192. — The editors refer this play on words to Heliodorus' novel of *Theagenes and Chariclea*, which Racine is said to have learned by heart while at Port-Royal. — Hydaspes, a priest, leads his daughter, a victim, to the altar "and to the fire lighted there, and he himself was burned in his grief with more flames." (The translation in Bohn's edition of the *Greek Romances*, p. 243, is a paraphrase.) But Racine's words are fully in keeping with the style of his day.

329. **d'un** = *par un*, to-day. See dedication to Madame, p. 3, l. 18.

330. **encor** again to avoid an extra syllable. See note for l. 156, and also the spelling *encore* in l. 111, etc. — Notice that *Ilion* is masculine (cf. *pris*, l. 331), contrary to the usual gender. Cf. l. 564.

336. **Sacrés murs**. Because built by the gods, Apollo and Neptune? — The line recalls Hector's words to Æneas :

Si Pergama dextra
Defendi possent, etiam hac defensa fuissent (*Æneid*, II, 291, 292).

The speech, however, seems based on Seneca :

Sed, mei fati memor,
Tam magna timeo vota : quod captis sat est,
Vivamus. Heu ! me quis locus fidus meo
Erit timori? quæve te sede occulam? (*Troades*, 475-478).

343. **gênez**, *torture*. Cf. l. 1347. The word has lost this meaning since the seventeenth century. See the present sense in *Britannicus*, 13, 1199, and *Athalie*, 569.

354. **y** = *lui*. Used at this time with personal antecedent. See note for *en*, l. 252.

372. **gloire**, *reputation*, pride. Cf. l. 413.

375. **en l'état où je suis**. Repeated in l. 428. The hemistich also occurs in Corneille's *Cinna*, 7.

377, 378. See Andromache's words in Seneca:

Jam erepta Danaïs conjugem sequerer meum,
Nisi hic teneret. Hic meos animos domat,
Morique prohibet (*Troades*, 419-421).

381. **en le voyant** = *quand vous le verrez*; a gerundive construction quite common in the seventeenth century.

384. This line states the dramatic situation in *Andromaque*. — Certain passages in this scene recall similar lines in Corneille's *Pertharite* (Act II, Sc. 5), which had been performed unsuccessfully in 1652. See Remarks.

ACT II. SCENE I.

The opening words of this scene refer to ll. 141, 142.

385. **Je consens qu'il** = *Je consens à ce qu'il*.

394. **rude** = *pénible*.

403. **Vous croyez qu'un amant vienne**. The subjunctive after verbs of supposition was the regular construction in the seventeenth century. It is unusual to-day. Cf. l. 452.

406. **retardements** = *délais*. Cf. l. 1171. The word is now obsolete.

416. A well-known adage.

441. **fortune** = *bonheur*.

443. **forçant de**. Racine prefers *de* but also construes with *à*, as in l. 955. Cf. *Britannicus*, 1479.

449. **yeux . . . ouverts aux larmes** had been coined in Racine's first tragedy: "Mes yeux depuis six mois étaient ouverts aux larmes" (*la Thébaine*, 3).

456. **je l'ai**. The pronoun *l'* refers to *amant*, l. 455. Nevertheless the dialogue is hardly consecutive, since Hermione is following her own thought rather than Cléone's words.

462. **une amour**. The noun was of both genders in the seventeenth century. Cf. ll. 29, 30 where it is masculine. Cf. *Britannicus*, 51; *Athalie*, 346.

463. *de l'œil qu' = de l'œil dont.*

472. *sensible.* A word which was much abused later, in the eighteenth century.

SCENE II.

488. *mes derniers adieux.* Racine's invention, to heighten the effect.

490. *Dégageait,* etc. The subjunctive would be expected. The indicative expresses greater certainty.

491-494. Allusions to Orestes' experiences in Tauris, differing somewhat from Euripides' account in *Iphigenia in Tauris*. Cf. Goethe's *Iphigenia auf Tauris*.

495, etc. The Orestes who seeks death in a woman's "eyes" is not the Orestes of Greek tradition. See Remarks.

505-508. In the editions of 1668 and 1673 these lines read:

Non, non, ne pensez pas qu'Hermione dispose
D'un sang sur qui la Grèce aujourd'hui se repose.
Mais vous-même est-ce ainsi que vous exécutez
Les vœux de tant d'États que vous représentez?

This language had been criticised in the preface of *la Folle Querelle*.

511, 512. *Dégagez . . . dégagé.* Note the play on words.

515-520. In the editions of 1668 and 1673 these lines read:

Ainsi donc, il ne me reste rien
Qu'à venir prendre ici la place du Troyen :
Nous sommes ennemis, lui des Grecs, moi le vôtre ;
Pyrrhus protège l'un, et je vous livre l'autre.

HERMIONE.

Hé quoi ? dans vos chagrins sans raison affermi,
Vous croirez-vous toujours, Seigneur, mon ennemi ?

In *la Folle Querelle* the speech of Orestes is cited as a sample of nonsense-verse, and the preface of the satire criticises l. 520 for its bad style.

550, 552. *méprise . . . mépris.* Notice the play on words in the rime.

577, 578. Cf. *Britannicus*, 115, 116.

580. *effort* may have the meaning of *effet*. See note for *Britannicus*, 1630.

584. *Que = A moins que.* Cf. *Britannicus*, 161.

587. **Du Troyen . . . décider** = *Entre le Troyen . . . décider.*

SCENE III.

There are three monologues in *Andromaque*, two in the Fifth Act (Scenes I and IV).

596. **prétexte à** = *prétexte pour*. In common use before the infinitive in the seventeenth century. Cf. *Britannicus*, 266.

SCENES IV, V.

615. **conseil, resolution**. Cf. *Britannicus*, 804.

626. **connaître** = *reconnaître*. See line following.

647. **succès, outcome, result**. Cf. l. 765.

649. **farouche**. Refers to Andromache and not the subject of the phrase as modern usage requires. Cf. l. 63.

652-654. Suggested by Andromache's words to Astyanax in Seneca:

Nimiumque patri similis! Hos vultus meus

Habebat Hector; talis incessu fuit,

Habitusque talis; sic tulit fortes manus.

Sic celsus humeris, fronte sic torva minax (*Troades*, 465-468);

and by Andromache's words to Ascanius in Virgil, comparing him to Astyanax: "Sic oculos, sic ille manus, sic ora ferebat" (*Aeneid*, III, 490).

687. **que** = *autre que, si ce n'est que*. Cf. *Britannicus*, 329.

688. **doi**. A poetic license, the survival of the early form where final *s* was not found in the first person singular of verbs in *oir* and *re*, but was added later by analogy with the second person. Cf. l. 803.

ACT III. SCENE I.

718. **à voir** = *lorsqu'on verra*, to-day.

722. **surtout Hermione**. The early editions read *d'Hermione*, but the *d'* may have been a typographical error.

726, 727. Notice the broken couplet.

734. **destin bizarre, strange project**. This meaning of *destin* is to be found in Corneille's *Cinna* (l. 1703).

743. **confus, uncertain, wavering**.

747, 748. Notice the overflow verse, proscribed by the classical versification. Cf. ll. 753, 754, 911, 912, 1033, 1034, 1211, 1212,

755. **prêt à** = *près de*. A common confusion in the seventeenth century.

763, 764. Notice the language which makes "eyes" call "names."

772. A powerful line, though often quoted sarcastically.

779-782. Suggested perhaps by the lines of Euripides in *Iphigenia in Tauris* (691-694), spoken by Orestes to Pylades.

792. See note on the stage-setting, p. 283.

801. **Gardez**. Note the omission of the reflexive. See l. 1387. Cf. note for *Athalie*, 1253.

SCENES III, IV.

846. **d'entretien** = *d'autre sujet d'entretien*. An ellipsis. Cf. note for l. 687.

860. **pleurante**. The present participle was still treated as an adjective by Racine. See ll. 1004, 1329, 1334; *Britannicus*, 380; and *Athalie*, 124.

865, 866. Suggested by the lines of the *Aeneid*, where Dido says of Sychaeus:

Ille meos, primus qui me sibi junxit, amores
Abstulit; ille habeat secum servetque sepulchro (IV, 28, 29).

870. **son intérêt**, *love for him*. Cf. note for l. 276.

872. **qu'on** = *lorsqu'on*.

874, 875. In the *Iliad*, in the lamentation over Hector's body, Helen recalls his constant kindness to her, and his defense of her when she was reproached by others of the royal family (XXIV, 767-772).

879. **Sur . . . s'en assurer** = *se fier à*. The phrase recurs in Racine. Cf. *Britannicus*, 221, and *Athalie*, 201.

SCENE VI.

892. **le pouvoir de mes yeux**. See l. 888.

907. **Vous qui braviez**, etc. See ll. 326-332.

911, 912. Notice the overflow. Cf. note for ll. 747, 748.

928-931. See note for l. 279 and the lines in Euripides' *Andromache* (399-401), where Andromache tells Menelaus she saw Hector dragged behind a chariot, Ilium in flames, and herself a slave (no mention of Astyanax, already slain).

935. Notice the antithesis.

938. Allusion to the intercession of Priam with Achilles for Hector's body and Achilles granting it to him (*Iliad*, XXIV, 468-620).

944. **Au tombeau.** See the First Preface, page 5, ll. 4, 5.

SCENES VII, VIII.

Scene VII. The same situation and choice are found in Corneille's *Pertharite*, where a mother is forced to choose between a second marriage and the death of her son :

Son sort est en vos mains : aimer ou dédaigner
Le va faire périr ou le faire régner (761, 762).

986. Probably suggested by Anna's words to Dido regarding Sychæus :

Id cinerem aut Manis credis curare sepultos (*Aeneid*, IV, 34).

But Racine's metaphor is somewhat forced.

987. **méprisât.** See note for l. 278.

993. Hector was not deprived of funeral rites. See note to l. 938.

995-1006. Based on the *Aeneid*, II, 499-502, 526-553. — *Æneas'* account to Dido of Pyrrhus' part in the sack of Troy.

1001. **mes frères morts.** Cf. l. 80. — Hector's brothers, Andromache's brothers-in-law. See passage above noted where Pyrrhus kills a son of Priam. Andromache's had been slain by Achilles with her father: "And the seven brothers that were mine within our halls, all these on the same day went within the house of Hades," etc. (*Iliad*, VI, 421, 422). Cf. note for l. 279.

1004. **expirants.** See note for l. 860.

1011. **ressentiments** = *souvenirs*. A frequent meaning in the seventeenth century. The modern meaning of "evil remembrance" is found in l. 1111.

1015, 1016. Notice the weakened cæsura and tendency to overflow.

1018. **que.** See note for l. 11.

1020-26. In the farewell of Hector to Andromache, as given in the *Iliad* (VI, 474-481), the Trojan warrior prays that his son be greater in battle than himself even. He says nothing about Andromache's fidelity to his memory.

1033, 1034. Notice the overflow.

1039. **de mon fils** = *pour mon fils*. An objective genitive.

1046. Suggested by Andromache's words regarding Molossus in Euripides: "O, my son, I who bore you go down to Hades, that you may not die" (*Andromache*, 413, 414). See Second Preface, page 8, ll. 4-6.

ACT IV. SCENE I.

1057. **Sur**=*De*. Frequent in the seventeenth century.

1065. **qui**, *what*. Referred to things occasionally, as well as to persons in Racine's day. See note for *Britannicus*, 1323; *Athalie*, 869.

1069. **craître**=*croître*. The pronunciation of *oi* in this verb was *ai*, like the imperfects, *donnois*, etc.

1070, 1071. Perhaps a reminiscence of the advice given Andromache by Hecuba in Euripides' *Troades* (694-700), to conciliate her new master, in order to raise her son and restore Troy through his descendants.

1081. Suggested by Virgil's: "Non servata fides cineri promissa Sychæo!" (*Aeneid*, IV, 552).

1119-1121. Perhaps suggested by Andromache's advice to Molossus before Ulysses in Seneca:

Pone ex animo reges atavos,
Magnique senis jura per omnes
Incluta terras: excidat Hector.
Gere captivum . . . (*Troades*, 713-716).

SCENE II.

Notice that the stage is unoccupied for a moment after Scene I. Corneille was the first to insist on close connection between the scenes of an act, but did not always observe it. Racine rarely deviates from the rule. Here even he connects the two by Andromache's last words (l. 1129).

1130. **admirer**. See note for l. 65.

1132. **esprits**, *mind, sentiments*, feelings. Cf. *Britannicus*, 293, and *Athalie*, 510.

1139. **muette à**. The same construction is found in l. 1401.—**à**=*devant*.

1145. Notice the construction of *Prêt*, which refers to Orestes and not to the subject of the sentence. See note for l. 649.

SCENE III.

1187. See l. 1465.—Notice the rimes in *é* and *ê*, ll. 1187-1192.

1188. **ai condamné.** Notice the indicative, a fact.
 1191. **opprimé,** *suppressed, slain* (L. *opprimere*). See l. 1209.
 Cf. note for l. 80.
 1192. **aimai.** See note for l. 320.
 1194. **Soit . . . ou = Soit . . . soit.** Cf. *Britannicus*, Second Preface, p. 95, l. 32.
 1211, 1212. See note for ll. 911, 912.
 1214. **ce jour = en ce jour,** a legal term to-day. Suggested here perhaps by *cette nuit* in l. 1213.
 1219. **ranger.** Notice omission of the reflexive after the verb *faire*, which is still the usage to-day. Cf. note for l. 801.
 1232, etc. This speech of Hermione is celebrated.
 1238. **me laissez.** See note for l. 135.
 1239. **courage = cœur.** Cf. ll. 1475, 1497.
 1252. After this line the early editions added:

Mais que dis-je? ah! plutôt permettez que j'espère.
 Excusez un amant que trouble sa misère,
 Qui tout prêt d'être heureux, envie encor le sort
 D'un ingrat, condamné par vous-même à la mort.

SCENES IV, V.

1260. **tiendrais** would now be followed by *pour* after *comps.*
 1267-1270. The editors see in these lines a reminiscence of Emily's words regarding Augustus in Corneille's *Cinna*:

Sa perte, que je veux, me deviendrait amère,
 Si quelqu'un l'immolait à d'autres qu'à mon père;
 Et tu verrais mes pleurs couler pour son trépas,
 Qui le faisant périr, ne me vengerait pas (101-104).

See l. 1528.

1276. **abord = arrivee.**
 1277, 1278. Perhaps a reminiscence of the excuses of Æneas to Dido:

Pro re pauca loquar. Neque ego hanc abscondere furto
 Speravi — ne finge — fugam . . . (*Æneid*, IV, 337, 338).

The respective situations are somewhat alike.

- 1281, 1282. Notice the rime, rich and almost equivocal.
 1285. **sans consulter = sans que l'on consultât.** An ellipsis no longer in good use. Cf. note for l. 137.

1289. **les révoquer**, *disavow them*: promises made by the ambassadors, to which *y* refers.

1291, 1292. Notice the *précieux* language.

1295. **jusques**. Form retained in poetry to avoid elision.

1303. See note for l. 137.

1305-1308. Notice the rich rimes. See ll. 1361-1364.

1309, etc. A celebrated speech.

1323. **soi**. See note for l. 120.

1333-1336. See note for ll. 995-1006.

1338, 1339. Polyxena, daughter of Priam and Hecuba, was sacrificed by Pyrrhus on Achilles' tomb. See Euripides' *Hecuba*, 518-582.

1340. Reminiscence of Corneille, where Sabine reproaches Horace for the murder of his sister:

Ou si tu n'es point las de ces généreux coups (*Horace*, 1338).

1342. **La vengeance d'Hélène**. Cf. note for l. 1039.

1344. **je consens d'** = *je consens à* to-day, as in l. 1371; *Britannicus*, 571. But see *de* in *Britannicus*, 1100.

1348. **Devait**. See note for l. 208.

1359. Notice the line: 2 + 2 8.

1365. A celebrated ellipsis which adds force to the expression.

1371-1374. Suggested probably by Dido's request of Æneas, which she sent by her sister Anna:

Non jam conjugium antiquum, quod prodidit, oro,

Nec pulchro ut Latio careat regnumque relinquit:

Tempus inane peto, requiem spatiumque furori (*Aeneid*, IV, 431-433).

1375-1386. A reminiscence perhaps of Medea's words to Jason: "Go, for you desire your new spouse, dwelling far from home. Marry, for perhaps — and may this be agreeable to a god — you will celebrate such a marriage as you will repent of" (Euripides' *Medea*, 623-626).

1378. **un autre**. The masculine (or neuter) of *autre*, where we should expect a feminine, is found quite generally in the seventeenth century.

1379. **du cœur** = *avec le cœur*.

SCENE VI.

1390. **La querelle**, *The cause*. Cf. l. 1479, and *Athalie*, 215 etc,

ACT V. SCENE I.

Pyrrhus and Andromache do not appear on the stage after the Fourth Act.

1399. Racine changed this line twice. In the editions 1668-1676 it read :

Ai-je vu ses regards se troubler un moment ?

Then :

L'ai-je vu s'attendrir, se troubler un moment ? (Ed. 1687).

1399-1402. The passage recalls Dido's reproaches to Æneas :

Num fletu ingemuit nostro ? Num lumina flexit ?

Num lacrimas victus dedit, aut miseratus amantem est ?

(*Æneid*, IV, 369, 370).

1401. See note for l. 1139.

1405. **penser** = *pense*. The use of the infinitive as a substantive was much greater formerly than it is to-day.

1410. **voir** . . . **dissiper**. Besides *faire* (see note for l. 1219), the verbs *laisser*, *sentir* and *voir* caused the omission of the reflexive before the dependent infinitive, in the seventeenth century. See Haase, *Syntaxe française*, p. 149.

1417. **cet embarras funeste**. The alternative of l. 1416.

1419. **le prévoir**. No direct antecedent to *le* is expressed. It is Hermione's vengeance, summed up with the idea of death in *Qu'il meure*. Cf. *le vouloir*, etc., ll. 1420, 1421. The construction becomes regular again with *Sa mort*, l. 1422.

1425. Invention of Racine's. Hermione was Pyrrhus' wife in the tradition.

1429. **devant qu'** = *avant qu'*. But little distinction was made between *devant* and *avant* in the seventeenth century.

SCENE II.

1434. Notice the play on words.

1435. Racine at first wrote the *précieux* phrase :

Et d'un œil qui déjà dévorait son espoir.

1468. **soi-même**. Notice that *soi* refers to a definite personal pronoun as antecedent. Cf. note for l. 120. But see ll. 798, 1098, 1506.

1481. **prétends** = *prétends à*. This verb was often transitive in the seventeenth century. But see l. 337.

1485. **me rendre justice** = *me faire justice*. Cf. l. 1310.

SCENE III.

In the first two editions of the play (1668, 1673), this scene included Andromache, Céphise and "Soldats d'Oreste" also. It began with Orestes :

Madame, c'en est fait. Partons en diligence.
Venez dans mes vaisseaux goûter votre vengeance.
Voyez cette captive : elle peut mieux que moi
Vous apprendre qu'Oreste a déposé sa foi.

HERMIONE.

O Dieux ! c'est Andromaque ?

ANDROMAQUE.

Oui, c'est cette princesse

Deux fois veuve, et deux fois l'esclave de la Grèce,
Mais qui jusque dans Sparte ira vous braver tous,
Puisqu'elle voit son fils à couvert de vos coups.
Du crime de Pyrrhus complice manifeste,
J'attends son châtement. Car je vois bien qu'Oreste,
Engagé par votre ordre à cet assassinat,
Vient de ce triste exploit vous céder tout l'éclat.
Je ne m'attendais pas que le ciel en colère
Pût, sans perdre mon fils, accroître ma misère,
Et gardât à mes yeux quelque spectacle encor
Qui fît couler mes pleurs pour un autre qu'Hector.
Vous avez trouvé seule une sanglante voie
De suspendre en mon cœur le souvenir de Troie.
Plus barbare aujourd'hui qu'Achille et que son fils,
Vous me faites pleurer mes plus grands ennemis ;
Et ce que n'avaient pu promesse ni menace,
Pyrrhus de mon Hector semble avoir pris la place.
Je n'ai que trop, Madame, éprouvé son courroux.
J'aurais plus de sujet de m'en plaindre que vous.
Pour dernière rigueur ton amitié cruelle,
Pyrrhus, à mon époux me rendait infidèle.
Je t'en allais punir. Mais le ciel m'est témoin
Que je ne poussais pas ma vengeance si loin ;
Et sans verser ton sang, ni causer tant d'alarmes,
Il ne t'en eût coûté peut-être que des larmes.

HERMIONE.

Quoi ? Pyrrhus est donc mort ?

ORESTE.

Oui, nos Grecs irrités, etc.

The revision is more in accordance with the general tenor of the action.

1501. **changer de face** = *changer de visage*. Cf. *Britannicus*, 527.

1511. In prose: *Je déclare tous ses ennemis pour les miens*.

1512. **pour le roi** = *pour roi* to-day.

1518-1520. In Euripides' *Andromache* Pyrrhus makes a brave defence, with his own sword and weapons snatched from the columns of the temple (at Delphi). He even drives his assailants back and it is only the voice of the god which revives their courage (*Andromache*, 1111-1157).

1521-1523. In the first editions seven lines took the place of these three:

Le Troyen est sauvé. Mais partons, le temps presse;
L'Épire tôt ou tard satisfera la Grèce.
Cependant j'ai voulu qu'Andromaque aujourd'hui
Honorât mon triomphe et répondît de lui.
Du peuple épouvanté la foule fugitive
M'a laissé sans obstacle enlever ma captive,
Et regagner ces lieux, où bientôt nos amis, etc.

1523, 1524. Notice the overflow.

1528. The editors find this line like one in Act IV, Sc. 4, of Du Ryer's *Thémistocle* (1648): "Et qu'il sût en mourant que c'est moi qui le tue."

1531, 1532. Notice the tendency to overflow. Cf. ll. 1594, 1595.

1534. **paricide**. Because the royal person was sacred. Cf. l.

1574.

1539, 1540. Addressed to Orestes' soldiers.

1544. Notice the emphasis of the line.

1546. **devais**. See note for l. 208.

1564. The first editions add to the scene lines addressed by Hermione to Andromache:

Allons, Madame, allons. C'est moi qui vous délivre.
Pyrrhus ainsi l'ordonne, et vous pouvez me suivre.
De nos derniers devoirs allons nous dégager.
Montrons qui de nous deux saura mieux le venger.

SCENE IV.

The first two editions read "ORESTE, Soldats d'Oreste."

SCENE V.

1584. **résolvons-nous de**. Also construed with *à* in Racine.

1586. à **main forte** = à *main armée*.

1591, 1592. In the editions from 1668 to 1687 these lines read :

Commande qu'on le venge ; et peut-être qu'encor
Elle poursuit sur nous la vengeance d'Hector.

1594, 1595. The explanation is found in ll. 1611, 1612.

1609. à **cet objet** = à *cette vue*.

1611. Notice the first hemistich again in *Athalie*, 244 etc.

1613. **espérance**, *expectation*.

1618. **exemple**, *exemplar*.

1625. With this line we return to the Greek conception of Orestes, pursued by the Furies because of the murder of his mother. It is in portraying this madness that Montfleury is supposed to have caused his own death (see Remarks). Racine had a model in Euripides' *Orestes* (255-276).

1636. See note for l. 1468.

1638. Notice the onomatopoeic verse with the sibilant *s*.

1639. **appareil**. What Orestes means by this word is not clear, and its indefiniteness adds to the situation.

REMARKS ON BRITANNICUS

EDME BOURSAULT (1638-1701), a dramatic satirist and story-writer, was present at the first performance of *Britannicus*, on December 13, 1669, and has given his impressions of it in a short story, *Artemise et Poliante* (1670). Boursault was unfriendly to Racine. He says in part (see Mesnard's edition of Racine, vol. II, pages 224-227): "Il était sept heures sonnées par tout Paris, quand je sortis de l'Hôtel de Bourgogne, où l'on venait de représenter pour la première fois le *Britannicus* de M. Racine . . . je m'étais mis dans le parterre pour avoir l'honneur de me faire étouffer par la foule. Mais le marquis de Courboyer, qui ce jour-là justifia publiquement qu'il était noble [by being publicly beheaded in the Place de Grève], ayant attiré à son spectacle tout ce que la rue Saint-Denis a de marchands qui se rendent régulièrement à l'Hôtel de Bourgogne pour avoir la première vue de tous les ouvrages qu'on y représente, je me trouvai si à mon aise que j'étais résolu de prier M. de Corneille, que j'aperçus tout seul dans une loge, d'avoir la bonté de se précipiter sur moi . . . Monsieur de . . . , admirateur de tous les nobles vers de M. Racine, fit tout ce qu'un véritable ami d'auteur peut faire pour contribuer au succès de son ouvrage, et n'eut pas la patience d'attendre qu'on le commençât pour avoir la joie de l'applaudir . . . Cependant les auteurs qui ont la malice de s'attrouper pour décider souverainement des pièces de

théâtre, et qui s'arrangent d'ordinaire sur un banc de l'Hôtel de Bourgogne, qu'on appelle le banc formidable, à cause des injustices qu'on y rend, s'étaient dispersés de peur de se faire reconnaître . . . Des connaisseurs, auprès de qui j'étais *incognito*, et de qui j'écoutais les sentiments, en trouvèrent les vers fort épurés ; mais Agrippine leur parut fière sans sujet, Burrhus vertueux sans dessein, Britannicus amoureux sans jugement, Narcisse lâche sans prétexte, Junie constante sans fermeté, et Néron cruel sans malice. . . . Quoique rien ne m'engage à vouloir du bien à M. Racine, et qu'il m'ait désobligé sans lui en avoir donné aucun sujet, je vais rendre justice à son ouvrage, sans examiner qui en est l'auteur. Il est constant que dans le *Britannicus* il y a d'âussi beaux vers qu'on en puisse faire, et cela ne me surprend pas ; car il est impossible que M. Racine en fasse de méchants. Ce n'est pas qu'il n'ait répété en bien des endroits : *que fais-je ? que dis-je ? et quoi qu'il en soit*, qui n'entrent guère dans la belle poésie . . . Le premier acte promet quelque chose de fort beau, et le second même ne le dément pas ; mais au troisième il semble que l'auteur se soit lassé de travailler ; et le quatrième, qui contient une partie de l'histoire romaine . . . ne laisserait pas de faire oublier qu'on s'est ennuyé au précédent, si dans le cinquième la façon dont Britannicus est empoisonné, et celle dont Junie se rend vestale, ne faisaient pitié. Au reste, si la pièce n'a pas eu tout le succès qu'on s'en était promis, ce n'est pas faute que chaque acteur n'ait triomphé dans son personnage."

This account of the first performance of *Britannicus* contains few of the criticisms of the play which prompted Racine's reply in his First Preface. There he answers statements of specified defects ; Boursault is more general,

though he touches on both style and plot. But Racine (in his Second Preface) and Boursault agree that the success of the tragedy fell below the expectation. Why this was the case is not clear. It may be that after *Andromaque* the public expected a more domestic subject. Besides, political themes were the domain of Corneille.

Tacitus furnished nearly all the material for the plot, but Racine mastered the *Annals* so thoroughly that he is entirely independent of his source in purpose and treatment. Hints of detail seem to have been suggested by Seneca (*De Clementia*, dedicated to Nero) and Suetonius (*Lives of the Cæsars*). In the tragedy Nero is the central figure. All depends upon his mood. Whatever he does reacts at once upon the other characters. This idea was also the conception in *Andromaque*. There is, however, an essential difference between the two plays. In the earlier tragedy Racine studied the effect of conjugal fidelity and maternal love on Andromache. In *Britannicus* he watches the development of Nero's nature in his relation to his family and subjects. Love plays a certain part in this development, but a minor part. Ambition, the desire to be free of restraint, to rule, to exult in the exercise of power, to tantalize dependents, predominate over the more refined passion. The obstacles placed in the way of the growth of these characteristics are slight and fleeting. It is the unchaining of the brute which Racine portrays, and in this portrayal of virtue steadily abandoned and vice gradually adhered to we witness the same descent into evil in classical tragedy which Flaubert and his successors have shown us in the modern novel.

The only considerable opposition to Nero's self-indulgence comes from Agrippina, whom he had once feared

and now avoids. Her motive is also ambition, the love of power. She does not wish to abdicate her long-continued authority, overthrown by the ruler she herself had made. This trait is historical, but in emphasizing it Racine has neglected the other Agrippina, the worthy mother of such a son. Indeed the Agrippina of *Britannicus* seems almost a virtuous person. Narcissus, hardly outlined by Tacitus, is Nero's evil nature personified, an excellent reproduction of the agents and flatterers of the tyrant. Burrus, his opponent, whom Boursault's neighbors well characterized as "vertueux sans dessein," and who seems somewhat of a time-server, was a prominent actor in the intrigues of the court, and is closely patterned on Tacitus' description of him ("et maerens Burrhus ac laudans," *Annals*, XIV, 15). Because Racine is true to his original here, the character, which assents to evil that good may come, is not sympathetic, nor is it adapted to the requirements of the stage. As for Junia and Britannicus, the lovers, they are Racine's own conception. Tacitus merely furnished the name and a hint (see the Prefaces) for the former, who reminds us of Molière's *ingénues*. The history of Britannicus is given at length in the *Annals*, but there is little in the career of the ill-starred boy to suggest the trusting and high-spirited youth (see Act III, Sc. 8) of the tragedy.

The style of *Britannicus* presents some contrasts with the style of *Andromaque*. The expressions are different because the subject is different, the desire for power rather than love. The speeches are more often eloquent than pathetic. In the love passages there is quite a departure from the expressions of the earlier tragedy. Britannicus and Nero are rarely guilty of the *précieux* phrases which had made French courtiers out of Pyrrhus and Orestes.

The versification, also, is more regular than in *Andromaque*. Nearly every line contains the four rhythmical elements (as an exception see l. 440), and the tendency toward overflow verse is less. For sustained eloquence *Britannicus* holds its own with Corneille's masterpieces, recalling at times *Cinna* or *Pompée*.

The actors, whom Boursault praises at the first performance of the play, included two who were in the cast of *Andromaque*, Floridor, the Nero, and Mlle des Œilletts, the Agrippina. In later times Le Kain and Talma have particularly distinguished themselves in the part of Nero.

An excellent reproduction of the character of Nero and the manners of his court may be found in Sienkiewicz' novel, *Quo Vadis?*

NOTES

PAGE 85. A Monseigneur le Duc de Chevreuse. Charles-Honoré d'Albert (1646-1712), Duke of Luynes, Chevreuse and Chaulnes, the son of the duke who had favored Port-Royal. Racine's relative, Vitart, with whom he had lived after leaving school, was steward in the Luynes family. — *Monseigneur* was the title for the greater nobles and ecclesiastics.

8. *se puisse taire*. The usual order at this time. See note for *Andromaque*, Second Preface, p. 9, l. 12.

12. *prenez part* = *prenez intérêt*.

14. *un homme*. Jean-Baptiste Colbert (1619-1683), the great minister of Louis XIV. The Duke of Chevreuse had married his daughter in 1667.

15. *avec quelle*, etc. = *de la pénétration avec laquelle*.

PAGE 86, 4. *ce semble* = *il semble*. See note for *Andromaque*, First Preface, p. 6, l. 9.

9. *en un siècle* = *dans un siècle*.

13. *n'avais autre dessein* = *n'avais d'autre dessein*. See First Preface, p. 92, l. 6.

FIRST PREFACE.

PAGE 87. Published with the first edition of 1670, in answer to critics and Corneille's partisans.

8, etc. *Il y en a qui*, etc. A defense which recalls the defense of Pyrrhus' character in the First Preface to *Andromaque*.

PAGE 88, 5. *l'intérêt* = *les intérêts*.

6. *en*. Refers to persons regularly in the seventeenth century, as well as things. Cf. *Andromaque*, 252.

8. *porta* = *supporta*. Cf. l. 298.

11. *Cujus*, etc. The full quotation would be: "Cujus abditis ad-

huc vitiis per avaritiam ac prodigientiam mire congruebat" (Tacitus' *Annals*, Book XIII, ch. 1).

15. **préface d'Andromaque.** See First Preface, p. 6, l. 30 to p. 7, l. 7.

26. **deux ans plus** = *deux ans de plus*. — Narcissus committed suicide in the prison where Agrippina had confined him (*Annals*, XIII, 1).

28. **un homme qui**, etc. The critic referred to is Corneille. In his *Héraclius* (1647) he had extended Phocas' reign twelve years and claims poetical license for it. See Corneille's words in the preface "Au Lecteur," Marty-Laveaux edition, vol. V, p. 143 (also "Examen," vol. V, p. 152).

PAGE 89, 7. **Junia Calvina** is mentioned by Tacitus in the *Annals* (XII, 4) as involved in the enmity felt by Agrippina towards her brother, Silanus. See the quotation from Tacitus which follows. Cf. ll. 63-66.

9. **Octavie.** Nero's wife later, and in *Britannicus*.

10. **Et comme dit Sénèque**, etc. The citation is from Seneca's satire, *Ludus de morte Claudii* (VIII): "Sororem suam, festivissimam omnium puellarum, quam omnes Venerem vocarent, maluit Junorem vocare." Seneca evidently believed the charges against her which Tacitus mentions. However, this Junia was still in exile at Britannicus' death. Racine has simply taken the name and a hint of the real Junia.

20. **en quatre vers.** See Junia's speech in the notes for Act V, Sc. 6. Racine soon yielded to this criticism and suppressed the scene in his second edition.

29. **en** = à.

PAGE 90, 1. **aucune fin** = *une fin . . . quelconque*.

3. **où** = à laquelle. Cf. l. 322.

4. **que** = jusqu'à ce que.

6. **C'est ainsi que Sophocle**, etc. Antigone is led away by the guards at l. 943 of the Greek play. There are 1353 lines in all.

16. **Au lieu**, etc. Notice Racine's statement of his dramatic theory.

28. **qui se voudrait faire haïr**, etc. This remark would fit Attila in Corneille's tragedy of *Attila* (1667), who himself describes his savage character to his love, Ildione (*Attila*, 879-892). But Attila is not intoxicated in the play.

29. **un Lacédémonien grand parleur.** The heroes of Corneille's *Agésilas* (1666), either Agesilas, king of Sparta, or Lysander, a Spartan captain.

30. **un conquérant,** etc. Caesar, who wins victories for love of Cleopatra in Corneille's *Pompeé* (1643).

31. **une femme,** etc. Cornelia, in the same tragedy of *Pompeé*.

32. **faire récrier.** Notice the omission of the reflexive. See note for l. 979; *Andromaque*, 1219.

PAGE 91, 6. **la pensée d'un ancien.** Racine refers to the literary essay, *On the Sublime*, by Dionysius Cassius Longinus, a Greek philosopher of the third century († 273 A.D.). This essay was translated into French by Racine's intimate friend, Boileau, a few years later (1674). Racine paraphrases Longinus' words.

12. **Quid de te,** etc. From Cicero's *De Republica*, VI, 23 (25).

21. **malevoli,** etc. See Terence's *Andria*, Prologue, 6, 7.

24. **Occoepta est agi.** Now written *ocoeptast agi*. See Terence's *Eunuchus*, Prologue, 22, 23.

29. **Aulu-Gelle.** Aulus Gellius, a Latin writer of the second century. The reference is to his *Noctes Atticae*, I, 12.

PAGE 92, 22. **Homine imperito,** etc. From Terence's *Adelphi*, 98. The modern reading for the end of the line is "quicquam injustiust."

SECOND PREFACE.

PAGE 93. Written for the second edition, of 1676. It lacks the sharpness of tone which marked the First Preface.

10. **C'est maintenant celle des miennes,** etc. There is no record of the performances of Racine's tragedies between 1670 and 1680. From the time of the consolidation of all the troupes into the *Comédie Française* (1680) to 1700, the official register shows that *Britannicus* was played at court nineteen times, or more than any other of Racine's plays, save *Bajazet*, which was performed twenty times. It was played before the Parisian public during the same period eighty-one times, or less than *les Plaideurs*, *Phèdre*, *Andromaque*, *Mithridate* and *Iphigénie*.

25. **cet extrait tiendrait,** etc. This is an exaggeration. Narcissus and Junia, for instance, are only suggested by Tacitus.

PAGE 94, 15. **fausses caresses.** Cf. ll. 1271, 1272.

16. **Factus natura**, etc. Racine omits "et consuetudine exercitus" after "natura." (Tacitus' *Annals*, XIV, 56.)

18. **couleurs**. Cf. *Athalie*, 943. — à = *pour*. Cf. l. 661.

19. **Hactenus**, etc. *Annals*, XIII, 47.

21. **exemplaire**. Note the singular. The adjective in the seventeenth century frequently agreed with the last of a series of substantives connected by *et*.

21. **Fato quodam**, etc. Tacitus has "abhorrebat" after "illicita" (*Annals*, XIII, 12). — Translation: "Whether because of destiny, or because illicit pleasures prevailed with him, and it was feared he might dishonor in his passions the most noble women."

25. **qui dit que Néron**, etc. See First Preface, p. 88, ll. 8-12.

PAGE 95, 7, 9. **militaribus curis . . . comitate honesta**. A connected phrase in the *Annals* (XIII, 2).

11. **Civitati grande**, etc. *Annals*, XIV, 51.

14. **quae cunctis**, etc. *Annals*, XIII, 2. — Translation: "Who, burning with all the passions of a wicked rule, had Pallas on her side."

18. **exprimer** = *peindre*.

24. **Sibi supremum auxilium**, etc. *Annals*, XIII, 16. Translation: "She understood her last support was taken from her, and that an example for parricide was there."

32. **soit . . . ou** = *soit . . . soit*. Cf. *Andromaque*, 1194.

PAGE 96, 2. **Neque segnem**, etc. *Annals*, XII, 26. Paraphrased in the previous lines by Racine.

9. **Nam ut proximus**, etc. *Annals*, XIII, 15. Paraphrased by Racine.

11. **Il me reste à parler de Junie**. See note for First Preface, p. 89, l. 7.

ACTEURS.

PAGE 97, 1. The usual term for the characters at this time. See note for *Andromaque*, p. 10.

3. **Agrippine**. See ll. 307-310.

6. **Burrhus** was prefect of the Prætorian Guards.

7. **Narcisse**. See ll. 343, 344.

10. The stage setting for *Britannicus* was thus ordered: "Le

théâtre est un palais à volonté. Il faut deux portes, deux fauteuils ; pour le quatrième acte, des rideaux " (Despois, p. 413). The use of the curtains in Act IV is not explained.

ACT I. SCENE I.

17. **déshéritant le fils de Claudius.** Agrippina had induced Claudius to designate as his successor Nero, her son by her first marriage, rather than his own son, Britannicus.

18. **Domitius.** Nero was called Domitius, after his father Domitius Ahenobarbus, before he was adopted by Claudius. Cf. II. 36, and 1139-1148.

25, 27. **trois ans . . . deux ans.** In the editions of 1670 and 1676 both passages read "trois ans." In 1687 Racine changed l. 27 to "deux ans," evidently forgetting l. 25. In reality Nero poisoned Britannicus a few months after coming to power, early in the year 55. The praise here given Nero's administration is based on the authority of the Latin historians, Tacitus and Suetonius.

29, 30. **Néron naissant . . . Auguste vieillissant.** A comparison probably suggested by Seneca: "Comparere nemo mansuetudini tuae audebit divum Augustum, etiam si in certamen juvenilium annorum deduxerit senectutem plus quam maturam" (*De Clementia*, I, 11). Augustus had begun his rule with proscriptions and ended with pardons. Cf. II. 32-34.

32-34. Notice the play on words. Cf. II. 40, 42, 47, 48.

33. **l'avenir détruisant.** An absolute construction now avoided. Cf. l. 41.

36. **Des fiers Domitius.** Suetonius (70?-120?), author of the *Lives of the Caesars*, characterizes the Domitii, in his *Nero*, as proud and cruel.

38. **La fierté des Nérons,** etc. Agrippina was granddaughter of Claudius Drusus Nero.

40. **Caïus.** Caligula, emperor of Rome (37-41), and brother of Agrippina.

47. **de la patrie . . . le père.** Title conferred by the Senate on various Romans, beginning with Cicero. Tiberius declined it.

51. **amour.** Notice the gender. Cf. *Andromaque*, 462.

61. **où le sang,** etc. An anachronism. The emperorship was

elective, though Augustus' descendants profited by his fame. — a *dû* = *aurait dû*. Cf. ll. 130, 970 etc. See note for *Andromaque*, 208.

63-66. See First Preface, p. 89, ll. 6-9. — For Octavia, see ll. 463-475. Silanus, who killed himself on the day of Claudius' marriage to Agrippina (*Annals*, XII, 8), (cf. ll. 1141, 1142), was the great-great-grandson of Augustus. He had previously been a favorite with Claudius, according to Suetonius' *Claudius* (ch. XXIV).

74. The dramatic conception in *Britannicus*.

79, 80, 85, 86. From Tacitus: "Propalam tamen omnes in eam honores cumulabantur, signumque more militiæ petenti tribuno dedit Optimæ matris. Decreti et a senatu duo lictores" (*Annals*, XIII, 2). Also mentioned by Suetonius in his *Nero* (ch. IX).

81. *amitié*, *affection*. Cf. l. 971 etc.; *Athalie*, 717.

84. *Livie* († 29). Augustus' wife, after her divorce from Tiberius Claudius Nero, Agrippina's great-grandfather.

86. *les faisceaux*. The *fascæ* carried by the Roman lictors.

89. *Tous ces présents*. Tacitus relates that Nero, having sent a garment and jewels one day to his mother, the latter exclaimed "non his instrui cultus suos, sed ceteris arceri . . . et dividere filium quæ cuncta ex ipsa habet" (*Annals*, XIII, 13).

91. *que Néron* = *où Néron*. Cf. l. 100. See *Andromaque*, 11.

94-110. Paraphrased from the *Annals*, XIII, 5. The incident alluded to happened during an audience given to an Armenian embassy which came to get justice done their country (not as in ll. 101, 102). Seneca was the adviser who induced Nero to prevent Agrippina's ascending the throne.

99. *encor*. For the versification. Cf. *Andromaque*, 330.

105. *Quoi qu'il en soit*. A prosaic phrase criticised by Boursault. See Remarks. Cf. ll. 333, 395 etc.

108. *colorant son injure*. Cf. *Athalie*, 46.

114. Tacitus says of these men: "Certamen utrique unum erat, contra ferociam Agrippinæ" (*Annals*, XIII, 2). See Second Preface, p. 95, ll. 1-15.

115, 116. See *Andromaque*, 577, 578.

125. *J'entends du bruit; on ouvre*. The door which leads to Nero's apartments opens.

SCENE II.

131. *conduite, plan.* Cf. usual meaning in l. 185.

132. *que vous soyez instruite.* The construction of to-day would require the past subjunctive. The dependent future was also in use at this time.

136. *L'un et l'autre consul.* The Empire kept the offices and titles of the Republic.

141. *trop d'horreur.* Supply *pour ne pas parler sans feinte.*

144, 145. Notice the broken couplet.

146. *sur sa foi, relying on his good faith.* Cf. l. 305.

148. *plus tôt.* Racine wrote *plutôt*, as was often done in the seventeenth century.

150. *Pour être = Pour que vous soyez.* But the use of the infinitive with *pour*, where the subject is not the subject of the principal verb, is still allowed.

154. *Dans les honneurs obscurs.* Agrippina had made Burrus commander of the Prætorian Guard in 52. But Tacitus says he was "egregiæ militaris famæ" (*Annals*, XII, 42).

156. A paraphrase of Tacitus' words which follow the statement of Burrus' appointment: "quam imperatore genitam, sororem ejus, qui rerum potitus sit, et conjugem et matrem fuisse, unicum ad hunc diem exemplum est" (*Annals*, XII, 42). Agrippina was daughter of Germanicus, sister of Caligula, wife of Claudius and mother of Nero. Cf. *Athalie*, 447.

157. *Que prétendez-vous = A quoi prétendez-vous.* Cf. l. 1259.

161. *qu'il n'emprunte = à moins qu'il n'emprunte.* See note for *Andromaque*, 584.

162. *Pour se conduire, etc.* After Burrus' death, Seneca's enemies urged Nero to show that he was no longer in tutelage to the philosopher: "Exueret magistrum, satis amplis doctoribus instructus majoribus suis" (*Annals*, XIV, 52).

163. *Tibère.* Emperor from 14 A.D. to 37. Notice that the hemistich rimes with the hemistich of l. 164.

164. *Germanicus* (15 B.C.-19 A.D.). Grandnephew of Augustus. Noted for his German campaigns.

166. *il est = il y a.* Form favored in poetry, to avoid hiatus. Cf. *Andromaque*, 158; *Athalie*, 43.

167. **confidence.** See l. 1597.
186. **Fallait-il dans l'exil,** etc. Agrippina had recalled Seneca from exile in Corsica to make him the tutor of Nero.
187. **La cour de Claudius.** Claudius was emperor from 41 to 54.
192. Allusion to the letter sent to the Senate by Nero after Agrippina's death (said to have been dictated by Seneca), where she was accused of wishing the Prætorians to swear by her name (*Annals*, XIV, 11).
200. **à trois affranchis.** The freedmen of Claudius: Pallas, Narcissus and Callistus (*Annals*, XI, 29, XII, 1).
201. **respirant du joug,** *recovering from the yoke, getting breath after release.*
205. **Le peuple,** etc. As under the Republic.
207. **Thraséas.** Thræsea Pætus, a Stoic philosopher, put to death by Nero in 66. His wrath was such that he left the Senate on receipt of Nero's letter announcing Agrippina's death. Tacitus' *Annals* break off with the description of his end (XVI).
- Corbulon.** Domitius Corbulo, successful commander in Germany and Armenia. Put to death by Nero in 67.
- 209, 210. Suggested perhaps by a passage in the younger Pliny's *Panegyric of Trajan*: "Quantum diversitas temporum posset, tum maxime cognitum est . . . quumque insulas omnes, quas modo senatorum, jam delatorum turba compleret (ch. XXXV).
214. Tacitus congratulated the emperor Nerva on associating two things formerly incompatible: "res olim dissociabiles . . . principatum ac libertatem" (*Agricola*, III).
217. See l. 162.
221. **sur l'avenir . . . vous assurer = à l'avenir . . . se fier.** Cf. l. 246. See note for *Andromaque*, 879.
238. **un palais tout plein de ses aïeux.** Refers to the busts of ancestors with which the Romans adorned the atrium of their houses.
239. **les droits,** etc. See note for l. 61. Burrus' argument was better fitted to the monarchy of France.
244. **nièce d'Auguste,** *descendant of Augustus.* The word is used in the Latin sense of *nepos*. See note for Silanus, Junia's brother, l. 63.
251. **préoccupée,** *imbued with the idea* of her favor.

266. **prétexte à** = *prétexte pour*. See note for *Andromaque*, 596.
 268. **partager**, *disturb the unity of*.
 271. **quittez d'un censeur**, etc. See Burrus' advice to Agrippina in Act IV, Sc. I.

SCENES III, IV.

290. **en ces lieux** = *dans ces lieux*. Cf. l. 292. See note for *Andromaque*, 58.
 293. **esprits**, *mind*. See note for *Andromaque*, 1132.
 294. **A** = *Par*. — **auront été surpris**, *must have been overcome*.
 296. **assemblait** = *unissait*. Cf. l. 570.
 303. **Je ne m'explique point**. Recurs in *Athalie*, 153.
 304. **Pallas**. See note for l. 200. Cf. l. 356 and Second Preface, p. 95, l. 15.
 315. **Tandis qu'on** = *Tant qu'on*. Racine first wrote: "Tant que l'on," etc.
 324, 325. The first edition, of 1670, read *écarte* for *glace* (324), and *éloigne* for *écarte* (325).
 329. **Que vois-je autour de moi**, etc. Tacitus says of Britannicus: "Etiam libertorum siquis incorrupta fide, depellitur tali occasione" (*Annals*, XII, 41); and "Nam ut proximus quisque Britannico neque fas neque fidem pensi haberet, olim provisum erat" (*Annals*, XIII, 15). — **que des amis** = *si ce n'est que des amis*. Cf. *Andromaque*, 687.
 336. **Que t'en semble**. Note the omission of the subject. Cf. *Athalie*, 1289.
 337. **C'est à vous de**. But *C'est à moi . . . à*, ll. 565, 1339. Cf. *Andromaque*, First Preface, p. 6, l. 27, and note.
 339, 340. Notice the saying.
 341. **croi**. The survival of the old form in poetry. Cf. l. 514. See note for *Andromaque*, 688.
 353. **ses beaux yeux**. The rarity of such expressions in *Britannicus* contrasts with their frequency in *Andromaque*, but two years earlier in composition. Cf. l. 601.
 355. Notice the tendency to overflow.
 357, 358. Cf. *Andromaque*, 100.

ACT II. SCENE I.

See Act I, Sc. 2.

359, 360. After Tacitus: "Illuc matrem elicit, ferendas parentium iracundias et placandum animum dictitans" (*Annals*, XIV, 4).

362-370. **Le ministre insolent**, etc. See Tacitus' statement of Nero's disgust at Pallas' arrogance: "et Pallas tristi arrogantia modum liberti egressus taedium sui moverat" (*Annals*, XIII, 2).—Pallas had arranged Claudius' marriage with Agrippina and the adoption of Nero by the emperor. Claudius had entrusted to him so much of the administration that he might well have been termed "ministre" (l. 362). Tacitus says of Nero: "demovet Pallantem cura rerum, quis a Claudio impositus velut arbitrium regni agebat" (*Annals*, XIII, 14).—But from the previous scene Britannicus seems to trust only in Narcissus.

372. **Et vous**. The guards.

SCENE II.

380. **errants**. The present participle was still used as an adjective. See note for *Andromaque*, 860.

386. **je l'ai vue arriver**. The past participle followed by the infinitive could also remain invariable. Cf. l. 398 and note for *Athalie*, 1618.

387. Perhaps suggested by Virgil's:

Tristior, et lacrimis oculis suffusa nitentes. (*Aeneid*, I, 228.)

389, 390. Often quoted.

390. **arracher au**. But *s'arracher de* in ll. 437, 1272 etc. Cf. note for *Andromaque*, 75; *Athalie*, 992.

400. **distraire** = *détourner*. Cf. l. 1308 etc.

405. **occupé**. Notice that the participle refers to Nero, and not to the subject of the clause. Cf. note to l. 33.

412. **son frère**. Silanus. See First Preface, p. 89, ll. 9-11.

413. **jaloux**, *zealous*, strongly attached to (L. *zelosus*). See *Athalie*, 98.

425. The line is divided into 1+5+3+3.

429. Notice the *précieux* phrase. But Nero was an artist.

436. **ce que** anticipates what follows. See *Andromaque*, 151.

437. **Je l'ai vu** = *C'est que je l'ai vu*.

440. Notice the division into 1+5+6.

462. **trois ans de vertus.** Notice Racine's skill in unveiling Nero's character.

463-468. See Second Preface, p. 94, ll. 20-23.

470. **depuis quatre ans.** But two in reality. Nero was married just before he was sixteen, in 53.

473. Nero divorced Octavia, after the murder of Agrippina, on these grounds: "exturbat Octaviam, sterilem dictitans" (*Annals*, XIV, 60).

477-480. Augustus divorced himself from Scribonia, who was the mother of Julia, whom Tiberius afterwards put away. For Livia, see note for l. 84.

481, 482. The editors refer to a passage in the tragedy of *Octavia* (formerly ascribed to Seneca), where Nero says of himself in answer to Seneca's resistance to his projected divorce: "Prohibebor unus facere quod cunctis licet?" (574).

488. **Me fait un long récit.** See Act IV, Sc. 2.

492. See Burrus on the same theme, l. 198.

501, 502. Notice the tendency to overflow.

506. **Mon génie.** In the classical sense of a protecting spirit. The editors ascribe this idea to Plutarch's *Antony* (ch. XXXIII), where an Egyptian soothsayer tells Antony that his genius cannot avail against Cæsar's. This passage is also at the bottom of Shakespeare's lines where the soothsayer says to Antony:

Therefore, O Antony, stay not by his side :
Thy demon, that's thy spirit which keeps thee, is
Noble, courageous, high, unmatchable,
Where Cæsar's is not ; but, near him, thy angel
Becomes a fear, as being o'erpower'd : therefore
Make space enough between you.

(*Antony and Cleopatra*, Act II, Sc. 3.)

509. **ennuis = grief.** See *Andromaque*, 44. — **irrite, increase.** Cf. 833; *Andromaque*, 138.

SCENE III.

545. **exclus.** The old form. *Exclu* began to prevail the last half of the eighteenth century. Cf. l. 866.

552. **instruit que = instruit autrement que.**

556. **Seul reste.** Cf. *Andromaque*, 72; *Athalie*, 256. — **débris.** See singular also in *Athalie*, 961.

557. **en** = *dans*. Cf. note for *Andromaque*, 58; *Athalie*, 257.
 558. Racine's invention. Not historical. Cf. ll. 583, 584.
 575. **pour vous faire** = *pour faire pour vous*.
 587. **leur contredire**. The verb was also transitive in the seventeenth century.

601. **captivés**, *held captive*. See l. 716. Notice the rime in 601 and 602.

602. The early editions had this *précieux* line:

Digne de l'univers à qui vous les devez.

607. **sur . . . je me fie** = *à . . . je me fie*. Cf. l. 221.

630-632. Boileau in his Fifth Satire (1665) had used this figure, which he had borrowed from Juvenal (*Sat.* VIII, 138, 139):

Et tout ce grand éclat de leur gloire ternie
 Ne sert plus que de jour à votre ignominie (61, 62).

Molière in *Dom Juan* (1665) had also said: "au contraire, l'éclat n'en rejaillit sur vous qu'à votre déshonneur, et leur gloire est un flambeau qui éclaire aux yeux d'un chacun la honte de vos actions" (Act IV, Sc. 4).

652. **la course** = *le cours*, as often in the older language.

655-658. Notice the forms *quelque*, *qui* and *que*.

656. **moi qui s'intéresse** = *moi qui m'intéresse*, to-day. — **dans son sort** = *à son sort*.

661. **à ce prince** = *pour ce prince*. Cf. Second Preface, p. 94, l. 18.

666. **Où** = *Dans lequel*. Cf. l. 740. Cf. *Andromaque*, 81.

SCENES IV-VIII.

689. **fortune** = *sort*.

695. **parmi** = *dans*.

701. **démon**, *divinity*.

702. **à** = *devant*. Cf. l. 755 etc. But see l. 1333.

707, 708. The rime is not quite exact.

734. **dont** = *par lequel*. Cf. *Andromaque*, 234.

743. **à qui dois-je m'attendre?** *On whom shall I rely?* A meaning not unusual in the seventeenth century.

745, 746. Notice the tendency to overflow. Cf. 784, 785.

750-752. Another glimpse of Nero's character.

Narcisse, seul. This speech is often omitted on the stage, owing to its depravity and the objections of the audience.

ACT III. SCENE I.

Louis Racine, in his *Memoirs* of his father, publishes a scene between Burrus and Narcissus, which was to be the first scene of the Third Act, but which was suppressed on Boileau's advice as useless to the action. He adds that Boileau had preserved the scene, and given it to him. In it Burrus upbraids Narcissus for forsaking Britannicus and flattering Nero. See *Mémoires sur la vie de Jean Racine*, in Mesnard's edition of the dramatist, vol. I, pp. 242-244.

765. **commencent d'éclater.** Also construed with *à*, as l. 280 etc., and generally in Racine. Cf. *Andromaque*, 772; *Athalie*, 610 etc.

796. The line would divide into 1+3+2+6, with a slight emphasis on the sixth syllable, and pauses after the first and fourth.

SCENES II-IV.

802. **prête à** = *près de*. See note for *Andromaque*, 755. Cf. l. 1216.

804. **conseil, resolution.** Cf. *Andromaque*, 615.

805, 806. These lines are taken from the last speech of Burrus to Narcissus in the suppressed scene mentioned in the note for Act III.

814. **fls.** Notice that the *s* is silent. Cf. *Andromaque*, 71.

837-854. This speech of Agrippina is based on her threats after Pallas' exile, recorded in the *Annals* (XIII, 14), where she fancies Burrus gesticulating "*trunca scilicet manu*," and Seneca expostulating "*professoria lingua*."

837, 838. Notice the overflow verse. — **ressentir** is transitive.

845. **Enobarbus.** See note for l. 18.

857. **le premier secondai.** An unfortunate combination.

865. **Agrippa** was the grandson of Augustus by Scribonia and Julia. He was exiled through Livia's influence, and her son Tiberius was made heir in his place. Tiberius afterward put him to death.

869, 870. Notice the overflow verse.

893. *l'arrêt fatal*. Tacitus says that Chaldean soothsayers had long before predicted to Agrippina the reign of her son and her death at his hands; to which she had answered: "*occidat . . . dum impetret*" (*Annals*, XIV, 9).

SCENES V-VII.

896. *nos malheurs*, etc. In the *Annals*: "*nemo adeo expers misericordiae fuit, quem non Britannici fortuna maerore adficeret*" (XII, 26).

903. *son* refers to *sœur*, Octavia.

906. *Sylla, Pison, Plautus*. Cornelius Sylla was son-in-law of Claudius. Burrus and Pallas were accused of wishing to make him emperor, but the accuser was exiled (*Annals*, XIII, 23). He was assassinated later on (62 A.D.), and his head brought to Nero (*Annals*, XIV, 57).—Piso was head of a conspiracy against Nero, and killed himself when apprehended (65 A.D.).—Rubellius Plautus, a descendant of Augustus, whom Agrippina was accused of plotting to make emperor after Britannicus' death, was murdered at the same time as Sylla (*Annals*, XIV, 59).

911. *établi*, assured.

915. *créance* = *croyance*. See *Andromaque*, Second Preface, p. 9, l. 6.

916. *intelligence, union*, mutual understanding. Cf. l. 992.

978. *ce seul malheur*. Cf. note for l. 1062.

979. *élever* = *s'élever*. The reflexive was omitted in the seventeenth century after *faire, laisser, sentir, voir*. Cf. ll. 1037, 1067. See note for *Andromaque*, 1410. But see *Athalie*, 631.

993. *hélas!* Note that the *s* is silent.

1037. *vu . . . élever*. See notes for ll. 386 and 979.

1039, 1040. Tacitus says that even after the adoption of Nero, Britannicus greeted him by the name of Domitius: "*Obvii inter se Nero Britannicum nomine, ille Domitium salutavere*" (*Annals*, XII, 41).

1047. a. Notice the singular, agreeing with the nearest subject. Cf. l. 1566.

1052-1065. In the Latin tragedy of *Octavia*, there is a dialogue in one-line speeches between Seneca and Nero, on the latter's duties as sovereign (*Octavia*, Act II, Sc. 2).

1053. *se . . . forcer* = *se . . . contraindre*, as in l. 11.

1062. *Sa seule inimitié* = *Son inimitié seule*. See ll. 978, 1756; *Andromaque*, 84.

1076. *vestales*. The Vestal Virgins, who took the vow of chastity and were guardians of the sacred fire in the temples. See ll. 1743-1746. But they chose the calling before the age of love affairs (see First Preface, pp. 91, 92), and Racine is here confusing French nuns with Roman priestesses.

1080. *remène*. Distinguish from *Ramèment*, l. 220. Cf. *Andromaque*, 25.

1092. Tacitus only says that after Britannicus' death Nero suppressed Agrippina's guard, and, assigning her another palace than the imperial one to live in, visited her always with an escort (*Annals*, XVI, 18).

1093. Agrippina was accused to Nero of wishing to set Rubellius Plautus on the throne (see note for l. 906). Nero would have had her killed at once had not Burrus insisted on proof of the crime charged: "*sed cuicumque, nedum parenti, defensionem tribuendam*" (*Annals*, XIII, 20).

ACT IV. SCENES I, II.

1099. *Oui*. Indicates a conversation already begun. See Act V; *Andromaque*, 1; *Athalie*, 1.

1100. *consent de*. Cf. *Andromaque*, 1344. But see *d* in l. 571.

1108, 1109. Notice the broken couplet. Cf. ll. 1136, 1137.

1112. After Agrippina's disgrace (see note for l. 1092) Tacitus, commenting on the vanity of borrowed authority, says: "*Statim relictum Agrippinae limen. Nemo solari, nemo adire, praeter paucas feminas, amore an odio, incertum*" (*Annals*, XIII, 19).

1115-1222. Notice the length of this speech, longer than the celebrated "*récit de Thérémène*" in *Phèdre* (1498-1570), and equalling Cinna's in Corneille's *Cinna* (157-260). It resembles in some respects the speech of Cleopatra to her children in Corneille's *Rodogune* (Act II, Sc. 3).—Tacitus states that such an interview between Agrippina and Nero took place (*Annals*, XIII, 21).

1121. See note for l. 61. Cf. l. 239.

1123. *la mère*. The notorious Messalina, whom Racine avoids

naming. She had been killed at Narcissus' orders (*Annals*, XI, 38). Three candidates were urged upon Claudius by his freedmen as her successor, and Agrippina supported by Pallas was chosen (*Annals*, XII, 1-3).

1136. *Le sénat fut séduit*, etc. The censor, Vitellius, lent himself to Agrippina's designs, and urged the Senate to sanction the marriage (*Annals*, XII, 5, 6). Finally Claudius appeared and asked of the Senate a decree: "quo justae inter patruos fratrumque filias nuptiae etiam in posterum statuerentur. . . Versa ex eo civitas, et cuncta feminae obediebant" (*Annals*, XII, 7).

1140. *Annals*, XII, 9.

1141, 1142. See note for ll. 63-66.

1144-1147. Based on the *Annals* (XII, 25, 26).

1153, 1154, 1156, 1157. See the *Annals*, XII, 41.

1164, 1165. See ll. 175-186, and note.

1169. *appas* = *appâts*.

1175-1177. Tacitus records that Claudius, when drunk once, said that it was "his fate to endure the wantonness of his wives and afterwards to punish them" (*Annals*, XII, 64). Racine has drawn on Suetonius' *Claudius* here (ch. XLVIII, XLIX).

1182. *en mourant* refers to Claudius (*lui*). See note for l. 405.

1184-1194. Based on the *Annals*, XII, 68, 69, with reminiscence perhaps of Livia's action at Augustus' death in favor of Tiberius (*Annals*, I, 6).

1197. *à peine* might better modify l. 1198.

1201. See Second Preface, p. 95, ll. 1-15.

1204, 1205. Notice the broken couplet.

1205. *Othon, Sénécion*, etc. After the *Annals* (XIII, 12). There Tacitus says that Senecio was son of a freedman of Claudius and an unknown mother. — Otho, who was husband of Poppæa Sabina, became emperor after Galba (Jan.-April, 69).

1216. *Prête à* = *Prêts de*. See note for l. 802.

1234. *pour obéir* = *pour qu'il obéisse*. See note for *Andromaque*, First Preface, p. 6, l. 22.

1236, 1237. Notice the broken couplet. Cf. ll. 1254, 1255.

1240. Tacitus says that at the time of the invasion of Armenia by the Parthians certain of the Romans asked how an emperor, hardly seventeen years of age and the ward of a woman, could aid the state:

"Quod subsidium in eo qui a femina regeretur?" (*Annals*, XIII, 6). What follows (1241-1244) may have been suggested by passages in the *Annals* on Claudius' subjection to his successive wives (XI, 28, XII, 1).

1245-1248. A passage in Nero's letter to the Senate on the death of Agrippina complains that she tried to rule and made the Prætorians swear to obey her: "juraturasque in feminae verba prætorias cohortes" (*Annals*, XIV, 11).

1248. *Les héros*, etc. The Roman army carried with its eagles images of the emperor and his family.

1249. *Toute autre*. Vaugelas claimed that *tout* before *autre* agreed in the singular but not in the plural, a claim disputed by others. See Haase, *Syntaxe française*, pp. 105, 106.

1250. The editors refer to a remark made by Tiberius to the first Agrippina (mother of the one here) to the effect that she was not wronged, because she did not reign: "non ideo laedi, quia non regnaret" (*Annals*, IV, 52).

1251, 1252. See II. 263, 264.

1256. Britannicus was poisoned before Agrippina's disgrace. But she had already brought him forward as a candidate to the throne, and after his death was none the less seditious in holding secret meetings, in friendliness to officers of the army and in praise of nobles (*Annals*, XIII, 18).

1258-1268. In answering the accusation brought against her (see note for l. 1093), Agrippina asked Burrus whether she could have expected that Britannicus or the other aspirants to the empire would have spared her life, because of her crimes, which a son alone could pardon (*Annals*, XIII, 21).

1272. *de vous*. Cf. l. 390.

1280, 1281. See note for l. 893. Notice the broken couplet.

1288. The *Annals* state that following Agrippina's defense to Burrus (see note for II. 1258-1268), she obtained an interview with Nero, who punished her accusers and rewarded her friends: "sed ultionem in delatores, et præmia amicis obtinuit" (XIII, 21).

1293. Before this line the first edition gave in a note the stage direction: "Burrhus rentre."

1297, 1298. The *précieux* style.

SCENE III.

1305. *ces embrassements*. Nero had kissed Agrippina's hand and had been embraced by her at the end of the previous scene.

1315, 1316. Tacitus says that Agrippina's threats urging him on, and not daring to kill Britannicus publicly because of his innocence, Nero resolved on poison (*Annals*, XIII, 15).

1322. Notice unity of time indicated. Cf. l. 1521.

1323. *qui* in Burrus' mind probably refers to a person. Nero in his answer adroitly changes the idea to things. See note for *Andromaque*, 1065; *Athalie*, 869.

1337, etc. Racine in this speech has taken suggestions from Seneca's treatise *On Clemency*, addressed to this very Nero. 1344-46 are based on "*Scelera enim sceleribus tuenda sunt*" (*De Clementia*, I, 13); 1349-1551 on "*ita regia crudelitas auget inimicorum numerum tollendo. Parentes enim liberique eorum qui interfecti sunt et propinqui et amici in locum singulorum succedunt*" (I, 8); 1355-1361, on I, 1; 1363, 1364 on "*Quo procedente non, tamquam malum aliquod aut noxium animal e cubili prosilierit, diffugiunt, sed tamquam ad clarum ac beneficum sidus certatim advolant*" (I, 3); 1366 on "*Summa parcimonia etiam vilissimi sanguinis*" (I, 1).

1362. *leurs* refers to *peuple* (1361). Cf. ll. 1431, 1743, and *Andromaque*, 1588.

1367-1372. Seneca recalls to Nero how one day Burrus wished him to recommend the punishment of two robbers and how Nero delayed the matter. Finally: "*Invitus invito cum chartam protulisset traderetque, exclamasti, Vellem litteras nescirem!*" (*De Clementia*, II, 1).

1377. *avant que de* = *avant de*. This construction, where *que* and *de* (the old equivalent of the comparative *que*) are confused, was the regular one in the seventeenth century.

1381. Cf. *Athalie*, 1641.

SCENE IV.

1392. *La fameuse Locuste*. Tacitus speaks of Locusta as skillful in the art of poisoning, as under condemnation for it, but kept as an instrument of power (*Annals*, XII, 56). She had prepared the

poison for Claudius, and evidently performed the same office for Britannicus through the agency of her keeper, Julius Pollio of the Prætorians (*Annals*, XIII, 15). — Notice the broken couplet.

1395. **Et le fer est moins prompt.** "Tam præcipitem necem, quam si ferro urgeretur" (*Annals*, XIII, 15).

1423. Notice the change from the more formal *vous* to *tu*, as indicating Nero's relapse.

1444. Allusion to Tiberius' favorite saying: "O homines ad servitutem paratos" (*Annals*, III, 65). See *Athalie*, 1107.

1451, 1452. Based on "quotiens fugas et caedes jussit princeps, totiens grates deis actas" (*Annals*, XIV, 64).

1453. **jours infortunés.** An allusion to the Roman division of days, into those on which justice was rendered, and those on which it was not, the latter including the "dies vitiosi," on which one should never begin any work or journey.

1472-1478. Tacitus is the authority for these accomplishments and the forced applause (*Annals*, XIV, 14-16, XV, 33, XVI, 4, 5). See also: "caelare, pingere, cantus aut regimen equorum exercere" (XIII, 3).

1479. **forcer à.** Racine seems to prefer *de* with *forcer*. See *Andromaque*, 443 etc.; *Athalie*, 1546.

ACT V. SCENE I.

1522, 1523. Notice the broken couplet.

1535. In the edition of 1670 this line was the last of the following speech:

Lui, me trahir? Hé quoi? vous voulez donc, Madame,
Qu'à d'éternels soupçons j'abandonne mon âme?
Seul de tous mes amis Narcisse m'est resté.
L'a-t-on vu de mon père oublier la bonté?
S'est-il rendu, Madame, indigne de la mienne?
Néron de temps en temps souffre qu'il l'entretienne,
Je le sais. Mais il peut, sans violer sa foi,
Tenir lieu d'interprète entre Néron et moi, etc.

1540. **éloigner** = *vous éloigner*. See note for l. 979.

1553. Unities of time and place emphasized.

SCENE III.

1582. A sententious line.

1587, etc. Perhaps suggested by Tacitus' account of Nero's effusions over Agrippina, before his attempt to drown her at Baizæ (*Annals*, XIV, 4). See note following.

1593-1598. "Nam pluribus sermonibus, modo familiaritate juvenili Nero, et rursus adductus, quasi seria consociaret" (*Annals*, XIV, 4).

1607. See note for ll. 1619, etc. Notice the overflow verse.

SCENE V.

1619, etc. From Tacitus. Britannicus was eating with other youths at a side table. He was offered too hot a drink, which was cooled by pouring poison into it. He fell back lifeless on drinking it, and his comrades ran away in terror. The courtiers looked intently at Nero, who without rising remarked that Britannicus had always been subject to such attacks, and would gradually revive. Agrippina could not control her face. Octavia was able to dissimulate. "Ita post breve silentium, repetita convivii lætitia" (*Annals*, XIII, 16).

1630. *efforts* = *effets*. Cf. note for *Andromaque*, 580. See also note for l. 1395.

1647. In the first edition this line read :

Le voici. Vous verrez si je suis sa complice.
Demeurez.

SCENE VI.

The first edition had the following Scene VI :

NÉRON, AGRIPPINE, JUNIE, BURRHUS.

NÉRON, à Junie.

De vos pleurs j'approuve la justice.

Mais, Madame, évitez ce spectacle odieux ;

Moi-même en frémissant j'en détourne les yeux.

Il est mort. Tôt ou tard il faut qu'on vous l'avoue.

Ainsi de nos desseins la fortune se joue.

Quand nous nous rapprochons, le ciel nous déseigne.

JUNIE.

J'aimais Britannicus, Seigneur ; je vous l'ai dit.
Si de quelque pitié ma misère est suivie,
Qu'on me laisse chercher dans le sein d'Octavie
Un entretien conforme à l'état où je suis.

NÉRON.

Belle Junie, allez ; moi-même je vous suis.
Je vais, par tous les soins que la tendresse inspire,
Vous . . .

SCENE VII.

AGRIPPINE, NÉRON, BURRHUS, NARCISSE.

AGRIPPINE.

Arrêtez, Néron : j'ai deux mots à vous dire (l. 1648 etc.).

See First Preface, p. 89, l. 18 to p. 90, l. 12.

1654. See l. 1183.

1667-1670. Notice the rich rimes on the same tonic vowel.

1676. On seeing Britannicus' death (see note for ll. 1619, etc.)

Agrippina, "quippe sibi supremum auxilium ereptum, et parricidii exemplum intelligebat" (*Annals*, XIII, 16).

1677. The first two editions read :

Tu te fatigueras d'entendre tes forfaits.

SCENES VII, VIII.

1700. See note for l. 893. Cf. ll. 1280, 1281.

1716. Burrus died several years later, in 63, probably of poison (*Annals*, XIV, 52).

1723, 1724. Racine forgot to suppress these lines, which refer to Scene VI of the first edition. See note for Scene VI.

1734. **neveux**. Cf. note for *nièce*, l. 244.

1737-1742. See First Preface, p. 91, ll. 28-31.

1743. **Ils**. See note for l. 1362.

1750. **profane**, because Junia, as Vestal, had come under the protection of the gods. Cf. *infidèle*, l. 1752.

1752. For Narcissus' death see note to First Preface, p. 88, l. 26.

REMARKS ON ATHALIE

Athalie was written for the school of orphaned and indigent daughters of the nobility which Madame de Maintenon had founded at St. Cyr. The pupils were to perform it, as they had performed *Esther* in 1689. The play was so far advanced that Racine read portions of it before the Marquis de Chandenier, in November, 1690. Those who heard him were surprised at the beauty of the work and its religious tone. But when it came to be acted at St. Cyr, on January 5, 1691, the same effect was not produced. This failure to justify expectations may have been due to the simplicity of the performance, without costumes or staging. But more probably it was owing to the leading parts of Joad and Athalie, which must have been far above the capacity of the actors. At all events, succeeding performances before the school or at court did not correct the unfavorable impression, nor did the publication of the tragedy in March, 1691. And Louis Racine tells us, in his Memoirs, that his father, accepting the verdict, considered *Athalie* a failure, in spite of Boileau's assurance to the contrary.

The opinion of the poet's contemporaries has not been the opinion of posterity. The first presentation of *Athalie* to the Parisian public, a generation later, on March 3, 1716, was a success, notwithstanding the omission of the choruses. The play held the stage for fourteen evenings

and when taken off returned again in a few years. From that time on the tragedy has had its place in the regular repertory of the French theatre.

Racine indicates the sources of his matter in the Preface. 2 Kings xi, and 2 Chronicles xxiii, suggested his plot, while many passages of Scripture are paraphrased in the lines. Other influences are found in Josephus' account of the same events, Bossuet's outline of them in his *Discours sur l'Histoire universelle*, and Euripides' tragedy of *Ion* (for the character of Joash). The shaping of the dramatic action also recalls Racine's own play of *Britannicus*. The subject in *Athalie* is much the same as in the older drama. It is the struggle for power between a woman and a man, and the victory of the man. The absence of the love plot of *Britannicus* from *Athalie* only intensifies the idea of the contest between the two leading characters. The relation of Mattan to Athaliah and his attitude towards the world, recalls the bearing of Narcissus and his manner to Nero. Racine also takes liberty with Joash's age as he had done with *Britannicus*'.

The main characters, Joad (Jehoiada) and Athalie (Athaliah), are strongly marked. Jehoiada, imbued with religious zeal, fearless, intolerant, overcomes at last by the boldness of his words and deeds. Athaliah, evil, haunted by visions of punishment, now utters threats, now offers compromises, has no fixed line of action and loses the fight by her feminine waverings. Josabet (Jehosheba), timorous, swayed by her husband's authority, yielding to her fears, would abandon the field entirely. Mathan (Mattan) is another Narcissus, Abner another Burrus, though, unlike Burrus, he never succeeds in placing himself firmly in any one position. Zechariah is his father's son. Joash,

the pious, unsuspecting, fearless child, is one of Racine's most attractive creations. Indeed he and Joad represent what is distinctly new in *Athalie*.

The dramatic situation in *Athalie* is not so intense as it was in *Andromaque* and *Britannicus*. No life here is necessarily at stake. We cannot share Jehosheba's fears for Joash's safety, and it is clear that Athaliah is not striking at Jehoiada's existence. Her own death is a matter of comparative indifference, and is not essential to the solution. Racine may have felt this absence of the strictly tragic element, for he worked up the contest between the high priest and the queen with unusual care, beginning with a hint of righteous resistance and proceeding with well graded climaxes until he reached the revelation of the lawful ruler to all the people. The arrangement of the action is admirable. It compensates for the lack of pathos in the story. Jehoiada is the prime factor in the progress of events. Athaliah unconsciously aids in hastening their fruition, the triumph of justice. Meanwhile the spectator admires the sublimity of the conception, the nobleness of phrase, and reveres religious precepts which are so pure and so lofty. Quite a different frame of mind from the feelings excited by *Andromaque* or *Britannicus*.

The style is in keeping with the thought. The alexandrine had never yet flowed so full, so free. Far from submitting to the tyranny of his verse, Racine dominates it like a master, drawing from it all the effects of which it is capable, displacing or weakening the cæsura and using overflow at will. He is thus enabled to stress the ideas which he wishes to emphasize and shade the meanings of the recurring periods. We miss from his phrases the *que fais-je ? que dis-je ?* and *quoi qu'il en soit*, censured by Bour-

sault in *Britannicus*, and the *encore que* of *Andromaque*. Hemistiches are occasionally repeated, incorrect expressions are to be found. But the blemishes in *Athalie* are rare, and quite overshadowed by its beauties.

One of the charms of the play lies in its choruses, modelled, as Racine tells us, on the choruses of the old Greek dramas (see Preface to *Esther*). They accompany and relieve the action. They also offer a pleasing change from the severe and declamatory alexandrine. A good part of their material is drawn directly from the best specimens of Hebrew poetry, and by reason of their origin, as well as because of the talent of their author, they stand among the finest lyrics of French verse. The influence of their presence in the play is seen in a frequent tendency towards lyricism in the strictly narrative parts, a tendency not apparent in *Andromaque* and *Britannicus*.

From 1716 to the present day *Athalie* has been considered as one of the great dramas of France. All actors of renown have filled its parts in turn. Adrienne Lecouvreur in the eighteenth century and Rachel in the nineteenth have taken the role of the queen, Le Kain Abner, and Talma both Abner and Jehoiada. The music for the choruses, written originally by Jean Baptiste Moreau (1656-1733), the court music master, has tempted other composers, among them Boieldieu in France and Mendelssohn in Germany. The latter's overture to the tragedy is a frequent number on concert programs.

NOTES

Racine left manuscript notes which relate to *Athalie*. They may be found in Mesnard's edition, vol. V, pp. 205-212.

PREFACE.

PAGE 181, 3, 4. **Roboam, Rehoboam**, son of Solomon. The story of Israel's revolt is told in *1 Kings*, xii.

7. **lévites**. See *Numbers*, viii, 5-22, xviii, and *1 Chron.*, xxiii-xxvi.

7, 8. **se retirèrent**. Note the agreement in sense. See ll. 269, 270. Cf. note for l. 169.

19. **pour servir tour à tour**. Based on *2 Kings*, xi, 9, or *2 Chron.*, xxiii, 8.

PAGE 182, 2. **en semaine**. On duty, as above.

8. **était**. The verb agrees with the nearest subject. Cf. *Britannicus*, 1047. — See *Exodus*, xxxvii, 17-28, xl, 22-27.

9. **pains de proposition, shew-bread**.

10. **où était l'arche**. See *2 Chron.*, v, 7-9.

13, 14. **la même montagne**, etc. Mt. Moriah. See *Genesis* xxii, 2, *2 Chron.*, iii, 1. Cf. ll. 1438-1444.

20, 21. **P'intituler Joas**. But Jehoiada and Athaliah each play a more prominent part, as Nero and Agrippina did in *Britannicus*.

28. **Joram**, or Jehoram. His reign is given in *2 Kings*, viii, 16-19, *2 Chron.*, xxi.

29. **Achab, Ahab**. See *1 Kings*, xvi-xxii.

32. **Athalie**, etc. See *2 Kings*, xi, 18, *2 Chron.*, xxiii, 17.

PAGE 183, 7. **Okosias, Ahaziah**. See *2 Chron.*, xxii, 1-9.

15. **Jéhu extermina**, etc. See *2 Kings*, ix, x.

17. **Élie, Elijah**. Cf. *1 Kings*, xxi, 19.

20. **Athalie, ayant appris**, etc. See *2 Kings*, xi, 1-3, *2 Chron.*, xxii, 10-12.

23. **Josabet, Jehosheba**.

32. **Mais le texte grec des Paralipomènes**. The Septuagint version of the Old Testament is here meant. — **Paralipomènes**, *things omitted* (from the books of the Kings), is the Septuagint term for *Chronicles*. In the Hebrew version of the Old Testament the date in the *Chronicles* agrees with the one in the *Kings*.

PAGE 184, 1. **Sévère Sulpice**, *Severus Sulpicius* (365?-425?). Author of *Chronica*, from the Creation to 400 A.D.

16. **l'expression de St. Paul**, etc. Perhaps in *2 Timothy*, iii, 15: "and that from a babe thou hast known the sacred writings" (Revised Version).

17. **Chaque Juif**, etc. Racine seems to have been acquainted with a tradition to this effect. (See Mesnard's edition, vol. III, p. 596, n. 1). The duty of the king to copy the law is enjoined in *Deut.*, xvii, 18.

21. **en la personne = dans la personne**.

21, 22. **un prince de huit ans et demi**. Louis, Duke of Burgundy (1682-1712), grandson of Louis XIV, for whom Fénelon, his tutor, wrote *Télémaque*.

26. **qui brillent**. The edition of 1697, the last during Racine's life, reads *brille*. See note for p. 182, l. 8.

30. **Zacharie, Zechariah**. See *2 Chron.*, xxiv, 20, 21.

PAGE 185, 1-7. **plusieurs commentateurs**, etc. See Mesnard's edition, vol. III, p. 597, n. 3. Cf. *2 Kings*, xi, 4-10, *2 Chron.*, xxiii, 1-9. Bossuet calls the leaders "chefs de l'armée royale" (*Histoire universelle* (1681), Part I, Epoch 6).

3. **Joiada, Jehoiada**.

4. **Josèphe, Josephus**, Flavius (37-103?). Jewish historian, author of *Jewish Antiquities* in Greek.

12, 13. **"Car ce Messie,"** etc. Quotation from Bossuet's *Histoire universelle*, Part II, ch. 4. The "car" is Racine's. Bossuet also writes "le fils d'Abraham."

16, 17. **le précieux reste**, etc. From Bossuet's *Histoire universelle*, Part I, Epoch 6. Cf. l. 256. But see *Andromaque*, 72, etc.; *Britannicus*, 556.

17. **Josèphe en parle**. See *Jewish Antiquities*, ix, 7.

18. **Et l'Écriture dit**, etc. See *2 Kings*, viii, 19.

25. **celle de la Pentecôte**, etc. The three feasts were the Passover, the Feast of Weeks (Pentecost) (see lines below), and the Feast of Tabernacles. See *Deut.*, xvi, 1-15. Cf. *Leviticus*, xxiii.

27, 28. **mont de Sinaï**. See also l. 332. But "mont Sina," l. 4.

PAGE 186, 13. **qui prédit l'avenir**. See Act III, Sc. 7.

17, 18. **comme elle le dit de son fils**. See *2 Chron.*, xxiv, 20.

20. **l'Évangile**. Probably a reference to *John*, xi, 51, where it is said of Caiaphas: "but being high priest that year, he prophesied that Jesus should die for the nation."

25, 26. **Ce meurtre, commis dans le temple**, etc. *2 Chron.*, xxiv, 21.—Racine derived the idea of the consequences of this murder from the commentator. See Mesnard's edition, vol. III, p. 602, n. 1; vol. V, p. 206.

PAGE 187, 9, 10. **cette troupe de prophètes**, etc. See *1 Samuel*, x, 5, 10.

12. **Élisée, Elisha**. For the incident, see *2 Kings*, iii, 15; "But now bring me a minstrel."

15. **trouble, anxiety**, anxious, uncertain condition. Cf. l. 460.

LES NOMS DES PERSONNAGES.

PAGE 188. This heading is also in *Esther*. The characters in the other plays are called "Acteurs." See note for *Andromaque*, p. 10.

The English equivalents to the names are Joash, Ahaziah (*Okosias*), Athaliah, Jehoram (or Joram), Jehoiada, Jehosheba, Zechariah, Azariah, Ishmael, Mattan, etc.

4. **Josabet**, while a sister of Ahaziah according to *2 Kings*, xi, 2, is supposed by Racine, following the commentators, to be only a half sister. See Preface, p. 183, ll. 23-25, and l. 171.

6. **Salomith** is invented by Racine.

7. **Abner** may have been suggested by the name of Saul's captain in *2 Samuel*, ii, 8, etc.

8. **Azarias, Ismaël**. See *2 Chron.*, xxiii, 1.

10. **Mathan** is priest of Baal in *2 Kings*, xi, 18, *2 Chron.*, xxiii, 17.

12. **Agar, Hagar**. Invention of Racine's.

ACT I. SCENE I.

1. **Oui**. Indicates a conversation already begun. See note for *Andromaque*, I; *Britannicus*, 1099.

3, 4. **journée . . . loi**. See *Exodus*, xxxiv. See note for Preface, p. 185, l. 25.

4. **mont Sina**. Greek form for *Sinai*. See note for Preface, p. 185, ll. 27, 28.

5, 6. Notice the overflow verse.

6. **La trompette sacrée**. See *Numbers*, x, 10.

20. **leurs** refers in sense to *reste*, l. 17. Cf. *eux* in l. 1408. See *Britannicus*, 1362.

28. **tiare**. Called *mitre*, l. 39.

33. **Aaron**. Notice that but one *a* sounds here. Cf. l. 443.

37. **infâme déserteur**. Racine's invention. See note for Mattan, p. 188, l. 10.

43. **il n'est point** = *il n'y a point*. Form favored in poetry to avoid hiatus. Cf. *Britannicus*, 166.

43, 44. In the first edition, of 1691, the rime-words were *joue* and *loue* respectively.

46. **colorant la noirceur**. Cf. *Britannicus*, 108.

55, 56. Cf. Bossuet: "Mais Dieu lui nourrissait un vengeur dans l'asile sacré de son temple" (*Histoire universelle*, I, 6).

58. **prêt d' = près d'**. See note for *Andromaque*, 755. Cf. l. 186. But see ll. 1011, 1274.

61, etc. A speech which reveals Jehoiada's character.

70. The line may be divided 3+3+6.

72. **Huit ans déjà passés**. A Latin construction, more vivid than with *depuis* or a finite verb. See note for *Andromaque*, 80.—**une impie étrangère**. The law forbade a foreigner to rule. See *Deut.*, xvii, 15. Notice the broken couplet.

78. **Josaphat, Jehoshaphat**. See *1 Kings*, xxii, 41-50, & *Chron.*, xvii-xx.

81. **Lorsque d'Okosias**, etc. See Preface, p. 183, ll. 10-15, and note.

85. **que sert** = *à quoi sert-il*. Cf. l. 816. See note for *Britannicus*, 157.

86-88. See *Isaiah*, i, 11. Cf. *Psalms* 1, 13.

89. Notice the rise and fall of the line: 2+3+1+3+3.

94. Judah and Benjamin formed the kingdom of Judah. See Preface, p. 181, ll. 1-4.

95. *êteindre*. For the omission of the reflexive in the seventeenth century after the verbs *faire*, *laisser*, *sentir*, and *voir*, see note for *Andromaque*, 1410. But see ll. 631, 811.

103. *L'arche sainte*, etc. Cf. *Numbers*, vii, 89.

107. The line may be divided into 3+1+2+6. — Notice overflow from l. 106.

110. *en* = *de*.

113, 114. *L'impie Achab*, etc. In Naboth's vineyard. *1 Kings*, xxi, xxii, 34-38. — Notice the overflow verse.

115-118. From *2 Kings*, ix, 30-37.

119, 120. From *1 Kings*, xviii, 19-40.

121-123. From *1 Kings*, xvii, 1, xviii, 1.

124. Reference to the restoration of the Shunammite's son to life by Elisha (*2 Kings*, iv, 32-36). — *ranimants*. Notice that the participle varies like an adjective. See note for *Andromaque*, 860.

129, 130. *ces honneurs*, etc. See *2 Samuel*, vii, 12-16; *1 Kings*, ix, 5; *1 Chron.*, xvii, 12, 14. — Notice that the *s* of *filis* is silent. Cf. l. 622. See note for *Andromaque*, 71.

133-136. Cf. *Psalms* ii, lxxii, etc.

134. The line is divided into 2+4+6.

149. *Déplorable*, *Pitiable*. Cf. *Andromaque*, 46.

153. *Je ne m'explique point*. See *Britannicus*, 303.

154, 155. The days attain their maximum length not long after Pentecost. So the sun might have made a third of its circuit by nine o'clock ("la troisième heure").

SCENE II.

166. *ne se peut plus celer*. The usual order in the seventeenth century when the infinitive followed the principal verb without a preposition. See note for *Andromaque*, Second Preface, p. 9, l. 12. But the modern order often appears in *Athalie*. See ll. 157, 240, etc.

169. *Accusent* is in the three editions published during Racine's life, and in the editions of 1702, 1713 and 1736. (See Mesnard's edition, vol. III, p. 616, n. 2). The reason for the plural evidently lies

in the collective idea of the subject (l. 167). See Haase, *Syntaxe française*, p. 159, 64 A.

170. **Le succès animant**, etc. An absolute construction, without a finite verb. Cf. *Britannicus*, 33.

171. **marâtre**. See note for *Josabet*, p. 188, l. 4.

182. **Éliacin**, *Eliakim*. A Biblical name (*2 Kings*, xviii, 18, etc.).

186. **est-il prêt**. The first two editions read *il est prêt*. See note for l. 58.

189. **Du jour** = *Depuis le jour, Dès le jour*.

194. **échapper** = *s'échapper*. See note for l. 95. But cf. l. 631.

195, 196. The duration of Esther's fast. *Esther*, iv, 16.

201. **pût**. Instead of *puisse*, to emphasize the doubt. Cf. *Andromaque*, 278. — **se pût assurer sur** = *pût se fier à*. See note for *Andromaque*, 879.

204. **Obed . . . Amnon**. Biblical names, the former found in *2 Chron.*, xxiii, 1, the latter in *2 Samuel*, iii, 2, etc.

207. **contre** = *à*.

212. **Un serment**. Based on *2 Kings*, xi, 4. — Notice the broken couplets, ll. 212-215.

214. **quelque noble ardeur dont** = *de quelque noble ardeur que*, to-day.

215. **querelle ? cause ?** Cf. l. 1119. See note for *Andromaque*, 1390.

227. Cf. *Psalms* lxviii, 5, cxlvi, 9.

229. **Jezraël**. The site of Naboth's vineyard. See *1 Kings*, xxi, 1. See note for ll. 113, 114.

232. **son fils**. Ahaziah. See Preface, p. 183, ll. 8-13.

244. **Un poignard à la main**. The hemistich recurs in ll. 557, 1537. Cf. *Andromaque*, 1611.

247-254. **Joas**, etc. This picture was suggested by *2 Kings*, xi, 2, *2 Chron.*, xxii, 11.

256. See note for Preface, p. 185, ll. 16, 17.

257. **en** = *dans*, as often in the seventeenth century. Here it may be used to avoid repetition. See note for *Andromaque*, 58. Cf. *Britannicus*, 557.

265, etc. Contrast this speech of a man with Jehosheba's words of a woman.

268. **Sur le fils**, etc. The third commandment (*Exodus*, xx, 5, etc.) seems to be contradicted in this part by *Ezekiel*, xviii, 20.

282. See note for Preface, p. 185, l. 18.

293. Perhaps suggested by David's prayer: "I pray thee, turn the counsel of Ahithophel into foolishness" (*2 Samuel*, xv, 31). But the idea is almost commonplace.

SCENE III.

297. The line may be divided into 4+2+6. Cf. l. 453.

302. **déplaisirs**, sorrows. See *Andromaque*, 81.

SCENE IV.

Racine's choruses in *Athalie* and *Esther* are perhaps the best lyrics of the seventeenth century. Cf. also such alexandrines as ll. 285, 286. For his model see Preface to *Esther*, and Preface, p. 186, ll. 4-11.

311, 318. Lines suggested by *Psalms* xix, 1, 2.

323. The editors compare with this line a verse from Régnier's Ninth Satire (1608): "Sachez qui donne aux fleurs cette aimable peinture" (154).

332. **mont de Sinaï**. See note for Preface, p. 185, ll. 27, 28. — For the passage see *Exodus*, xix, 16-20, xxiv, 15-18.

334. **Quand = Où**.

346. **une amour**. Notice the feminine. See note for *Andromaque*, 462; *Britannicus*, 51.

356, 357. See *Exodus*, xiv, 21, xvii, 6.

363-370. This strophe first appeared in the edition of 1697. It seems to have been prompted by an epistle of Boileau, *Sur l'Amour de Dieu*, published that year, in which Racine's lifelong friend argues for repentance through love of God, and not through fear alone.

ACT II. SCENE I.

As Racine explains in his Preface, p. 186, ll. 6-11, the stage is always occupied between acts by the chorus, which links one act to another.

SCENE II.

379. *ramène* was spelled *rameine* by Racine. It is the orthography of the older language. Cf. l. 591, *amène* (*ameine*), and *Andromaque*, 25.

385-388. For the ceremony see *Levit.*, xxiii, 7-20.

391, 392. Moses sprinkled the people once (*Exodus*, xxiv, 5-8), but such sprinkling in the regular Jewish ritual was confined to the mercy-seat and horns of the altar. See *Levit.*, xvi, 14-19.

397. *parvis*, *courts* of the inner temple.

398. Notice that the *cæsura* is after the eighth syllable. Cf. l. 502.

400. *aux seuls lévites* = *aux lévites seuls*. Cf. *Andromaque*, 84; *Britannicus*, 1062.

403. See *Exodus*, vii, etc.

405. *bannit*. Notice the singular. See note for Preface, p. 182, l. 8.

409, 410. Reminiscence of the angel with drawn sword, who appeared to Balaam (*Numbers*, xxii, 31).

424. *Souviens-toi de David, Dieu*, "Lord, remember David" (*Psalms* cxxxii, 1).

SCENES IV, V.

The etc. at the head of these scenes stands for *suite d'Athalie*.

440. *n'a point dû*. More emphatic than *n'aurait point dû*. Cf. *Andromaque*, 208.

442. The Tabernacle, after which Solomon's temple was patterned, was built according to divine command (*Exodus*, xxv, 8, 9).

443, 444. See Preface, p. 181, l. 7, and note.

447. See note for *Britannicus*, 156.

450. *votre Mathan*. Criticised as wanting in respect.

454. See *Ezekiel*, xlv, 9.

457, 458 recall "Render therefore unto Cæsar the things which are Cæsar's; and unto God the things that are God's" (*Matthew*, xxii, 21).

462. *approcher*. Notice the omission of the reflexive pronoun. See l. 849. Cf. *Andromaque*, 801.

472. *deux mers*. The Red Sea and the Mediterranean. This supremacy is not historical, but invented by Racine.

476. **vos rois.** Athaliah's mother, Jezebel, was from Sidon (*1 Kings*, xvi, 31).

480. For Jehu see Preface, p. 183, l. 15.

481. **voisin.** Hazael of Syria. See *2 Kings*, x, 32, 33.

486. The line is divided into 6+4+2.

490, etc. One of the famous passages of French literature.

492, etc. See *2 Kings*, ix, 30.

496. A familiar quotation.

499, 500. Notice the versification.

502. A line divided into 2+4+2+4, with the pause after the eighth syllable.

503-506. See note for ll. 115-118.

509. **Tels que.** Old spelling of the singular, retained by Racine.

510. **esprits, mind.** Cf. *Andromaque*, 1132; *Britannicus*, 293.

518. **vapeur.** A former medical term, elastic in meaning, but having reference to nervous disorders.

520. **idée, image,** etymologically.

535, 536. The editors cite Josephus, where he says that Alexander, on seeing the high priest in his robes, recognized a vision which had exhorted him to the conquest of Asia (*Jewish Antiquities*, xi, 85).

546. **Quel est-il ? = Qui est-il ?** Cf. ll. 562, 624. See l. 425.

551. **mesures, moderation.** Usually in the singular.

554, 555. Notice the broken couplet.

562, 570. Familiar quotations.

584. **vain, empty.** See l. 980.

586. **Il en faut.** Notice that *en* refers to a person, as regularly in the seventeenth century. Cf. note for *Andromaque*, 252.

591. **amène.** Racine wrote *ameine*. See note for l. 379.

597, 598. **débout . . . à bout.** An unfortunate rime.

SCENES VI, VII.

607. **en leur place = à leur place.** See l. 955. Cf. note for *Andromaque*, 70. — Mattan reminds one of Narcissus in *Britannicus*, Act IV, Sc. 4.

612. **trahir, disguise.**

619. **assurez-vous, do not worry.**

627. **C'est à lui de.** Cf. l. 830, etc. But see ll. 567, 1002. Cf. note for *Andromaque*, First Preface, p. 6, l. 27.

633, etc. The editors find a striking resemblance between this catechising of Joash by Athaliah and the questioning of Ion by Creusa in Euripides' *Ion*. Ion, the son of Apollo and Creusa, but taken from his mother in infancy, is brought up in Apollo's temple at Delphi. There his mother sees him, and not knowing him, asks him who he is, his dwelling, his support. Ion answers he is called the servant of Apollo, the temple is his home, and he is supported by the gifts offered on the altar. (Cf. l. 650). See *Ion*, 308-323.

646. **au besoin** = *dans le besoin*. Cf. l. 1341.

647, 648. A familiar quotation, based on *Psalms* cxlvii, 8, 9.

653. The line may be divided into 1+5+6. Notice the broken couplet from l. 652.

654. The line would be divided into 3+5+4. Notice the overflow.

659. **sa fortune**, *story of his life*, destiny, fate. Cf. *Britannicus*, 689. Notice the division of the line into 3+6+3.

661. The line may be divided into 1+3+2+3+3.

664. See Preface, p. 184, ll. 17-20, and note.

667. See note for l. 227.

674. **l'encens ou le sel**. Incense and salt were required in sacrifices. See *Levit.*, ii, 1, 2, 13.

683. **en** refers to *dieux* understood.

688. See *Psalms* lviii, 7.

689, 690. Notice the overflow. Cf. ll. 699, 700.

694-698. Similar proposals were made to Ion in Euripides' play, *Ion* (576-579, 654, 655).

695. **vous faire part de**, *share with you*.

704. **où** = *dans lequel*. Cf. l. 805. Cf. *Andromaque*, 81.

711. For Ahab's, the father's death, see *1 Kings*, xxii, 34-38. For Joram's, the brother's, see Preface, p. 183, ll. 4-8.

714. **quatre-vingts fils de rois**. The number in the Bible is seventy. See *2 Kings*, x, 1, 6, 7.

715, 716. See *1 Kings*, xviii, 4, 13, xix, 14-17.

717. **amitié**, *affection*. Cf. *Britannicus*, 81, etc.

721. **neveux**. See notes for *Britannicus*, 244, 1734.

SCENE IX.

755. **A** = *Par* to-day. But *à* here depends on *laisse*. Cf. II. 891, 1612, 1691.

760, 761. The Scripture does not say that Elijah was ever in Jezebel's presence. He was often in Ahab's.

762. Cf. "and who shall declare his generation" (*Isaiah*, liii, 8).

764, 765. Cf. *1 Samuel*, i, 28, ii, 18, iii.

770, 771. See *Psalm* xciv, 12.

778-781. The editors suggest Catullus' lines as a model for these :

Ut flos in saeptis secretus nascitur hortis,
Ignotus pecori, nullo convulsus aratro
Quem mulcent auræ, firmat sol, educat imber
(*Carmen* lxii, 40-42).

If this is this case, Racine is much superior to the Latin poet.

781. **Un jeune lis**. Cf. "he shall grow (or blossom) as the lily" (*Hosea*, xiv, 5).

782-794. These lines are not found in the first edition of 1691.

795. Cf. *2 Samuel*, v, 9.

796. Cf. *Psalm* lxxviii, 16.

804-809. This strophe was added in the edition of 1697.

810-815. See *Psalm* lxxix, 1-7. Cf. *Psalm* xciv, 3-5.

819. Cf. *Psalm* lxxix, 10, etc.

823. **Sur . . . se fie** = *A . . . se fie*. Cf. *Britannicus*, 607.

825, 826. In *Isaiah*, xxii, 13: "let us eat and drink, for to-morrow we shall die."

834, 835. Unusual lines. Possibly suggested, with l. 836, by *Psalm* lxxiii, 20.

839-841. See *Isaiah*, li, 17. Cf. *Psalm* lxxv, 8.

ACT III. SCENES I-III.

The chorus is still on the stage at the beginning of the Act.

849. **Approchons**. Note that the verb is intransitive. Cf. II. 462, 933.

858. **C'est votre illustre mère à qui** = *C'est à votre illustre mère que*.

869. **Qui** = *Qu'est-ce qui*. See II. 915, 1109, etc. Cf. *Andromaque*, 1065.

876. A familiar quotation, based on Virgil's well known line: "Varium et mutabile semper Femina." (*Æneid*, IV, 569, 570.)

898. **Les feux . . . le fer.** A frequent alliteration. Cf. l. 914.

905, 906. Notice the overflow.

908. **attache** = *attachement*. Cf. l. 994.

917. **descendu d'Ismaël.** The Ishmaelites, descended from Abraham and Hagar, were hostile to the Jews. Racine says in his notes to *Athalie* (in manuscript) that they were idolaters, and cites *Jeremiah*, ii, 10, 11 as proof. Kedar was an Ishmaelitish country. See Mesnard's edition, vol. III, p. 657, n. 1; vol. V, pp. 208, 209.

919, etc. A famous portrait of a hypocrite and self-seeker. Racine had no suggestions for it from the scriptural Mattan.

920. **vaine.** See note for l. 584.

921, 922. On the vanity of idols see *Isaiah*, xlv, 15-19.

932. **toute entière.** The adverb *tout* was still construed as an adjective in the seventeenth century. Cf. note for *Britannicus*, 1249.

937. **Près de** = *Après de*. Another reminder of Narcissus.

946. The Bible does not state that Athaliah built a temple to Baal. Ahab, her father, built one to the god in Samaria (*1 Kings*, xvi, 31, 32) after his marriage with Jezebel, and it is natural to suppose that the daughter introduced the worship into Judea.

954. **et marchai son égal.** Perhaps a reminiscence of Virgil's:

Ast ego quae Divum incedo Regina . . . (*Æneid*, I, 46).

956, 957. Notice the broken couplet.

961. **le débris.** The plural is more common to-day. See *Britannicus*, 556. Cf. ll. 41, 42.

SCENE IV.

975. **sans ombrage,** *without suspicion*, distrust of Athaliah's goodwill.

985. **douter** = *hésiter*.

987. **J'admirais,** *I wondered*. See note for *Andromaque*, 65.

992. **Arracher de.** See *arracher à*, l. 1055, etc. Cf. note for *Andromaque*, 75; *Britannicus*, 390.

1011. **prêt de** = *prêt à*. Cf. note for l. 58, where it is equivalent to *près de*. See l. 1274.

1016. **assis dans la chaire empestée.** See *Psalms* i, 1: "nor sit-

teth in the seat of the scornful." Racine is translating the Vulgate: "in cathedra pestilentiae non sedit."

SCENES V, VI.

1020. **filie de David.** Jehosheba was of royal blood.

1026. **en ce lieu.** But *dans ces lieux* in l. 1179. Cf. note for *Andromaque*, 58.

1037. **Abiron et Dathan.** Priests swallowed up by the earth (*Numbers*, xvi, 12-33). — **Doëg**, slayer of priests and traitor (*1 Samuel*, xxii, 18), cursed by David in *Psalms* lii. — **Achitophel**, *Ahithophel*. Incites Absalom to revolt, but hangs himself when his advice is not followed (*2 Samuel*, xv, 12, 31, xvi, xvii, 1-23).

1061-1064. **Cédron . . . désert**, etc. The brook Kedron, near Jerusalem to the East, emptied into the Dead Sea. David crossed it when he fled before Absalom, and hid himself in the desert of Engaddi (*2 Samuel*, xv, 23).

1065. **ours.** Did Racine intend the *s* to be silent?

1066, etc. **Jéhu.** See Preface, p. 183, ll. 13-15.

1076. This line may have reference to the harboring of James II of England by the French court, after the battle of the Boyne (1690).

1082. See *2 Kings*, ix, 1-10. Notice the rich rimes, ll. 1081-1084.

1086-1089. See *2 Kings*, x, 29-31. — **vil dieu de l'Égypte.** The golden calf (*2 Kings*, x, 29). — **les hauts lieux.** See Preface, p. 181, ll. 10-13. Cf. *1 Kings*, iii, 2.

1094. **loin de le cacher** = *loin qu'on le cache*. Cf. *Andromaque*, 137.

SCENE VII.

1102. Notice the weakened cæsure: 3+6+3.

1105. **à Pharaon . . . échappé.** Racine uses both *à* and *de* with *échapper*. Cf. l. 1298.

1107. A reminiscence of *Britannicus*, 1444. See note.

1114. **Jahel** killed Sisera. *Judges*, iv, 17-22. (Note of Racine's to edition).

1123. See *Deut.*, xxxii, 39; *1 Samuel*, ii, 6.

1124. **s'assurent . . . en.** This construction still holds. Cf. l. 201.

1126. **au plus saint**, etc. David.

1127, 1128. Racine's manuscript notes on *Athalie* refer here to *a Chron.*, xxxiii, 7 (Mesnard's edition, vol. V, p. 209).

1130, etc. *Est-ce l'Esprit divin*, etc. See Racine's defense of this idea in Preface, p. 186, l. 12-21.

1134. *ses* refers to *l'Esprit divin* (l. 1130).

1136-1138. See *Deut.*, xxxii, 2.

1139. "Hear, O heavens, and give ear, O earth" (*Isaiah*, i, 2).

1141. "Let God arise, let his enemies be scattered" (*Psalms* lxviii, 1).

1142. *l'or pur*. A note by Racine (to the edition) refers this to Joash: "How is the gold become dim! how is the most fine gold changed!" (*Lamentations*, iv, 1).

1143. *pontife égorgé*. A note of Racine's refers this to Zechariah. See Preface, p. 186, ll. 21-30.

1144, 1145. "O Jerusalem, Jerusalem, that killeth the prophets, and stoneth them that are sent unto her!" (*Matthew*, xxiii, 37. Revised Version).

1147. "Bring no more vain oblations; incense is an abomination unto me" (*Isaiah*, i, 13).

1148. The Babylonian captivity, according to a note of Racine's.

1149-1151. See *Lamentations*, i, 1-4.

1154. The edition of 1697 reads "en ce jour" for "en un jour."

1155, 1156. "Who will give my head water and to mine eyes a fountain of tears? And I will weep day and night" (*Jeremiah*, ix, 1. Translation of the Vulgate).

1159-1161. The Church, according to Racine's note. *Revelation*, xxi, 2 says: "And I saw the holy city, new Jerusalem, coming down out of heaven from God"; and the *Song of Solomon*, iii, 6: "Who is this that cometh out of the wilderness like pillars of smoke."—Racine's phrase is suggested by the Scripture, but in its form is original, and most beautiful.

1164, 1165. "Les Gentils" (Racine's note). See *Isaiah*, xlix, 18, 21-23.

1166. "Arise, shine; for thy light is come" (*Isaiah*, lx, 1).

1167-1169. See *Isaiah*, xlix, 23.

1170. "And the Gentiles shall come to thy light" (*Isaiah*, lx, 3). Cf. *Revelation*, xxi, 24.

1173, 1174. "Drop down, ye heavens, from above . . . let the

earth open, and let them bring forth salvation" (*Isaiah*, xlv, 8). The Vulgate reads: "Rorate, coeli, desuper, et nubes pluant justum; aperiatur terra, et germinet Salvatorem."

1179-1184. See *2 Kings*, xi, 10, *2 Chron.*, xxiii, 9. Cf. l. 1358.

SCENE VIII.

1195-1204. These lines first appeared in the edition of 1692.

1230-1236. Notice the variety of verse.

ACT IV. SCENES I, II.

1253. **gardez.** Notice the omission of the reflexive, which was used in l. 850. Cf. note for *Andromaque*, 801.

1259-1261. See *Judges*, xi, 30-40.

1267. **tous** with silent *s*. See note for l. 1065. — Notice that the cæsura falls after the eighth syllable: 2+6+1+3.

1274. **prêt . . . de.** See note for l. 1011.

1278-1282. A note of Racine's (in the edition) refers to *Deut.*, xvii (15-20).

1288. **Joram . . . Okosias.** Joash's grandfather and father (*2 Kings*, viii, 18, 27).

1289. **semble.** Note the omission of the subject. Cf. l. 85; *Bri-tannicus*, 336.

1291, 1292. Jehoiada's attitude is not in accordance with the Hebrew idea of the high priest's equality with the king.

1299. **qu'elle** = *avec laquelle elle*.

SCENE III.

For the events in this scene, see *2 Kings*, xi, 4, 12.

1315. **frères morts.** See note for l. 72. Cf. *Andromaque*, 1001.

1326, etc. We read in Louis Racine's *Memoirs*, that shortly after the revival of *Athalie* in 1716 the tragedy was played at court. On this occasion the presence of Louis XV, but six years old, the sole survivor of the three heirs to Louis XIV, gave unusual significance to these lines. See Mesnard's edition, vol. I, p. 319.

1336. **deux tribus.** Judah and Benjamin. See l. 94.

1341. **au Dieu** = *dans le Dieu*. See note for l. 646.
 1362-1368. See *Exodus*, xxxii, especially 26-29; *Numbers*, i, 47-53; *Deut.*, x, 8.
 1370. Not a Biblical custom.
 1380. "Free among the dead, like the slain that lie in the grave, whom thou rememberest no more" (*Psalms* lxxxviii, 5).
 1387, etc. Famous lines against absolute power in the state.
 1402. **le plus sage**. Solomon. See *1 Kings*, xi, 1-8.
 1408. **eux** refers to *pauvre*, l. 1406, agreeing in sense. Cf. note for *Britannicus*, 1362.

SCENES V, VI.

- 1434, 1435. Notice the broken couplet.
 1439. **le père des Juifs**. Abraham, according to Racine's note. See Preface, p. 182, ll. 13, 14, and note.
 1445-1448. The Scriptures make but three divisions. *2 Kings*, xi, 5, 6; *2 Chron.*, xxiii, 4, 5.
 1447. **l'ourse**. Ursa Major, or Ursa Minor, in which is the north star.
 1470. "For I the Lord thy God am a jealous God" (*Exodus*, xx, 5).
 1471. "O Lord God of revenges; O God to whom vengeance belongeth" (*Psalms* xciv, 1).
 1479, 1480. After the Vulgate of *Psalms* lxxiv, 8: "Quiescere faciamus omnes dies festos Dei a terra."
 1485. **son Christ**, *his Anointed* (literal meaning). Here it is the king.
 1492. **mère**. Athaliah, however, was Joash's grandmother. Cf. l. 1783.
 1493, 1494. Notice the succession of two masculine rhymes in *fois* and *berceau*, due probably to the requirements of the music.

ACT V. SCENE I.

1510. This line rimes with l. 1507 of the Fourth Act.
 1515. See *2 Chron.*, xxiii, 11 (*2 Kings*, xi, 12).
 1520. Cf. l. 55.

1526. **flattait**, *caressed*. Cf. l. 1554.
 1545. Allusion to the fall of Jericho. *Joshua*, vi, 4, 5, 20.
 1546. See *Joshua*, iii, 15-17. — **força** . . . **de**. See note for *Andromaque*, 443.
 1547. **triomphante**. See note for *ranimants*, l. 124.

SCENE II.

- 1562, 1563. Notice the overflow. — The line 1563 may be divided into 3+5+4, with cæsura after the eighth syllable.
 1575. The line may be divided into 4+5+3.
 1579. **cendre**. Racine had used the plural in l. 1570.
 1588. **croyez-vous qu'on doit**. The indicative after *croire* and like verbs was unusual in Racine's earlier plays. See note for *Andromaque*, 403.
 1594, 1595. The ark, protected by the cherubim, was in the Holy of Holies. See *1 Kings*, vi, 19-27.
 1608-1612. See *Exodus*, i, 15-22, ii, 1-10.
 1618. **je l'ai vu s'émouvoir**. Notice that the past participle does not agree with its object, because of the infinitive following without preposition. This construction was common in the seventeenth century and has recently (1900) been made official by a decree of the Minister of Public Instruction. See Haase, *Syntaxe française*, pp. 224, 225. Cf. *Britannicus*, 386.
 1622, 1623. Notice the overflow. — Line 1623 may be divided into 1+2+3+4+2.
 1626. See l. 256.
 1634. The Holy of Holies was entered by the high priest on the Day of Atonement only. See *Exodus*, xxx, 10, and Preface, p. 182, ll. 9-12.
 1637. **De** = *Contre*.
 1641. Cf. *Britannicus*, 1381.
 1653, etc. Racine was somewhat exercised over this subterfuge of Jehoiada's, and cited in his manuscript notes to *Athalie* a number of passages from the Scriptures and Church Fathers to justify it. See Mesnard's edition, vol. III, p. 694, n. 2; vol. V, pp. 211, 212.
 1659. **ombre** = *ombrage*.
 1666. **appui**, *protection*. A wrong use of the word. Cf. l. 1709.

SCENES III, IV.

1675, 1676. In defence of Jehoiada's bravery it must be remembered that his intention to attack Athaliah in her stronghold (ll. 1346-1361) had been thwarted by her taking the offensive.

1691. *laissant à*. See note for l. 755.

SCENE V.

The use of a curtain does not violate the strict unity of place. It heightens the theatrical effect by suddenly offering another set of persons to the spectators.

1717. Stage direction: "Le rideau se tire." The edition of 1736 gives a full account of the tableau: Joash on his throne, the nurse on her knees at his right, Azariah with drawn sword at his left, Zechariah and Salomith kneeling on the steps of the throne, armed Levites at the sides.

1730. Another stage effect, which conflicts with absolute unity of place. Cf. *2 Chron.*, xxiii, 13 (*2 Kings*, xi, 14).

1731. "And Athaliah rent her clothes, and cried, 'Treason, treason!'" (*2 Kings*, xi, 14; *2 Chron.*, xxiii, 13).

SCENE VI.

1747, 1748. See *Psalms* lxviii, 2.

1756. See *Judges*, vii, 19-22.

1757. The line may be divided into 4+4+4.

1762, 1763. See *2 Kings*, xi, 20 (*2 Chron.*, xxiii, 21).

1767, 1768. *2 Kings*, xi, 18 (*2 Chron.*, xxiii, 17).

1776. The editions of 1691, 1692 read "M'a" for "M'as."

1791, 1792. *2 Kings*, xi, 15 (*2 Chron.*, xxiii, 14).

1793. *meurtris*, *murdered*, the root-meaning of the word.

1794. See l. 89.

SCENES VII, VIII.

1808. In the editions of 1736, etc., this line is the first in Scene 8.

1813-1816. Mesnard (vol. III, p. 705, n.) comments on the likeness of these lines to the closing lines of Euripides' *Ion*, where the chorus speaks of the favor shown the good at last, and the unhappiness of the wicked. — l. 1816 was peculiarly applicable to the orphans of St. Cyr.



To avoid fine, this book should be returned on
or before the date last stamped below

SON-9-40

--	--	--

Tx

48.73

167323

NAME

Racine, Jean

Andromaque, Britannicus and Athalie

167323

DATE

NAME

DATE

LIBRARY, SCHOOL OF EDUCATION, STANFORD

167323

4.
R

